

Nouvelles *ZEN* intempestives

par

Emmanuel Philippon

禅



Éditions Skandalon

Table des matières

Préface	4
Le maître de l'erreur et du ressaisissement	6
Le mathématicien et la racine de gobō	15
Le miroir du karma	23
La sagesse de l'eau	43
L'autre vie	59
L'honorable visite	68
La trace des mots	81
La technique est un feu	98
Tuer la vérité	109
Shinbutsu shūgō	121
Le chemin de l'homme droit	140
Histoire d'une dépression	161
La juste place	163
Se taire enfin	205
Petit glossaire zen et japonais	217

Préface

Tout livre est une promesse qu'il s'agit de tenir. Que puis-je promettre en proposant ces lignes à des lecteurs que je ne connais pas, à qui je propose un voyage au fil des mots ? La vérité, pour commencer : je ne suis ni spécialiste du zen ni japonologue averti – et je ne prétends pas l'être.

Ce livre est né d'une rencontre inattendue, intempestive. Professeur de philosophie, j'ai voulu éveiller la curiosité de mes élèves ; l'idée m'est venue d'ouvrir chaque cours par un conte zen inventé pour la circonstance. Comme beaucoup d'Occidentaux, le Japon me fascine. Mais la brièveté archétypale du conte zen traditionnel – cette ascèse, ce détachement, cette concision sèche comme le choc d'une bille de porcelaine – ne convenait ni à mon tempérament ni à ma sensibilité.

Moi, je voulais aimer mes personnages, les suivre dans leurs pérégrinations, leurs doutes et leurs émois. Il ne s'agissait plus tout à fait de contes zen, mais d'un genre hybride : des variations, des « zens » à ma manière. Ainsi sont nés Genzo l'emporté, Sato le mathématicien rigide, Kotaro le trop bavard, Aoi la sauvageonne aux pieds nus, et le vieux Hōkōshi...

Là où j'ai cru voir des beautés dans la tradition japonaise – qu'elles viennent de mon œil plutôt que de l'objet perçu – j'ai jugé qu'elles valaient d'être partagées. Pour paraphraser Nietzsche, à qui j'emprunte le mot « intempestives » : on a souvent raison quand on admire.

Et j'ai laissé tomber les cours parce que je préfère les histoires.

E. Philippon — Aubenas, 15 février 2026

Le maître de l'erreur et du ressaisissement



Il se peut que Genzo Watanabe ait été, dès son enfance, un peu différent. On le disait contemplatif. Il était fasciné par le bruit du vent, les feuilles qui dansent et tourbillonnent quand vient l'automne, l'odeur de la pluie, la lumière de la lune, le déplacement des escargots.

Sa mère, une femme douce et patiente, encourageait cette sensibilité rare. Ensemble, ils faisaient de longues promenades dans les montagnes et la forêt. Elle l'amenait à apprécier la beauté des fleurs, l'immensité du ciel, le charme des intempéries. Un jour qu'ils s'étaient aventurés un peu plus loin que d'habitude, et qu'elle tenait encore son garçon par la main, Genzo entendit le premier un son qui sembla éveiller quelque chose en lui, un son profond et résonnant, étrangement familier.

— Qu'est-ce que c'est, maman ?

— Je pense qu'il s'agit de la cloche du monastère de Kenchō-ji, un ancien temple de Kamakura. Elle appelle les moines à la présence et à l'attention.

— Qu'est-ce que c'est, un moine ?

— C'est une personne qui vit dans un monastère pour apprendre à rester calme et concentrée, à être gentil et en paix.

— Maman ! La cloche m'a appelé, moi aussi !

— Ah bon, tu crois ? Vraiment ?

— Oui oui, je t'assure ! Elle m'a appelé ! Un jour, je serai moine, moi aussi !

Madame Watanabe ne lui répondit rien, mais serra la main de son fils un peu plus fort. Elle avait compris, elle aussi, et quelque chose dans son jeune cœur de mère se contractait. Son fils, déjà en esprit, suivait une autre voie ; il s'éloignait de ses pas.

Et son instinct fut confirmé. Quelques années plus tard, Genzo se présentait comme postulant au monastère de Kenchō-ji.

Pourtant, on ne peut pas dire que les choses furent pour lui particulièrement faciles. Il se montrait d'une extraordinaire maladresse, et chaque tâche ménagère qui lui était confiée lui semblait une épreuve. Il trébuchait sans cesse sur les nattes, confondait le bol de celui-ci avec le bol de celui-là, apportait un sac de graines pour oiseaux quand on lui demandait un sac de riz...

Un jour qu'il s'appliquait à la méditation marchée, kinhin, il était tellement concentré sur sa respiration, la longueur de ses pas, la position de ses mains, même, qu'il heurta un jeune cerisier. On était loin encore de la pleine conscience. Cet incident lui valut un surnom : « Méditation feuillue ». Cependant, sa bonne volonté et sa gentillesse lui valaient la sympathie de tous, et il fut accepté comme novice.

Le jeune moine put s'imaginer que ce nouveau statut – et sa nouvelle tenue – reléguèrent dans le passé ses innombrables bévues qu'il avait vécues comme autant d'échecs et humiliations. Cependant, il fut vite déçu. Alors qu'on s'attendait à ce qu'il récite le sutra du lotus : « Je me dévoue à la Loi du Lotus du Sutra Merveilleux... », on l'entendit déclamer :

Tout est bien.

La montagne, la rivière, la pluie et le vent.

Tout est bien.

La fleur, l'arbre, l'oiseau et le lapin.

C'était une chansonnette de son enfance. On entendit alors dans le temple un éclat de rire partagé. À force de se distinguer ainsi, le novice était devenu une sorte de mascotte. Ce jour-là, son étonnement visible, sa propre stupéfaction, lorsqu'il réalisa quels mots étaient sortis de sa bouche, entretinrent et redoublèrent la bonne humeur de chacun. Devant tous ces sourires, il souriait lui aussi, mais souffrait dans son cœur. Que n'était-il capable, comme les autres, de cette véritable attention qui fait la beauté et la grandeur

de la vie zen ? Il s'en confia à son jisha, son conseiller spirituel. Celui-ci l'invita à relativiser : « Il est vrai, dit-il, que chaque sutra est comme une chanson. Tu parles avec ton cœur et ton cœur s'est trompé de mots. Mais rien de ce que tu as dit n'était contraire au zen. Cependant, souviens-toi aussi que le respect et la révérence sont des aspects importants de notre pratique. Lorsque tu récites un sutra, tu invoques l'essence de l'enseignement de Bouddha. Prête donc une attention particulière à chaque mot et chaque verset. »

Genzo approuva, s'excusa. Deux jours plus tard, il s'endormait en pleine méditation zazen. Ses ronflements bientôt remplirent la salle, et sur plusieurs visages apparurent – de nouveau – des sourires. On s'attendait à ce que l'Ino, le superviseur des méditations, le réveille avec son bâton, mais il n'en fut rien. Au lieu de cela, celui-ci déclara : « Dans la pratique de la méditation, nous devons apprendre à accueillir toutes les expériences comme elles se présentent, sans jugement ni rejet. Ainsi, lorsque nous entendons les ronflements de Genzo, nous devrions les accepter comme une partie de notre expérience de ce jour, tout comme nous accueillons nos propres pensées et sensations, la lumière qui filtre par cette fenêtre. Les ronflements de Genzo ne sont pas une perturbation, mais une partie de la réalité telle qu'elle est à ce moment précis. » Pourtant, l'humiliation du novice fut grande à son réveil, d'autant plus qu'il avait fait un rêve pendant son sommeil qui lui laissait comme un goût désagréable dans la bouche : « Un gigantesque dragon crachait du feu, détruisant tout sur son passage. Lui, terrifié, ne pouvait que regarder, paralysé par la peur. »

Une fois de plus, il demanda au jisha de l'éclairer. « Ton rêve n'est pas bien difficile à interpréter... Le dragon dans ton rêve, c'est toi, Genzo. Il représente ton désir de grandeur et de perfection, qui, comme le feu du dragon, détruit tout sur son passage. Tu es tellement préoccupé par la peur de l'échec que tu finis par causer le

chaos que tu cherches à éviter. » Le novice reconnut la justesse de cette interprétation. On aurait bien voulu dire qu'après cela, il connut l'éveil et se rapprocha d'un bond de la perfection, mais ce ne fut pas le cas. Il commit bien d'autres bourdes qui, malgré lui, distillaient la joie et la bonne humeur dans le monastère de Kenchō-ji. Un progrès notable, cependant : il avait appris à être moins dur avec lui-même. Il acceptait davantage ses erreurs comme étant son lot. Finalement, il était toujours identique à lui-même et ses désordres répétés devinrent, paradoxalement, une forme d'ordre, le sien.

Vint le moment, à la fois attendu et redouté, où il devait faire ses vœux définitifs. Un entretien était nécessaire avec le maître vénérable du monastère pour sonder la solidité de son engagement, la profondeur de sa vocation. De sa vocation, Genzo ne doutait pas, mais de mériter l'habit, le kesa, il lui semblait que l'expérience avait montré en maintes occasions ses insuffisances...

Dans la tranquillité de l'aube, il fut convoqué dans le bureau du Rōshi, une pièce spacieuse éclairée par une simple fenêtre laissant entrer une lumière douce. L'air était chargé de l'arôme du bois vieilli et du thé vert fraîchement infusé. Au centre se tenait le vieil homme. Dans son visage parcheminé, son regard perçant semblait ne manquer aucun détail. Genzo s'inclina bien bas, mais ne se faisait aucune illusion. Ni son émotion, ni sa nervosité n'avaient échappé à son interlocuteur. Il s'assit à son tour sur le tatami comme on l'y invitait.

Cet entretien, Genzo ne devait jamais l'oublier. Le maître lui demanda s'il était toujours résolu à rester sa vie durant au service du Bouddha, s'il s'engageait à consacrer toute sa vie à la pratique et à l'étude du Dharma, à développer la sagesse et la compassion, et à vivre selon les principes du bouddhisme zen. Puis, il lui demanda de raconter simplement son histoire. C'est ce que fit le jeune homme

avec la plus grande humilité possible. Il dit ses maladresses et ses fréquentes hontes, ses efforts qui n'étaient pas toujours couronnés de succès, ses difficultés à faire les plus petites choses. Il dit aussi son amour de la vie monacale, sa volonté d'apprendre et de progresser, sa quête de l'illumination, sa proximité avec ses frères et son immense compassion pour toutes les créatures.

Le Rōshi l'écoula très attentivement sans jamais l'interrompre. Après un long, très long silence, il dit : « Tes erreurs, tes maladresses sont devenues légendaires ici, Genzo-san. Je n'ignore rien des aventures de Méditation feuillue. Ce qui est simple pour d'autres, pour toi est compliqué. C'est un grand honneur qui t'est fait. Tu empruntes un sentier méconnu, souvent évité : la Voie de l'Erreur. C'est une voie qui demande un courage véritable, une humilité profonde, car elle n'offre pas de triomphes éclatants, mais la clarté silencieuse de la compréhension.

Dans l'erreur, nous trouvons un maître inégalé. Comme le vent qui souffle sur le bambou, elle nous pousse, nous plie, nous façonne, non pour nous briser, mais pour nous montrer notre véritable force. Dans le miroir de l'erreur, nous voyons nos visages tels qu'ils sont, non embellis par le prestige ou la fierté, mais simples, humains, tellement réels.

La Voie de l'Erreur n'est pas une voie de gloire, elle ne promet pas des applaudissements ni des statues érigées en notre honneur. Elle est humble, silencieuse, marchant à travers les ombres du doute et de la confusion. Pourtant, c'est précisément dans ces ombres que la lune de la sagesse brille le plus clairement, reflétant la lumière qui se trouve dans nos propres cœurs.

En suivant la voie de l'erreur, tu apprends que le chemin vers l'éveil n'est pas une ligne droite, mais une spirale. Chaque pas en arrière est en réalité un pas en avant, une occasion d'apprendre et de grandir. L'erreur n'est pas un obstacle à notre progression, mais la

progression elle-même. Elle est le grain de sable qui, en nous irritant, nous invite à créer la perle de la sagesse. »

Genzo était impressionné, touché par ce discours qui ne s'adressait qu'à lui. Ne sachant que répondre, il s'inclina avec humilité.

Le maître continua. « Aucune de tes maladresses ne voile ta nature de Bouddha. Mais tes souffrances et tes humiliations, après que tu les as commises, ne font pas que montrer ta bonne volonté. Elles accusent ton orgueil, ton ennemi. Il faut accepter ce qui est ta propre nature, Kakushimichi. Tu es le voyageur sur la voie de l'Erreur ailée. Parce que ton cœur est pur et tes intentions louables, tes erreurs, bien comprises, ne sont pas un poids pour toi. Elles t'élèvent. Ce sont des ailes. Le moment où tu en prends conscience est un moment de joie qui te rend meilleur. »

Le maître avait donc choisi son nom de Bouddha, un nom original : Kakushimichi, « sentier caché ».

Le jour de l'ordination, c'est le Rōshi lui-même qui coupa les cheveux du nouvel initié. D'abord les plus longs, puis les plus courts, jusqu'à ce qu'il soit complètement rasé. À chaque étape, il récitait un passage des enseignements du Bouddha, rappelant à Genzo le chemin qu'il avait choisi de suivre. Les dernières mèches tombées, une larme coula sur la joue du jeune homme. Ce n'était pas une larme de tristesse, mais plutôt une larme d'émotion. Il réalisait la gravité de son engagement. Il pleurait pour la vie qu'il laissait derrière lui, pour les erreurs passées et les leçons apprises, pour sa mère et son père. Il pleurait pour toutes les souffrances de l'humanité, les oiseaux et les poissons. Mais il riait aussi.

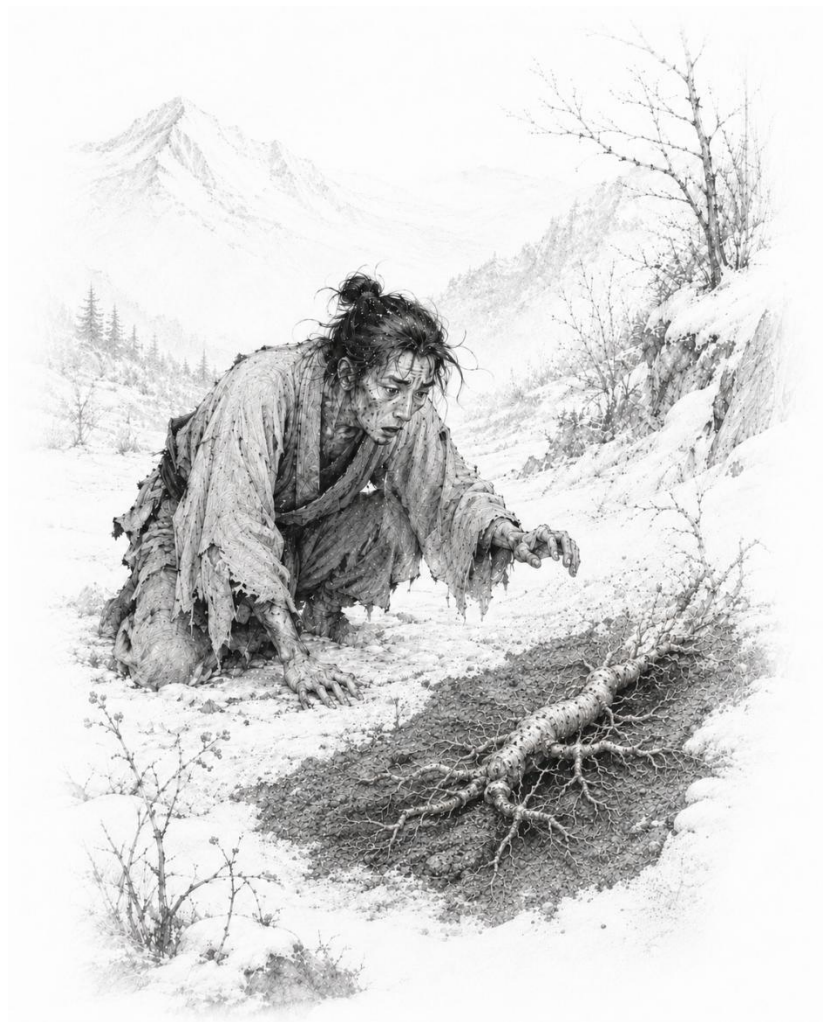
Genzo devint un moine exemplaire. Ce n'est pas qu'il cessa complètement de faire des erreurs, loin de là. Mais il apportait beaucoup à la communauté. Grâce à lui, l'humiliation et la honte reculèrent jusqu'en dehors du monastère. Avec elles diminuèrent la

nervosité, les tensions et, finalement, les erreurs elles-mêmes. Quand un postulant, un novice, ou même un moine plus expérimenté commettait quelque maladresse, on disait : « en voilà un qui emprunte le sentier caché » ou encore « c'est un élève de Kakushimichi. » Et ce Kakushimichi, tout le monde l'aimait. En sa personne, nombreux étaient ceux qui disaient voir le visage du Bouddha. Il reçut, contre toute attente, la Transmission du Dharma, c'est-à-dire le droit d'enseigner. Ce fut un maître très particulier, doté d'une patience exemplaire, qui mettait l'accent sur l'universelle compassion, la bienveillance envers soi comme envers les autres. On disait qu'il enseignait l'« acceptation des erreurs et le ressaisissement ». Une sorte de proverbe s'était créé qu'on répétait à chaque acte manqué : « Le lion rugit, la marmotte dort et Kakushimichi s'est trompé. » Cela voulait dire, en quelque sorte, que nul ne peut en vouloir à personne d'être ce qu'il est, pourvu qu'il cherche à s'améliorer. C'est ce qu'il disait lui-même à ses élèves lorsqu'ils faisaient une erreur. Ainsi, il libérait les malheureux de la honte en la portant avec eux, courageusement. Il disait ensuite : « Bien, maintenant que nous avons une complète compréhension de notre erreur, nous allons désormais pouvoir ensemble nous ressaisir. » Il parlait au pluriel, comme si aucun de nous n'était fatalement perdu, isolé dans ses insuffisances, car c'est le lot de tout humain que de se tromper. Lorsqu'on lui annonça qu'il serait nommé maître zen, il fut assez maladroit pour en mourir d'une crise cardiaque.

On organisa pour ses funérailles une procession avec un grand drapeau de condoléances, des lanternes, des bannières de prières et des portraits du défunt. Les tintements de cloches intermittents, les murmures de sutras, ajoutaient beaucoup à l'ambiance contemplative de la procession. Soudain, le moine qui ouvrait le défilé marcha de son pied nu sur sa robe et, les yeux écarquillés, avec un étonnement profond, il se sentit chuter, son fier drapeau avec lui.

Il se fit un peu mal et mit certainement trop de temps à se relever. Il y eut un moment de profond malaise et de consternation... Et puis quelqu'un finit par lancer, d'une voix joyeuse : « L'esprit de Kakushimichi est avec nous ! » Et d'autres bouches reprirent : « L'esprit de Kakushimichi est avec nous ! » Alors la procession reprit, sans plus de malaise ni de honte. Tous se sentaient maintenant solidaires de l'école de l'erreur – et du ressaisissement. L'esprit de Kakushimichi était avec eux !

Le mathématicien et la racine de gobō



« D'une petite rivière émerge un grand dragon. » C'est ainsi qu'un événement anodin peut transformer une vie, une famille, voire une nation. De ce principe bien connu, l'histoire qui suit n'est que l'écho discret.

L'ancienne province de Dewa, au nord-ouest de l'île principale du Japon, Honshū, est connue aujourd'hui encore pour la beauté de ses paysages. Les montagnes y semblent comme des sœurs des nuages et, dans les vallées verdoyantes, courent des rivières sinueuses. Elles chantent le plaisir d'exister. Pourtant, ni la beauté ni le charme n'ont jamais aboli les difficultés de la vie. Le district de Higashimurayama fut touché comme le reste du pays par la grande famine de l'ère Tenmei.

Ces années-là, rien ne fut épargné aux Japonais : tempêtes, typhons, éruptions volcaniques, sécheresse, froids extrêmes... Plusieurs années de mauvaises récoltes conduisirent au désastre. La famine et la mort ont étendu leurs longs doigts maigres et noueux sur les campagnes avec la même cruauté que sur les villes. D'abord, il y eut l'angoisse et la peur du lendemain, les inquiétudes qui mangeaient l'âme, les calculs à n'en plus finir... puis les regards à la dérobée du côté des voisins : est-ce qu'ils en avaient plus ? Est-ce qu'ils allaient tenir, eux ? La vie économique fut brisée. Plus de commerces, de marchands ambulants. Le forgeron fut surpris en train d'essayer de forcer la réserve de riz, d'ailleurs inexistante, de l'artisan voisin : toute une vie de respectabilité effacée par la faim. Il pleura. C'est qu'il avait des enfants ! Le prêtre local, autrefois une figure de moralité, trouva la mort dans des conditions qui ne laissaient guère de doute : le suicide. Aucun dieu n'avait répondu favorablement à ses prières et la salle d'offrande était vide. On accaparait ce qu'on pouvait accaparer. Il y eut des pillages, des dénonciations, des violences. Depuis longtemps, les enfants avaient cessé de jouer dans les rues. Ils semblaient déjà vieux, usés, comme

des vieillards. D'ailleurs, ce furent des enfants et des vieillards qui moururent en premier. Des familles entières disparaissaient pendant la nuit, quittant leurs maisons pour chercher qui une vie meilleure, qui une mort plus rapide. Ceux qui restaient se barricadèrent, se protégeant non pas de monstres imaginaires, mais de leurs voisins et anciens amis.

Masayoshi Sato était un homme droit, mais c'était également un homme rude. Mathématicien de son état, il s'en voulait beaucoup de n'avoir pas su mieux que les autres prévoir cette fichue famine. Les phénomènes naturels sont difficiles à mettre en équation. Mais dès qu'il eut compris, dans les réunions du village, il avait tout fait pour que l'on mette en commun les ressources, qu'on les rationne pour pouvoir durer. Il avait même proposé de faire des potagers partagés. Mais il n'avait pas été entendu. On le croyait trop bon calculateur pour être complètement honnête. Certainement, s'il voulait qu'on mette tout en commun et qu'on rationne, c'était pour l'avantage de sa famille. Pensez-vous, un professeur de mathématiques sans plus d'élèves depuis des mois ! L'intéressé s'était fâché : « Mais pourquoi tous ces gens ne voulaient-ils pas entendre la voix de la raison ? La voix de la raison, c'était bien sûr la sienne ! »

Cela avait toujours été comme ça. D'ailleurs, d'une façon générale, il ne supportait pas la contradiction. Le contredire était une mauvaise chose... Sa femme et ses enfants le savaient bien. Et il les écrasait, sans le savoir. Il souffrait tant de son côté de ne pas avoir su les protéger de la faim. Ni ses deux garçons, ni sa femme ne lui en avaient fait le moindre reproche, mais son orgueil d'époux, son cœur de père, s'effrayaient de voir Madame Sato et ses deux enfants toujours plus pâles, les yeux fiévreux, affamés sans l'avouer. N'auraient-ils pas dû partir plus tôt, aux premiers signes avant-coureurs ?

Certes, il n'avait plus maintenant d'étudiants. Cependant, il n'était pas rare autrefois qu'on le payât en sacs de riz. Lui qui venait de la ville avait trouvé cela hautement ridicule. Sa femme pourtant, sa douce femme, l'avait poussé à accepter... C'est cela qui, par rapport aux autres, leur avait donné un peu de répit. Ces sacs de riz, qu'il avait si longtemps méprisés, leur avaient – au sens propre et jusqu'ici – sauvé la vie. Il aurait dû s'en montrer reconnaissant, mais cette pensée même le blessait. Mauvais calculs !

Du moins pouvait-il appliquer à l'échelle de sa famille ce qu'il n'avait pu imposer au village : le strict rationnement. Sa méthode était simple : la plus rigoureuse égalité entre les portions de chacun. Il aurait pu, bien sûr, indexer la quantité de nourriture à la taille de chacun des membres de la famille ou à toute autre considération. Mais ils l'avaient tous remarqué : dans les autres familles, c'étaient les enfants qui partaient en premier. Du moins, chez lui, ses deux garçons de neuf et treize ans ne mangeraient pas moins qu'un homme. Sa femme, quant à elle, songea bien entendu à rogner sur sa part pour donner davantage aux jeunes, en pleine croissance. Pourtant, il refusa. Si elle abaissait sa part, il abaisserait la sienne. Non. Il ne supporterait pas d'avoir plus que sa femme et encore moins de lui survivre.

Lorsqu'il dit cela, elle l'aima comme le premier jour. Elle reconnaissait sa droiture, son sens du devoir et de l'honneur. Certes, il ne savait pas l'exprimer simplement, mais il l'aimait, ainsi que leurs enfants. Dans d'autres foyers, c'était hideux à dire, on avait vu des chefs de famille s'enfuir – avec les dernières provisions. Son mari à elle était dur, certes, mais juste et courageux. Il ne fuyait pas devant les responsabilités. Pareil à son propre père, qui était samouraï, il était difficile à contredire et tous devaient se taire quand il parlait – mais il était aussi le digne protecteur de tous les siens.

Son père ? S'il avait pu venir pour la secourir, il l'aurait fait. S'il n'était pas venu, c'est qu'il n'avait pas pu. Comment savoir, en une pareille époque, si la famine n'avait pas mis son doigt dessus... pour l'éteindre ?

Afin de subvenir aux besoins de sa famille, Masayoshi Sato avait tenté quelques cultures, y compris en intérieur, avec des graines de soja et des choux... Mais les résultats étaient assez limités. Pour ce qui lui restait de force, il s'en allait seul, dans la montagne, en quête de champignons ou de quelques racines. C'est alors que survint un beau jour, un jour de chance où il revint, justement, avec une grosse belle racine de gobō, une racine de bardane nourrissante de la région qui se consomme aussi bien cru que cuit. Oh, il était bien un peu embêté de ne devoir cette découverte qu'au plus grand des hasards, mais n'avait-il pas investi beaucoup de son temps à cette recherche, multipliant ainsi ses chances ?

De retour dans sa demeure, le professeur lava soigneusement sa trouvaille et entreprit de la découper en parties strictement égales. On ne perd pas si facilement le sens de la mesure et des justes proportions. Mais il aurait été bien heureux de ramener quelque chose qui se coupât facilement en quartiers, comme un potiron, car pour ce qui est de cette racine, elle était de forme tellement biscornue que l'opération devenait rapidement complexe ! Pouvait-on considérer que ce bout en forme de cylindre avait un volume équivalent à celui-ci, plus large, mais conique ? Ces radicales enchevêtrées pouvaient-elles être tenues pour avoir un volume semblable à ce bout-là ? On aurait dit qu'un démon malicieux s'était acharné à créer des formes tarabiscotées pour déjouer son intelligence. Il s'acharnait pourtant. Ce n'étaient qu'estimations de volumes !

L'homme était si absorbé par ces calculs et tentatives qu'il ne vit pas d'abord sa femme venir près de lui. Elle avait toujours été

silencieuse et discrète, effacée. Peut-être était-ce sa petite taille ou sa façon de se déplacer. Quand elle était fillette, on l'appelait « Flocon », Yukihana. Elle posa la main sur l'épaule de son mari. « Je sais qu'il y a longtemps que la disette ne nous permet plus de cuisiner, dit-elle, mais, si mon époux le permet, j'aimerais transformer Maître Gobō en purée ! Ainsi, le problème serait facilement résolu... Je pourrais même relever le plat d'un peu de mizuna... »

De la purée !

Bien sûr, c'était la solution. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Pour la première fois depuis longtemps, Masayoshi releva la tête et osa regarder sa compagne dans les yeux. Jusqu'ici, la honte l'en avait empêché. Il craignait toujours de voir dans son œil de l'aigreur, de silencieux reproches pour cette vie de misère qu'il lui avait faite. Mais il ne vit rien de tel. Du regard de celle qu'il avait épousée et qu'il ne voyait plus, il reçut un immense flot d'amour. Il en fut lui-même submergé, et de ses yeux arides, trop habitués à scruter des chiffres et des formules, jaillirent des larmes inattendues. Ce fut comme une révélation. Une racine de gobō, le mot « purée », le regard de sa femme... Il n'y avait pas que la faim du corps, il y avait cette soif de tendresse... Les enfants les avaient rejoints. Ses pâles enfants, plus petits qu'ils n'auraient dû l'être à leur âge... Ses enfants avec lesquels il n'avait jamais su jouer : Noriaki et Tadao. Ils se joignirent à leur mère pour l'enlacer. Cela faisait si longtemps qu'on ne se parlait plus, qu'on ne se touchait plus. Des digues invisibles avaient cédé et Masayoshi se sentait pour ainsi dire – décloisonné. D'un seul coup, c'est son aveuglement passé qui lui parut étonnant. Comment avait-il pu rétrécir de cette façon le cercle de sa vie et de ses perceptions ? Alors que leurs corps étaient soumis aux plus terribles épreuves, ils avaient renoncé à ce bonheur si simple, à portée de leurs bras – s'enlacer.

On imagine bien que la purée de gobō fut mangée avec plaisir et délices. Le lendemain matin, Masayoshi, accompagné cette fois de toute sa famille, repartit de ce côté de la montagne qui lui avait si bien souri. D'autres racines furent repérées, déterrées, ramenées. Et il en fut ainsi des autres jours. Grâce à cette manne inattendue, les Sato comme leurs plus proches survécurent à la terrible disette.

Des jours plus fastes revinrent, si bien que Masayoshi put reprendre son ancien métier. Cette fois pourtant, les choses se passèrent autrement. Lui qui, malgré ses compétences, n'avait jamais eu beaucoup d'élèves – son caractère étroit, rigide, borné indisposait – était devenu plus attentif aux étudiants, à leurs sentiments, à leurs doutes. Leurs hésitations, leur manque de confiance avaient cessé de l'indisposer. Et puis, comme s'il avait découvert une merveille dans sa propre maison, il gardait sa femme auprès de lui. Il avait cessé de la rabrouer quand elle n'était pas de son avis. Il l'écoutait. Après l'orgueil, à cause de la disette, il avait connu la honte. Se sentant aimé, il avait connu l'humilité. Plus humble, il était plus grand. Ses garçons reprirent de cette confiance en eux que ses excès d'autorité avaient trop longtemps étouffée. On pouvait espérer pour eux un bel avenir.

Sa femme fit toujours en sorte que ses élèves fussent bien accueillis. Il y avait toujours pour eux une tasse de thé avant les leçons. Cette tasse de thé, bien savourée, était le début de l'apaisement et de l'attention. C'est ainsi qu'on s'aperçut bientôt que le pays avait un maître mathématicien de première force. Sa gloire rendit fameux son petit village et l'on vint de très loin pour recevoir son enseignement. Ce n'est pas la norme en mathématiques ; pourtant, sur ses vieux jours, Sato sensei fit des découvertes importantes dans le domaine du wasan. Il était particulièrement fasciné par les séquences qui, bien qu'infinies, semblaient converger vers une valeur fixe. Il appelait ce phénomène « le point d'équilibre éternel » et y voyait une métaphore puissante pour la quête humaine

de l'équilibre entre le fini et l'infini, le changement et la permanence. L'un de ses meilleurs élèves, qui devait plus tard obtenir une chaire à l'université, l'interrogea un matin. Quelle était donc la découverte dont il était le plus fier ? Le maître lui répondit : « une racine de gobō ». L'étudiant manifesta son incrédulité : ce ne pouvait pas être une vraie réponse, on ne le prenait pas assez au sérieux ! Masayoshi répondit : « Tu as raison de me reprendre. La plus grande découverte de ma vie ne fut pas une racine de gobō. Ce fut l'amour dans les yeux de ma femme Megumi. »

Et l'étudiant se tut.

Le miroir du karma



Kotaro avait un talent singulier. Dans sa fréquentation des autres moines, il en venait toujours à associer leurs manières et caractères à ceux de quelque animal bien connu. Celui-ci était un chat, tel autre un héron et ce troisième un coq qui semblait connaître l'éveil spirituel tous les matins. Il y avait toujours de bonnes raisons à ces attributions.

Zenshin Takumi affectionnait tant la position zazen qu'elle lui était devenue quasi permanente. Dans les conversations, il parlait peu. Mais quand il ouvrait la bouche, c'était pour lâcher de courtes remarques si pertinentes et si justes qu'il s'ensuivait toujours un silence étonné. Pour sa position habituelle et l'usage précis qu'il faisait de sa langue, Kotaro l'avait appelé la « Grenouille ». À tout le monde, ce surnom avait paru éclairant, évident. Il ne faut pas croire cependant que le physique déterminait toujours votre animal de référence. Gensai était très grand et d'une carrure impressionnante. Des postulants qui s'étaient pris au jeu de Kotaro se demandaient s'il était plus proche de l'ours ou du bœuf. Ils prirent leur maître pour arbitre. « Je crois que Gensai n'est ni bœuf ni ours, dit-il ; je le vois bien plutôt papillon ! » En effet, Gensai s'entendait avec tout le monde, et il allait toujours d'un groupe à l'autre pour goûter à tout ce qui s'y disait. Il ne s'attachait à rien, mais s'émerveillait de tout. Son esprit était souple et mobile et son langage riche en métaphores colorées. Il fut convenu qu'en cette circonstance comme en d'autres, Kotaro avait raison. Gensai n'était ni bœuf, ni ours, mais, malgré sa carrure, papillon.

Quand on demandait à Kotaro quel était donc son animal fétiche, il répondait qu'il ne relevait d'aucun animal, mais qu'il était miroir. Pareil à l'eau d'un lac, il vous offrait votre reflet. Son talent le rendait assez populaire. Certains prétendaient même qu'il pouvait vous dire quelle était votre forme dans les vies antérieures. Pourtant, il ne faisait pas l'unanimité.

Ce soir-là, le calme régnait dans le sōdō, la grande salle des moines, et il semblait que rien de désagréable ne pouvait survenir à l'un d'entre eux. Kotaro était comme les autres sur son tatami, le futon soigneusement déroulé, ses maigres biens personnels posés à côté de lui sur un petit banc, quand il y eut un crissement léger. C'était l'Ino, le responsable des moines et de leur conduite. Son regard s'arrêta sur lui précisément. Il s'approcha sans que son pas ne fasse le moindre bruit et dit doucement : « Le Rōshi souhaite te voir ». Ce n'était pas précisément une bonne nouvelle, mais Kotaro s'inclina, se leva et répondit simplement : « Je vous suis ». Il lui sembla que le couloir, éclairé à la lueur des lanternes, était bien long. Ils arrivèrent jusqu'à une grande porte ornée. L'Ino lui fit signe d'attendre un instant. Il baissa délicatement la poignée, ouvrit et poussa légèrement le moine convoqué dans la grande pièce au centre de laquelle se trouvait le Rōshi, assis en position du lotus, les yeux fermés.

Kotaro attendit un instant. Il avait joint ses mains dans une posture d'humilité. Comme le maître ne bougeait toujours pas ni n'ouvrait les yeux, il fit quelques pas vers le centre du bureau impressionnant, puis s'arrêta à une distance respectueuse du vénérable et s'inclina profondément. Il s'assit lentement, lui-même dans la position du lotus. Pas un bruit. Le silence dura longtemps. Kotaro s'appliqua à réguler sa respiration, mais, dans sa situation, ce n'était pas chose si facile...

— Pourquoi tant de mal, Kotaro, à régler ta respiration, demanda Rōshi Tohoru, les yeux toujours fermés ?

— Je...

— Serais-tu mal assis ?

— Non...

— Aurais-tu quelque chose à te reprocher ?

— Je ne sais pas, c'est... sans doute vous qui allez me le dire...

- Comment ça, n'est-ce pas toi qu'on appelle... « LE MIROIR » ?
Et à ces deux derniers mots, il ouvrit les yeux.
- Ce n'est... qu'une plaisanterie de moines, Rōshi...
- Dommage, n'est-ce pas, que le miroir ne puisse se voir lui-même.
On se demande ce qu'il verrait...
- ...
- Mais dis-moi, Kotaro, quel est mon animal associé ?
- Je ne sais pas, Oshō-san...
- Pour Kotaro, il était assez évident que le maître était un aigle. Même les formes de son nez et de son visage témoignaient en ce sens. Mais il se serait bien gardé de le dire...
- Tu es un très mauvais miroir, Kotaro.
- Oui, Oshō.
- Et pas très courageux.
- Rōshi Tohoru n'était pas réputé pour être sévère, aussi le jeune moine fut-il très déstabilisé par un pareil accueil. Qu'avait-il donc fait de si grave pour mériter cela ?
- Peux-tu me dire à quel animal tu as associé Seijatsu Shinju ?
- À un tigre, Oshō...
- Penses-tu lui avoir fait du bien par cette association ?
- Certainement, il s'en est montré fier !
- Tellement fier que depuis ce jour, il est moins humble, plus égoïste. Le tigre n'a-t-il pas le droit d'attendre quelques égards particuliers ? Crois-tu que Seijatsu est coupable de s'égarer ainsi ?
- Certainement non...
- Peux-tu me dire à quel animal tu as associé Yakumo ?
- À un singe, je crois.
- Crois-tu que ce soit une noble association ?

- Oui, Oshō, le singe est protecteur, rusé, il éloigne les mauvais esprits...
- Sais-tu que ce n'est pas comme cela qu'il l'a pris ? Il s'est vu comme un vulgaire imitateur de la véritable vertu, un imposteur vaguement ridicule...
- Ce n'est pas du tout ça...
- Comment cela, Kotaro, tu es un miroir si extraordinaire, que non seulement tu renvoies à chacun son reflet, mais en plus, c'est toi qui détiens la véritable interprétation de ce que sont les autres ?
Kotaro baissa la tête.
- Je comprends Rōshi-san...
- Un miroir reflète sans intention, sans désir, sans jugement. Quand l'eau est calme, elle reflète la lune avec une clarté parfaite. Mais si l'eau est agitée, la lune est déformée, fragmentée. En tentant de montrer à autrui sa nature, tu as agité l'eau, et ce que tu montres n'est pas la vraie lune, mais une image brisée. Me comprends-tu ?
- J'ai fait une erreur. Je m'efforcerai de ne pas la répéter, Rōshi-san...
- L'oiseau vole dans le ciel, le poisson nage dans l'eau, et le chien aboie à la lune. Chaque créature suit sa nature sans penser à ce qu'elle est ou à ce qu'elle devrait être. En essayant de définir un autre par une forme fixe, tu limites son potentiel, tu entraves sa croissance. La vérité ne réside pas dans une forme, mais dans l'absence de forme. Rien n'est fixe ou séparé... Laisse libre d'advenir ce qui doit devenir... Comprends-tu ?
- Pourtant, Rōshi-san, je vous assure que je vois des choses que les autres ne voient pas en eux et il me semble que c'est ma voie de dire aux autres ce que je perçois en eux !

Ces mots n'étaient certainement pas ceux auxquels le maître s'attendait. Pourtant, il ne les repoussa pas d'un revers de main. Au contraire, il regarda son vis-à-vis avec un profond intérêt. Si présomptueux qu'ils puissent paraître – surtout dans la situation –, ils étaient dits avec un tel accent de vérité, une telle sincérité qu'ils ne pouvaient pas être complètement vides de sens. La graine qui vous dit « je suis arbre » est bien présomptueuse. Pourtant, il faut attendre... Il décida néanmoins de ne rien laisser paraître de son questionnement. Ce jeune moine avait bien des choses à apprendre, et s'il était de bonne composition, il apprendrait...

— J'ai encore une histoire pour toi, Kotaro...

— Je vous écoute, Oshō-san...

— Un riche propriétaire avait dans sa maison un très joli miroir.

Pourtant, il s'avéra rapidement que ce miroir était faux. Tel de ses invités qui s'y mirait se trouvait fort satisfait de son apparence et, quelle que soit la vérité de son visage, il s'en allait, fier et content. Tel autre, cependant, lorsqu'il s'y mirait à son tour, se voyait dévoré de maladies qu'il n'avait pas, l'œil fuyant et torve d'un individu qui aurait commis quelque action honteuse, lors même qu'il était innocent. Et précisément, quand il s'en allait, le maître de maison n'avait pas l'occasion de le voir, car, si peu satisfait de lui-même, l'invité s'était retiré sans le saluer ni le remercier. Il avait eu trop hâte de soustraire aux regards des autres convives sa blême face... Dis-moi, Kotaro, si tu étais l'heureux propriétaire de cette riche maison, que ferais-tu de ce miroir ?

— Je crois que je le décrocherais...

— À moi aussi, cela semblait s'imposer, mais figure-toi que cet heureux propriétaire n'en a rien fait. Connaissant les travers de son miroir, il l'a laissé accroché. Quel étrange comportement, quelle obstination dans l'erreur !

- Peux-tu m'expliquer cela ?
- C'était un miroir très cher, sans doute...
- Cela n'explique pas tout... Essaie encore !
- Eh bien... peut-être... quand le maître lui-même se regardait dans le miroir, il se trouvait très beau.

« Voilà ! » fit le Rōshi. Et il semblait heureux, avec dix ans de moins. Mais cette bonne humeur soudaine sembla bien plutôt inquiétante à Kotaro. Lui qui avait prétendu être le miroir de la communauté se demandait bien maintenant quelle y serait sa place. Allait-on « le décrocher » ? Il y eut un long moment de silence où ils se regardèrent tous les deux, sans hostilité, sans jugement, sans aucun reproche, mais avec le désir de se comprendre pour choisir ce qui serait le mieux, quel serait le chemin. Puis... « À vingt kilomètres au nord-ouest, de l'autre côté de la vallée, se trouve la cabane de montagne de notre monastère. Elle est trop peu utilisée. C'est un lieu paisible, spécialement conçu pour la prière et la méditation. Le point de vue est superbe, tu verras. Y vivent peu d'hommes et beaucoup d'animaux. Tu peux y rester la saison, toute l'année, deux ans si tu en éprouves le besoin, mais ne redescends que quand tu en auras appris sur toi-même. Tu pars demain avec tout le riz que tu pourras porter et deux grandes gourdes. »

Certainement, il n'était pas particulièrement apte à vivre cette vie-là. La solitude absolue. Dans la nature. Il aimait, lui, la vie de monastère, les regards qui se croisent, le recueillement en commun, les sourires et les yeux qui brillent... La « cabane de montagne » était sans grand intérêt. Pour lui, non pas un lieu de prière, mais un lieu où l'on pouvait dormir à l'abri des intempéries, des bêtes. Sans en avoir encore vu, il savait qu'il y avait des ours dans la montagne. Il avait d'ailleurs observé des traces de griffes sur les arbres – sans parler des excréments...

Chaque matin, il méditait face à la forêt, essayant de trouver la paix intérieure. Souvent, il pensait à Rōshi Tohoru. Avait-il eu raison ou bien tort ? Oui. Il y avait probablement trop d'ego en lui ; cela l'empêchait de voir correctement, de sentir. Ainsi, il essayait de s'effacer, de se laisser transpercer par la lumière. Ne pas être un obstacle pour le vent, être le vent et, comme les arbres, danser au gré du vent. Il dansa vraiment la danse du vent. Qu'importaient ses petites folies. Nul ne les observait... Si... les yeux de la nature. Un jour, un renard à la lisière de la forêt s'était présenté. L'animal le fixait avec curiosité. Kotaro le regarda à son tour, essayant de comprendre ce qu'il voyait en lui. Le renard pencha la tête, comme s'il essayait de lire dans les pensées du moine, puis disparut dans les bois. Il y eut ensuite d'autres événements de ce genre. Un jour vint une biche aux yeux tendres, un autre un écureuil acrobate et curieux. Les lapins aux oreilles mobiles, voyant qu'il ne leur faisait pas de mal, s'enhardissaient avec lui. Les oiseaux étaient devenus ses amis. Il leur laissait souvent des grains de riz...

Curieusement, un de ses thèmes favoris de méditation ne lui venait pas des enseignements du temple, mais d'un petit conte pour enfants qu'on lui avait lu bien des fois. L'histoire d'un petit garçon qui, à force de bêtises et de prises de conscience, finissait par être sage : « Tu n'as pas un karma comme un chat a une queue ! », lui disait la grand-mère avec ses grosses lunettes, son gros chignon, sa broderie toujours inachevée. « Tu en es responsable ! C'est toi qui le nourris ou l'empoisonnes. » Il s'était convaincu que le karma était comme un petit animal dont il fallait prendre soin. Pour les arbres et les plantes, il avait conçu un grand respect, il les aimait avec une sorte de tendresse. Les sauterelles l'intriguaient beaucoup, qui pouvaient sauter vingt fois – et peut-être beaucoup plus ! – leur propre taille. Parfois, il posait sa tête dans l'herbe. À hauteur d'herbe, il observait les fleurs, les insectes... Ces sauterelles avaient de larges yeux, tellement grands... La rivière était le lieu de tous les rendez-vous : les

poissons, les serpents, les hérons et les grues, les libellules silencieuses, et, le soir venu... le concert des grenouilles.

Il recevait parfois la visite de paysans, occasionnellement de familles entières qui venaient le voir avec des offrandes en échange d'une bénédiction. Timides, ils saluaient beaucoup et parlaient moins qu'ils ne souriaient. Leurs yeux étaient lointains et présents à la fois. Ils pensaient en termes de besoins. Selon eux, il semblait que Kotaro avait besoin de riz, de thé, de fruits et de légumes ; il lui fallait des œufs... même de petits gâteaux. Eux avaient besoin d'une bénédiction. Ils repartaient avec ce qu'ils étaient venus chercher. Il leur semblait que le moine qui avait tout le temps pour méditer et prier, qui habitait un bâtiment du monastère depuis trop longtemps délaissé, était plus proche des dieux qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Kotaro aurait voulu les détromper, mais ils auraient été déçus, et le moine comprenait qu'il lui fallait assumer cette place dans l'univers, qu'elle lui revenait sans qu'il l'ait véritablement choisie. Ces visiteurs étaient pauvres en mots et en vocabulaire, d'une humilité non feinte. Pour lui, ils devinrent en un sens ses maîtres, comme la nature environnante, comme les feuilles des arbres. Qu'ils ne le sachent pas n'avait en soi aucune importance.

Sur les conseils de l'un d'entre eux, il avait appris quelles plantes, quels fruits et quelles racines méritaient d'être cueillis, ramassés, déterrés. Comment il fallait les consommer...

Au début de l'été, il s'aventura un peu plus loin qu'il n'en avait l'habitude dans la forêt. Quelqu'un avait posé des collets. Il lui semblait que c'était illégal. Dans l'un de ces collets, un lapin mort qui n'attendait qu'à être ramassé. Bien sûr, il pouvait comprendre le braconnier, motivé par la faim, mais lui qui, ces derniers temps, s'était habitué à voir par les yeux des animaux autant sinon plus que par les siens propres, songea à l'agonie du petit être ainsi capturé, à ses derniers instants d'incompréhension, à ses vains efforts pour se

défaire d'une étreinte qu'il ne comprenait pas mais lui cisailait la peau jusqu'à l'étouffement, lui saturait la tête de sang, le dernier sursaut et le raidissement final. Cela lui alourdit le cœur. Il continua son chemin. D'autres collets, vides, cette fois : des bâtons sous tension avec des espèces de nœud coulant en fil de fer. Il les détruisit systématiquement. Peut-être était-il en train de se faire un ennemi, mais du moins savait-il des vies. Un autre lapin dans ce piège-là... non... un petit renard... qui ne semblait pas tout à fait mort. Une patte antérieure était coincée dans la boucle, et il était suspendu en l'air comme un poisson à la ligne d'un pêcheur.

Kotaro dut employer ses ongles pour le délivrer tant le fil de fer s'était resserré sur le pelage gris. La petite bête le mordit avec une telle inefficacité que cette impuissance émut le moine : on aurait cru qu'il voulait téter, la force d'un nouveau-né épuisé.

Il l'enveloppa précieusement dans son kesa et retourna sur ses pas. Il n'avait aucune envie de rencontrer le braconnier. Sous son pouce, il sentait parfois un petit cœur qui battait...

Il prépara pour l'animal un coin dans sa cabane avec du foin. À l'aide d'une cuillère, il lui donna de l'eau. La langue était vraiment minuscule. Le renardeau semblait n'avoir rien de cassé malgré ses plaies autour du cou et sur sa patte. Pourtant, il ne paraissait pas pouvoir tenir sur ses membres. Il tremblait de tout son corps. C'était sans doute encore d'émotion et de peur. Alors, en nettoyant ses plaies avec du coton et de l'eau tiède, Kotaro lui chantait une berceuse bien connue :

Dors, dors, mon précieux enfant,

Les étoiles brillent dans le ciel.

La lune regarde par la fenêtre. Dors, dors profondément.

*Si tu ne dors pas, le chat viendra.
Il te fera des chatouilles sur tes pieds. Mais ne t'en fais pas, je suis là
pour te protéger et te bercer.*

Malgré tout, l'animal poussait de petites plaintes aiguës pour manifester sa douleur quand le coton du moine atteignait un point particulièrement sensible. Le principal risque semblait être l'infection. Il y avait dans la cabane une pharmacie contenant un antiseptique indolore. Il s'en servit. Le renardeau paraissait fort contrarié par son odeur, mais quand il en aurait la force, il pourrait se lécher.

Il l'appela Karma. Sans doute sa manie de donner des noms ne l'avait-elle pas encore complètement lâché. Il s'aperçut au bout d'un temps ridiculement long qu'il s'agissait d'une femelle. Il la nourrit essentiellement de bouillie de riz et d'œufs crus. Les jours passèrent et elle retrouva sa vigueur. Elle semblait avoir un grand besoin de chatouilles et de jeux... Elle le suivait partout, reniflait tout, faisait des bonds inopinés... Le soir, le moine allait se laver dans la rivière. C'était le grand moment de la renarde. Elle sautait de pierre en pierre, nageait, s'ébrouait à qui mieux mieux, de temps en temps croquait un insecte. Quand elle eut saisi son premier poisson, elle sembla très fière d'elle. Kotaro ne la félicita pas. En son for intérieur, il avait espéré sans doute qu'à son contact l'animal deviendrait végétarien ? C'était trop demander. Il s'inclina devant une sagesse plus grande que la sienne.

Quand vinrent les signes avant-coureurs de l'automne, la petite renarde commença à perdre son duvet. Ce n'était pas chose si aisée que cela. Elle semblait prise de démangeaisons, se frottait à tout ce qu'elle trouvait. Son pelage était hirsute, inégal : ici l'ancien, là le nouveau, et il semblait devenir l'hôte idéal de nombreux parasites.

Alors Kotaro l'aidait de son mieux et la brossait avec un bâton rugueux. Pourtant, quelques semaines plus tard, il y eut une nouvelle Karma : sa toison était maintenant d'un brun roux uniforme. Ses oreilles avaient viré au noir, son ventre, son torse, le bout de sa queue, même, étaient devenus blancs. Son corps, un peu pataud au début, s'était affiné, musclé.

Il resta plus de trois ans et demi dans le chalet de la montagne. Le premier hiver, il le passa avec Karma. Puis, quand vint l'été, elle partit, simplement. Un matin, il ne la trouva pas couchée comme d'habitude sous les escaliers de bois. Il aurait préféré que cela n'arrivât jamais, mais la volonté doit s'incliner devant le préférable.

Il lui semblait maintenant, quand il se levait, que les jours étaient moins beaux. Il y avait des mois qu'il ne souffrait plus de la solitude, mais elle revint. Longuement, il médita sur la vacuité et le néant de l'existence, la dérision qu'il y a à vouloir être quelque chose ou quelqu'un, à chercher un autre être qui puisse nous donner un quelconque sens. « La forme est vacuité, la vacuité est forme », dit le sutra du cœur. L'extrême pointe de l'être, c'est le néant et le néant travaille au cœur... jusqu'à y dessiner quelque vaine forme. Et le néant prend le visage de l'être.

De nouveau, il n'avait plus pour compagnons que le chant des oiseaux, les sauterelles, les herbes et le bruissement de leur feuillage. Il réalisa que, quand on n'a plus d'être à chérir, il n'y a plus tout à fait d'histoire. Il avait aimé un petit renardeau comme il y en avait tant. Mais pour lui, il avait été l'unique et le plus important. Il contemplait le voyage des nuages, les oiseaux dans le ciel, l'herbe en dessous de lui... Il s'y couchait parfois, la respirait. Il y avait bien des gens qui adoptaient des plantes, des fleurs et des bonsaïs... Ils les aimaient sans doute. Ils en prenaient soin. Mais qu'aurait-il fait d'un pot de fleurs ici ? Tous les brins d'herbe étaient différents, toutes les

feuilles des arbres avaient leur vie propre ; dans les champs, chaque pousse de riz, chaque tige, chaque épi de blé ne méritait-il pas d'être aimé pour lui, individuellement et dans sa connexion au Dharma ? Se pourrait-il qu'il y ait quelque sage capable d'aimer un brin d'herbe qu'il distinguerait de tous les autres par la force de ses soins et de son attention ? La nature était d'une générosité stupéfiante, elle offrait tant de choses à aimer que nous ne voyons pas, que nous sommes trop grossiers pour distinguer... Chaque brin d'herbe, animé de son simple et sublime effort de vie, ne méritait-il pas soin et compassion ? Chaque fleur, chaque pétale, chaque feuille ou grain de riz ne devrait-il pas être béni ? Mais nous n'avons pas l'esprit assez grand pour bien percevoir. Nous aimons en gros et pas dans le détail. Se peut-il qu'il y ait eu un jour un cœur assez vaste pour tout accueillir ? Le cœur du Bouddha, peut-être...

En ce soir mémorable, chaque courant d'air, chaque rayon de lumière lui semblait digne d'être aimé. Il sentit un changement en lui. Lequel ? La nuit était tombée. Si quelqu'un avait pu le voir dans sa cabane à la lueur des bougies, il se serait certainement inquiété. Indéfiniment, sans se lasser, pendant des heures, jusqu'au petit matin, le moine passait et repassait entre ses doigts les grains d'un sac de riz en récitant des sutras.

Pourtant, et contre toute attente, l'hiver suivant, il revit Karma. Il avait beaucoup neigé les jours précédents et avait fait particulièrement froid pendant la nuit. Or, ce matin-là, il la trouva sous l'escalier de bois où elle avait autrefois trouvé ses habitudes. Elle n'y était pas seule : quatre renardeaux étaient avec elle, qui avaient déjà leur pelage d'hiver. Il se serait attendu à ce qu'elle lui saute au cou comme elle savait autrefois le faire, mais il n'y eut rien de semblable. Elle était redevenue sauvage pour une bonne part, méfiante de cet instinct qui dit de se méfier des hommes. Et elle avait de nouvelles responsabilités maintenant. N'était-ce pas énorme

qu'elle prenne de pareils risques pour ses petits ? Sans doute, c'était la faim, le manque de nourriture qui l'avait ramenée jusqu'à lui... Il se sentit soudain intimidé par ces cinq paires d'yeux qui le regardaient... Il lui restait du riz à réchauffer. Il y ajouta ses deux derniers œufs de poule et apporta le tout à la famille...

Karma flaira la nourriture avant de la manger précautionneusement. Les renardeaux, après avoir vu leur mère manger, se jetèrent sur les restes avec enthousiasme. Ils avaient faim, effectivement.

Ils restèrent plusieurs jours, le temps de se reconstituer. Kotaro, malgré son envie, ne toucha pas les petits qui, pourtant, après qu'il les eut nourris, ne se méfiaient plus trop de lui. C'étaient des animaux sauvages qui devaient le rester. Leur présence même le questionnait. Que seraient-ils devenus s'il n'avait pas été là ? Et les collets, et les pièges ? Le premier soir, à la lisière de la forêt, il vit un autre renard à la mâchoire plus large. Le père, probablement. À son approche, la bête découvrit les dents puis détala. Malgré tout, il lui prépara de la nourriture aussi et la déposa à l'orée des arbres. Le lendemain, elle n'était plus là.

Et puis tous disparurent un beau matin.

Personne ne revint l'hiver suivant.

Rōshi Tohoru, cependant, n'avait pas oublié l'« apprenti au miroir intérieur » et il veillait sur lui de loin. Certains paysans qui fournissaient le monastère l'avaient vu. Il avait bonne réputation en apparence, se comportait comme doit se comporter un moine et méditait beaucoup. Les pauvres l'aimaient et le respectaient pour son humilité. C'était un taiseux... « Un taiseux », se dit le Rōshi. S'agissait-il bien du même homme ? Celui qu'il avait connu avait pourtant tendance à parler à tort et à travers... On lui dit aussi qu'on l'avait vu avec un renard. Il prit l'information pour ce qu'elle valait et n'en tira ni jugement ni aucune conclusion. Cependant, passé le

troisième hiver de solitude pour le moine, il se dit que si cela continuait, le jeune homme pourrait bien ne jamais vouloir redescendre. Il dépêcha donc son assistant personnel, le jisha, et lui demanda de se faire accompagner d'un autre moine pour aller chercher l'isolé, le ramener au temple. C'est ainsi qu'il fut fait. En voyant arriver ses deux visiteurs, Kotaro n'éprouva ni surprise ni le besoin de poser la moindre question. Rapidement, il rassembla ses maigres effets dans un grand sac de toile et suivit les deux émissaires.

Ce qui le surprit, cependant, c'est que de retour au temple, on n'exigeât pas de lui qu'il aille voir ni le Rōshi ni le Zuise. On lui donna des habits propres, et après qu'il se fut lavé, on lui demanda de rejoindre la salle commune où les autres n'allaient pas tarder à arriver. Sa présence étonna beaucoup, mais il était assez évident qu'il n'avait pas envie de parler. Ses yeux n'accrochaient à ceux de personne et l'on savait qu'il avait passé des années dans la plus grande des solitudes. À part quelques regards en coin, des chuchotements vite étouffés, on le laissa tranquille. Lors de l'extinction des feux, il ne s'endormit pas tout de suite. Tous ces bruits de respiration l'indisposaient. Il ne se sentait pas... dans sa meute. Pas seulement à cause des nouveaux. Au contraire. C'était plutôt la présence des anciens qui le contrariait...

La journée du lendemain fut pour lui la même que celle de tous les autres : réveil vers 5 heures au son d'une cloche, méditation matinale en zazen, récitation des sutras, petit-déjeuner, thé vert, riz blanc, tofu et, bien sûr, une soupe miso. Venaient ensuite les tâches matinales. On lui demanda de ratisser les cailloux des allées. On étudia ensuite les kōans, et ainsi de suite jusqu'au soir. Cependant, après la session de zazen de l'après-midi, Seijatsu Shinju, qu'il avait jadis surnommé le tigre, l'aborda : « Te voilà revenu, Kotaro. Est-ce que la montagne t'a beaucoup appris ? Est-ce que tu t'es trouvé ? » Mais il ne parvint pas à saisir son regard, et Kotaro, qui ne savait pas

quoi lui répondre, ne lui répondit rien. L'autre s'étonna. N'avaient-ils pas été amis, autrefois ?

— Tu te souviens... tu disais que j'étais... « Tigre ».

— Bien sûr !

— On t'appelait le voyant...

— C'est vrai...

— Alors pourquoi évites-tu de me regarder à présent ? Qu'est-ce que tu vois ?

Enfin, Kotaro le regarda. Dans ses yeux, il vit une interrogation qu'il avait souvent perçue, une sorte d'avidité qui maintenant le dérangeait. Les humains, très souvent, ignorent qui ils sont et attendent des autres qu'ils le leur apprennent. Qui passe ses journées à méditer sur la vacuité devrait ne pas être en pareille attente, mais l'égo, trop souvent, parasite notre conscience... Et l'autre le regardait toujours, intensément, attendant une réponse, sa réponse...

— Tu es... Force Respectueuse...

— « Force Respectueuse » ?

— Oui

L'autre se tut. Bien sûr, Force Respectueuse lui plaisait, mais il ne se sentait pas tout à fait à la hauteur... ou peut-être que si. Du moins, cela lui donnait à penser. Pendant ce temps, Zenshin Takumi, celui-là justement qu'il avait autrefois appelé « Grenouille », s'était approché discrètement. « Et moi, lui dit-il, comment me vois-tu à présent ? » Décidément, on ne se débarrasse pas simplement d'une réputation de voyant. L'autre avait-il vraiment besoin qu'on lui réponde ? Un bref regard sur Zenshin, le souvenir de sa patience en zazen, sa faculté à saisir le moment opportun...

— Tu es Sagesse du Temps !

— « Sagesse du Temps » ?

— Oui.

Il n'en était pas tout à fait quitte. Le soir même vint vers lui celui qu'il avait malencontreusement comparé à un singe...

— Que vois-tu en moi, à présent ?

— Es-tu bien sûr de vouloir le savoir ?

— Évidemment...

Bref regard. Yakumo, il est vrai, n'était pas sûr de lui ; aussi avait-il une certaine propension à imiter les autres quand ceux-ci lui semblaient bien faire. Il n'avait pas beaucoup changé en cela. Cette fois encore, il marchait sur les pas de Seijatsu Shinju et Zenshin Takumi.

— Tu es... le meilleur de chacun !

— Le meilleur de chacun, vraiment ?

— Vraiment.

C'était évidemment pour Yakumo une étrange perspective de se voir comme le Meilleur de Chacun. Cependant, il accepta l'augure et se retira tout pensif vers son propre futon...

Il fallut attendre trois jours pour que l'Ino vienne le soir dans la salle du sōdō et lui dise : « Le Rōshi veut te voir. » Sans un mot, Kotaro le suivit dans le couloir. Quand il entra dans le bureau, le maître était assis au milieu de la salle, comme il l'avait fait un peu moins de quatre ans plus tôt. Cette fois, pourtant, il ne fermait pas les yeux. Il lui fit signe de s'asseoir. Ils restèrent en silence un long moment.

— Ce fut un long séjour, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Y as-tu beaucoup appris ?

— Beaucoup.

— Pourquoi ne me regardes-tu pas ?

— Je ne sais pas vraiment...

— N'hésite pas à me parler, Kotaro. La vérité n'est jamais une offense, elle est... ce qu'elle est, simplement. Prends le temps de réfléchir si tu en as besoin, mais dis les choses telles qu'elles sont...

— Votre contour me pèse... Rōshi-san.

— Mon contour te pèse !

Malgré toute sa maîtrise de lui-même, Rōshi Tohoru eut un moment de flottement. Que signifiait « Votre contour me pèse » ? Était-ce une provocation ? Il préféra cependant considérer que ce n'en était pas une.

— Qu'est-ce donc alors qui ne pèse pas à ton regard ?

— Je ne sais pas, l'envol d'un oiseau, le vent dans les feuillages, le flot d'une rivière.

— Ce qui n'a pas de contour alors...

— Sans doute.

Il semblait d'une sincérité absolue. Plus trace de timidité en lui. Pas de réelle soumission. Mais pas d'insolence, pas d'ironie non plus. Il semblait l'expression la plus pure de la non-interprétation, disait les choses précisément telles qu'il les percevait.

— Te souviens-tu, Kotaro, que je t'avais autrefois demandé dans cette salle même qui j'étais, puisque tu te prétendais voyant, capable de pénétrer l'au-delà des apparences ? À cette époque, tu n'avais pas voulu me répondre.

— Je m'en souviens très bien.

— Aujourd'hui, me diras-tu comment tu me vois ?

— Si vous le voulez vraiment.

— Je le veux...

Kotaro respira étrangement, comme un petit animal. Et un instant, leurs regards se croisèrent vraiment.

— Vous êtes là.

— Pardon ?

— Vous êtes là ou « Celui qui est là ».

— « Celui qui est là » ?

— C'est ça.

Quelque chose dans le cœur du Rōshi se réjouit. Voilà qu'à son tour il se mettait à prendre son interlocuteur pour un voyant. Mais... « Celui qui est Là » lui convenait si parfaitement. Ou plutôt, c'était toute la démarche de sa vie que de s'acheminer vers une authentique présence.

— Mais dis-moi, Kotaro, te considères-tu toujours comme une sorte de voyant, comme un miroir vivant ?

— Non... pas vraiment.

— Qu'es-tu alors ? ...

— Je... je ne sais pas...

— Essaie encore.

Alors Kotaro eut, brièvement — mais Rōshi Tohoru le perçut clairement —, un étrange mouvement de tête, comme celui qu'on pourrait prêter à un chien aveugle qui sent le vent pour retrouver sa piste...

— Je suis...

— Oui... Qui es-tu ?

— Je suis... Je suis ce courant d'air qui comble les vides.

— Mais y trouves-tu ta part ?

— Je suis ce même besoin qui crée des vides.

Il était impossible de se saisir de son regard. Et un instant, le Rōshi se sentit pris d'une sorte de vertige. N'aurait-il pas commis

quelque erreur avec ce garçon ? Il y avait quelque chose en lui qui lui échappait...

— As-tu quelque colère contre moi, Kotaro ?

— De la colère ? Contre vous ? Pourquoi ?

— Mais il y a quelque chose...

Le Rōshi avait raison, il y avait quelque chose, mais quoi ? Kotaro réfléchit à cette pensée nouvelle qu'il sentait naître en lui sans pouvoir la saisir ni la nommer.

— Il n'y a que...

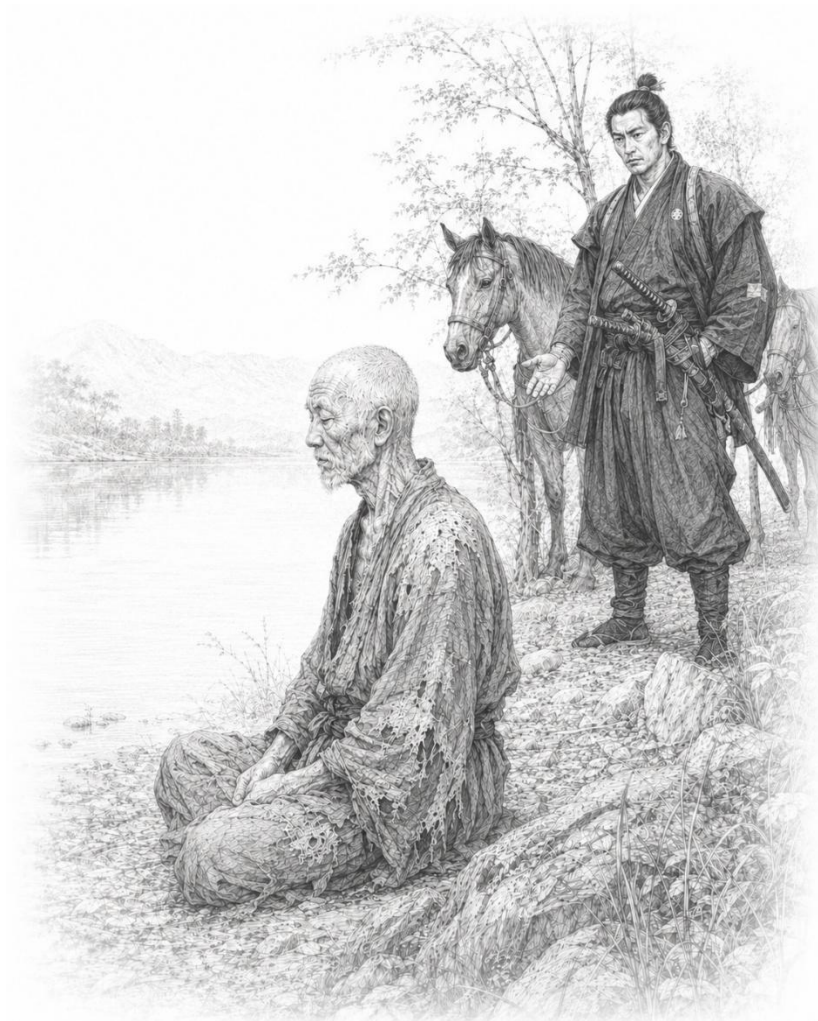
— Oui, Kotaro...

— Il n'y a que ceci : je suis... libre.

— Libre ? Pourquoi ?

Mais le moine ne répondit pas. Il se leva, s'inclina très respectueusement. Puis ouvrit la porte, sortit et la referma derrière lui, laissant le vénérable avec son propre miroir, ses interrogations. Il était libre simplement parce qu'il pouvait se lever, ouvrir la porte et la refermer derrière lui. Respectueusement.

La sagesse de l'eau



Le shogunat de Kamakura ne fut pas, pour le Japon, la période la plus faste. Le pays de l'Origine du Soleil – puisque de là vient son nom – semblait jouer avec les ombres, un jeu fort dangereux. La guerre était partout. La classe des samourais gagnait en importance. On se taillait des territoires et des réputations à coups de sabre, de ce qui coupe et ce qui tranche. Mais pour perdurer, toute élite digne de ce nom n'a-t-elle pas besoin de l'adjuvant d'une spiritualité ?

Or, on parlait beaucoup d'un certain moine Eisai à qui le shōgun avait permis d'édifier des temples à Heian-kyō, « Capitale de la Paix et de la Tranquillité ». C'était alors encore le centre de la cour impériale, même si le vrai pouvoir, le pouvoir militaire s'entend, était à Kamakura.

Eisai avait étudié en Chine et en ramenait deux choses essentielles pour le Japon : le thé et le zen. Chaque grand seigneur se mit en tête d'avoir un moine conseiller. C'était pour chacun d'eux un violent exercice d'humilité. « J'ai mon sabre avec moi, disait le samourai ; en quoi pourrais-je avoir besoin du zen ? — Ton sabre, peut-être, fera ta victoire militaire, dit le moine. Le zen te fera gagner la paix. » Il ne suffisait plus aux seigneurs d'être seulement guerriers. On voulait être civilisés !

Takeshi était donc invité à la table du Daimyō ! Un grand honneur en vérité, mais pour dire les choses telles qu'elles étaient, il n'était pas complètement à l'aise. Le champ de bataille et ses fureurs lui convenaient parfaitement, mais s'asseoir sur des tatamis à siroter du thé ou on ne sait trop quoi de la nouvelle mode, non, vraiment, il ne se sentait pas... Certainement, il ne serait pas le seul invité. Il y aurait d'autres seigneurs qui chercheraient à le toiser, à l'évaluer pour savoir s'il était vraiment « du clan ». Il fallait bien faire cependant un peu de politique, montrer sa loyauté, tisser des liens avec les grands s'il voulait réussir lui-même. Un samourai ne se dérobe pas. Il apprend. Si la paix advenait, il fallait se faire à ces nouveaux

domaines de la lutte où, plus que des coups, on échange saluts, sourires et bons procédés. Il faudrait qu'il demande à Hideaki de le renseigner sur toutes ces questions d'étiquette. Il avait servi le Seigneur Masanori, cela ne faisait-il pas de lui une référence pour toutes ces subtilités ?

Il fut ponctuel au rendez-vous. Il avait bien fait d'écouter Hideaki. Il portait un kimono de soie fine bleu foncé, une large ceinture gris clair. Tout cela faisait sobre et délicat. On évitait ce piège de l'ostentation où tombent inconsidérément tant de parvenus. Il fallait qu'il s'attache un pareil serviteur. Ça lui coûterait quelques kobans, mais il faut savoir ce que l'on veut, et il savait.

Il déposa ses armes à l'entrée, ce qui ne lui fut pas totalement aisé. Son katana était le prolongement de sa personne ; il lui devait plusieurs fois la vie et était son pouvoir sur le monde. Mais il fallait s'incliner, sagement.

Dans la salle du banquet, de l'encens et l'odeur du thé vert. Les tatamis étaient impeccables. Il y avait de nombreux coussins et une table basse à côté de laquelle une jolie servante versait du saké dans des bols. Elle lui en tendit un qu'il vida d'un coup. Peut-être un peu trop vite, à y repenser, mais on lui offrait des amuse-bouches, cela suffirait à lui donner une contenance. On le salua de façon neutre et c'est ainsi qu'il répondit. Je suis là, vous êtes là, nous y sommes et en avons conscience. Très bien, ça n'allait pas plus loin. On parlait en petits groupes et à voix basse. On ne disait rien de très significatif, on se sondait. Qui était qui ? Qui pouvait quoi et où allaient ses préférences ? On s'inclinait beaucoup, tout le monde était d'accord en apparence et personne n'était dupe. Un des samouraïs était sec comme une branche de l'hiver ; il était presque vieux et une énorme cicatrice semblait couper son visage en deux diagonales. « Celui-là, se dit Takeshi, il n'est pas arrivé jusqu'ici par la force des sourires. »

L'entrée du daimyō fit taire comme par magie toutes les conversations. Pas de doute concernant sa personne. Tout le monde savait ici qui était le plus puissant. Il était accompagné, se tenant en retrait, d'un étrange personnage, le crâne rasé, vêtu d'un large et grossier habit marron, un collier de perles en bois autour du cou. Sans doute un moine, se dit Takeshi. La salle se reconfigura autour de l'hôte. Quand celui-ci indiqua à Takeshi un coussin près de lui, il en fut très honoré et, quand il vit les lueurs dans les yeux des autres, il se dit que peut-être, la prochaine fois, ils le salueraient un peu plus bas...

— Je suis content de te voir parmi nous, Takeshi... Enfin ! Faut-il que je t'appelle pour que tu viennes jusqu'à moi ?

Cela sentait le piège, non ? À la fois compliment et reproche...
Que répondre ?

Hideaki, lui, aurait su...

— Je veux être là où on a besoin de moi...

D'accord, c'était un peu plat, comme réponse, mais ça pouvait passer...

— Comment va ton fils Kenji ?

— Il va... Enfin, je crois... On dit qu'il fait beaucoup de colères, mais moi...

— Ah ah ! Toi, tu te dis qu'il a de qui tenir et ça ne t'étonne pas !

— Oui...

— Ne t'en fais pas... on en a bien besoin de ce genre de colère, sur un champ de bataille ! Je t'ai vu mettre la tempête chez l'ennemi... Prends soin de toi comme de nous, Takeshi ; je veux qu'il continue à faire gros temps pour eux !

Ensuite, le Daimyō Tadanori s'intéressa aux autres convives. Il semblait connaître la vie de chacun et évoquait librement, en connaissant tant sur vous-même que cela en devenait dérangeant.

Cette intimité qu'il évoquait devenait comme des liens qui vous attachaient à lui. Vos petits défauts étaient mis à nu et présentés sous un jour favorable de proximité et de franche camaraderie. Mais comment ne pas songer qu'avec les mêmes informations, il pouvait, s'il le voulait, déchiqueter votre intimité et la jeter en pâture aux chiens ? C'était donc cela, l'influence, le pouvoir qu'on pouvait prendre sur chacun ? Les échanges étaient vifs et les manières de faire du maître de maison à la fois brusques et fascinantes ; pourtant... s'il y avait une figure qui interpellait Takeshi, c'était bien celle du moine. Qu'est-ce qu'il venait faire parmi eux ? Quel intérêt pouvait trouver le Daimyō à s'entourer d'un pareil personnage qui, jusque-là, ne disait rien, ne faisait rien, ne buvait ni ne mangeait ?

Pendant qu'ils parlaient, mangeaient, des serviteurs apportaient les plats : des sashimis d'abord, tranches de poissons ou de fruits de mer coupés à la perfection. Vinrent ensuite des bols d'une soupe miso aux arômes riches et complexes. Malgré ce raffinement, le maître avait fait le choix ostensible de la décontraction et parlait d'une façon bon enfant, en souriant. On parla de la montée de la classe des marchands. Il ne fallait pas que ceux-là en prennent trop à leur aise. De légers désordres, un peu d'insécurité en ville pourraient les remettre à leur place. L'intervention des samouraïs serait salvatrice ; il s'agissait de rappeler à chacun d'où venait l'ordre et la véritable prospérité. On savait que le seigneur Hōjō Tokimune avait quelques difficultés de récoltes depuis les dernières inondations... On comprenait ses pudeurs sur le sujet, mais on savait... Le souci était loin d'être insurmontable, avec quelques dizaines d'ouvriers seulement, on pouvait revoir son système d'irrigation.

À la fin du repas, tout le monde se tut, considérant en lui-même ses propres intérêts sous une lumière nouvelle et un peu trop conscient de la supériorité du Daimyō. Ce sentiment d'écrasement bienveillant était peut-être le véritable objet de cette réunion. Peut-

être Takeshi y fut finalement moins sensible que les autres parce qu'il avait toujours la même question au bord des lèvres : que faisait donc ce moine parmi eux ? Il finit par la poser explicitement.

— Pardonnez ma curiosité, Daimyō, nous sommes des samouraïs et j'avoue avoir un peu de mal à comprendre l'intérêt pour nous de protéger la classe des moines, comme c'est, semble-t-il, la tendance générale...

— Ah... Tu y viens, Takeshi ! J'avais bien vu que ma conversation ne t'intéressait pas, tu ne cessais de fixer Myōan...

— Pardonnez-moi, mais...

— Ta ta ! Rien à pardonner, ta curiosité est légitime ; je dirais même que c'est de l'intérêt. Tu poses la vraie, l'unique question, la bonne question, mais peut-être faut-il la poser à l'intéressé... Alors, Myōan ?

— Oui ? fit le moine.

— À l'éternelle, à la fameuse question du samouraï : « J'ai mon sabre avec moi, à quoi peut me servir le zen ? » que répondrais-tu précisément ?

— À trancher les illusions...

Cette courte réponse avait ébranlé profondément Takeshi. Qu'en était-il de l'illusion ? Était-il, lui, sujet à l'illusion ? Le soir même, il dit à son fidèle serviteur Hideaki : « Il me faut un moine zen au palais ! » Celui-ci voulut tempérer son enthousiasme...

— Je suis sûr qu'il ne vous faut pas n'importe quel moine zen, Seigneur, mais un maître, quelqu'un qui soit à la fois digne de confiance et d'une haute tenue morale et spirituelle...

— Bien sûr, mais où veux-tu en venir ?

— C'est que ça ne se trouve pas comme cela...

— Où trouver un tel homme ?

— Peut-être dans un de ces nouveaux monastères ou bien...

- Ou bien ?
- Ou bien il y aurait déjà sur vos terres quelqu'un qui corresponde à ce profil ?
- Il y aurait un sage sur mes terres et je ne le saurais pas ?
- Avez-vous déjà cherché à le savoir ?
- Certes non ! Pourquoi l'aurais-je fait ?

On chercha donc, pour combler la carence, un homme qui puisse faire l'affaire. Et plus on enquêtait, plus un nom revenait : le « maître de l'eau ».

- Le Maître de l'eau ? C'est un peu ronflant, non ? Il y en a partout, de l'eau, ce maître s'attribue un bien grand pouvoir...
- Ce n'est peut-être pas comme cela qu'il faut l'entendre...
- Qu'importe le nom, faites-le venir, on verra bien ce qu'il faut en penser...
- On peut l'inviter...
- C'est cela ! Invitez-le à venir au Palais.

Au porteur de l'invitation, le maître de l'eau déclara que, de sa vie, il n'avait jamais vu le moindre palais et que c'était déjà trop ; aussi était-il contraint de décliner l'invitation. Cette réponse eut le don d'irriter Takeshi, qui fit convoquer d'urgence Hideaki, devenu son homme de confiance.

- Alors ? N'est-ce pas de la pure et simple provocation ? Cet homme de rien qui traîne sur mes terres, dont je ne sais ni d'où il vient ni qui il est... et qui a l'honneur d'être invité officiellement dans mon palais, me fait répondre une absurde insolence... Je vais te le faire mettre aux arrêts, et on verra s'il se moque encore de moi.
- Si c'est un homme que vous voulez faire venir à vous, Seigneur, vous avez certainement raison, mais si c'est un sage, il faudra procéder autrement...

- Qu'on ne violente pas un sage...
- Et pourquoi pas, s'il est insolent...
- Les sages sont comme les femmes, vous pouvez les contraindre de corps, mais si vous le faites, vous n'aurez entre les mains que sang, poussière, honte et regrets...
- Je ne cherche pas son amour...
- Mais sa sagesse... et c'est tout comme !
- Nous courons d'absurdité en absurdité, que me proposes-tu donc ?
- Ne l'appelle-t-on pas le maître de l'eau ?
- Sans doute, c'est toi qui me l'as dit...
- Alors, plutôt que de l'inviter à visiter votre palais, il pourrait avoir envie de contempler... le lac...
- On ne va pas à ces gens-là, mais on doit leur donner envie de venir jusqu'à nous, c'est ça ?
- C'est cela. Et c'est peut-être la première leçon qu'il nous donne.

Minamoto Takeshi, en vérité, pensait un peu trop à cette histoire de moine. Sa fascination venait peut-être de sa totale incompréhension de ce dont il s'agissait. Bien sûr, il lui manquait quelque chose pour devenir aussi grand et puissant que le daimyō Tadanori, il le savait. Il pensait que ce qu'il manquait, c'était le pouvoir d'un sage authentique, un maître du zen véritable. Il en parlait à qui voulait l'entendre. Il avait dit aux précepteurs de Kenji qu'ils auraient bientôt un nouveau et singulier collègue qui apprendrait à son fils tout ce qu'il faudrait pour devenir un grand homme : le maître de l'eau. Les autres s'inclinaient, se gardant bien de dire quoi que ce soit. Ils attendaient ! Et c'est cela qu'il fallait : attendre ! Devant son impatience, Hideaki lui avait un jour demandé :

- Avez-vous déjà essayé de saisir un poisson avec votre main dans une rivière claire ?
- Non, Hideaki, malgré les apparences, je ne suis pas un ours et je ne pêche pas à la main.
- Essayez, et vous verrez que le poisson vous échappera à chaque fois que vous tentez de l'attraper de force. Mais restez immobile, et le poisson viendra de lui-même. La sagesse, c'est un peu comme ça. Elle vient à vous lorsque vous êtes prêt à la recevoir.

Il fallait donc attendre que le poisson de la sagesse vienne se faire prendre de lui-même...

Enfin, quelques mois plus tard, quand plus personne ne semblait y songer, on annonça qu'un étrange personnage s'était installé dans les terres domaniales sans en aviser personne. Il s'était installé devant le lac qu'il contemplait toute la journée. « Voici notre homme ! » dit Hideaki. « Enfin, répliqua le seigneur ! On va pouvoir mesurer ce qu'il en est de sa sagesse... » Il fit aussitôt atteler les chevaux.

Le maître de l'eau était là, assis en tailleur devant le lac, les yeux mi-clos. Son kimono grossier n'était qu'à moitié propre. Par contre, il avait le crâne rasé comme attendu. Il ne réagit pas à l'arrivée des chevaux, ne détourna même pas la tête quand Hideaki lui adressa la parole. Pourtant, il répondit.

- Est-ce toi, le maître de l'eau ?
- Qui m'a appelé maître de l'eau ? De l'eau, je ne suis que le serviteur...
- Mon maître voudrait te parler...
- Il n'y a pas de paupières à mes oreilles, je l'écoute...
- Ne pourrais-tu pas me regarder si je te parle ?
- Pourquoi ? Es-tu plus beau que l'eau ?

- Les moines sont comme des femmes, c'est ça ?
- C'est ça ?
- Mais pas plus qu'un homme, je n'ai jamais laissé une femme m'insulter !
- Aussi... un sage est plus qu'un moine...
- Sage ? Cela reste à prouver...

Comme l'avait dit le moine lui-même, il n'avait pas de paupières à ses oreilles ; aussi, ce petit conciliabule, quoiqu'il fût tenu à voix basse, n'avait pas pu totalement lui échapper. Son insolence aurait pu lui coûter la vie sans l'intervention d'un homme avisé et pondéré comme Hideaki. Pourtant, il n'avait pas même bougé, pas même cillé pendant l'échange. « Je ne sais pas si c'est un sage, songea Takeshi, mais du moins, c'est un homme différent... et ce n'est pas un lâche. »

- Puis-je te poser une question, moine ?
- Tu l'as déjà fait...

Décidément, cet homme semblait fatigué de la vie ! Mais il sut prendre sur lui et continuer...

- J'ai un sabre, à quoi pourrait bien me servir le zen ?
- À rien.
- Comment ça, à rien ?
- J'aurais pu te répondre que tu avais un sabre et que c'était bien joli, que le zen pouvait te servir à faire en sorte qu'il reste dans son fourreau... Mais c'eût été te mentir. À toi, le zen ne sert à rien ?
- Parce que tu n'es pas avec toi-même. Reviens me voir quand tu seras moins que deux...

Takeshi et Hideaki se regardèrent, abasourdis. Cette fois, le serviteur ne semblait pas maîtriser la situation mieux que son seigneur. Ils se comprirent. La même pensée les traversa : le maître... ou plutôt le serviteur de l'eau était, avant toutes choses, un imbécile.

Passablement humiliés d'avoir perdu leur temps, ils remontèrent sur leurs chevaux sans dire un mot de plus. Takeshi se disait que, de sa colère, il n'était pas encore le maître et cela le rongait dans ses ambitions de sagesse et de domination. Hideaki, lui, savait qu'il avait perdu un peu en crédibilité. N'était-ce pas lui qui avait fait venir ce soi-disant maître de l'eau... Pourtant, l'un et l'autre l'oublièrent... Il y avait tant de choses à faire au Palais... Et le vieux moine resta dans sa crasse à contempler l'eau, immobile.

Or, il se trouve que, quelques semaines plus tard, Kenji, digne fils de Takeshi, avait, comme c'était son habitude, pu échapper à la surveillance de ses tuteurs. C'est ainsi qu'il se retrouva au bord du lac et repéra l'intrigant personnage qui s'y trouvait... Il s'approcha, curieux, mais l'autre ne le regardait pas... « Je suis Kenji, dit-il, fils du Daimyō Minamoto Takeshi, et toi, qui es-tu ? Pourquoi ne me salues-tu pas ? » L'autre ne répondit pas.

« Dors-tu ? » L'autre soupira profondément. « Tu es malade. » Finalement, le moine se tourna vers lui, mais ce ne fut qu'un instant. Son regard était si lointain qu'il ne semblait pas vous voir... Quelle différence avec les serviteurs de son père qui le regardaient comme s'il était le meilleur sous le ciel !

Finalement, l'enfant s'assit près du moine, pas trop près tout de même, on ne sait jamais, et réfléchit. « Je sais qui tu es, dit-il finalement. Tu es le maître de l'eau. Mon père compte sur toi pour me donner des leçons. Je sais. Il en a parlé aux précepteurs. Il y a longtemps. Les daimyōs ont besoin d'un moine zen pour les conseiller. Ainsi, ils deviennent puissants... » Mais le moine ne répondait pas... « Moi aussi, un jour, je serai puissant... Plus puissant que mon père. Le plus puissant de tous les daimyōs. Un jour, je serai shōgun ! » Mais le moine semblait apathique. Kenji chercha encore un peu pour trouver plus puissant que le shōgun, mais en vain. Alors

il répéta pour faire bien comprendre sa future puissance : « Shōgun ! Shōgun ! Shōgun ! » Rien ! Ce n'était pas du jeu !

Irrité, le fils du seigneur jeta quelques pierres. Plouf ! Plouf ! Replouf ! Elles étaient aussitôt happées et disparaissaient dans l'onde. L'autre ne bougeait pas, ne cillait pas ! Qui lui avait fichu un pareil air ahuri ?

— Est-ce là tout ton savoir, moine ? cria-t-il. Mon père a dit que tu étais un maître et que tu allais m'enseigner l'art de gouverner ! Parfaitement ! La politique, l'art d'administrer les cités et les États !

— Ne crie pas si fort, il n'y a pas de paupières sur mes oreilles !

Ah... il savait donc parler. Mais il disait n'importe quoi... Il reprit donc, comme s'il s'agissait de parler à un sourd.

— Tu dois m'enseigner ! Mon père a dit que tu m'enseignerais !

— Je ne sais pas ce que t'a dit ton père. Moi, je n'enseigne rien, je ne sais rien.

Il y eut un assez long silence où Kenji lui-même semblait ne rien trouver à dire et à redire. Et puis le moine crasseux reprit :

— Ton véritable maître est en face de toi...

— En face de moi ?

— Le lac ! Regarde-le donc, plutôt que de me regarder moi. Tu lui manques de respect.

— Le lac ! Mais qu'est-ce qu'un lac a à enseigner ?

— L'équilibre !

— L'équilibre ?

— Oui. Vois, regarde, écoute, admire. La moindre gouttelette ici trouve sa place. Il y a bien des mouvements et des transferts, mais tout glisse harmonieusement. De cette façon, il n'y a pas de tension. Quand les dirigeants s'agitent, prennent des décisions dans l'urgence, c'est que leur pouvoir est fragile, ils

n'ont pas de bonnes lois. Le lac a ses lois immuables, les meilleures et celles qui lui conviennent. Tout s'ordonne selon la sagesse de la nature. Il est à sa place, ses rives, le sable et la terre sont à leurs places. Dans ses eaux, des poissons, au-dessus, des oiseaux. Et le soleil révèle sa beauté.

— Que me racontes-tu ? Je ne comprends rien à ce que tu dis ! Tu veux que je sois comme cette flaque d'eau ? Mais ce n'est pas cela, un seigneur, un daimyō, un shōgun ! Il a des responsabilités, c'est un chef, un samouraï, il commande ! C'est un guerrier.

— Tu t'agites trop, tu n'es pas prêt à régner !

— Comment ça, je ne suis pas prêt à régner ?

Mais le moine ne répondit pas. De nouveau, il semblait endormi... sans l'être – le jeune seigneur en était sûr ! Alors, pour faire réagir ce vieil impudent, il finit par arracher des roseaux et par fouetter le lac qu'il admirait tant, comme s'il s'agissait de régler quelque compte à un ennemi personnel. Encore, et encore...

— Si tu continues, tu risques de tomber, finit par dire le moine, placidement... et je te préviens, je ne sais pas nager...

— Comment cela ? Tu es le Maître de l'eau et tu ne sais pas nager ?

— Je suis le serviteur de l'eau et je ne sais pas nager...

Alors, le jeune garçon ne l'écouta plus ; il fouetta l'eau jusqu'à en être tout éclaboussé et jusqu'à s'en lasser. Alors, les eaux ne mirent pas longtemps à se refermer. Paisiblement.

— Tu vois, le lac est plus fort que toi, dit le très humble serviteur de l'eau.

Certainement, ce soir-là, les précepteurs de Kenji, qui l'avaient emmené pour une simple balade en forêt et qui l'avaient ramené au palais mouillé de la tête aux pieds, encore excité de colère à cause de sa rencontre avec le moine, auraient préféré que cet incident reste

connu d'eux seuls. Mais il n'en fut pas ainsi. Kenji raconta tout à son père. Enfin, il raconta très exactement ce qu'il avait envie de raconter. Il s'était perdu dans la forêt à cause du manque de vigilance des précepteurs, il s'était retrouvé face à face avec un moine pouilleux qui prétendait être le maître de l'eau, mais qui l'avait humilié et avait même tenté de le noyer... La rage alors s'empara du seigneur. Que n'avait-il noyé ce foutu moine lui-même ! Heureusement, il était tard, et il résolut de n'aller régler les affaires de cet imbécile et importun vicieux que le lendemain...

Le lendemain, Hideaki avait été prévenu de l'inattendu rebondissement avec le maître de l'eau et obtint la permission d'accompagner son seigneur, qui avait eu la nuit pour se calmer un peu. Cependant, deux hommes en armes les accompagnaient, ce qui n'était pas d'un très bon présage pour le moine.

L'autre était là, comme on s'y attendait, à contempler le lac à la lumière du matin comme il le faisait à la lumière du soir. On en venait à se demander comment il pouvait subvenir à ses plus élémentaires besoins. Il faut dire qu'il n'était pas bien gras... Comme cette fois encore, il n'avait pas semblé vouloir saluer son éminent visiteur, la garde seigneuriale le rudoya un peu, mais il ne sembla pas beaucoup s'en émouvoir.

— Ainsi, tu as osé humilier mon fils, gronda le seigneur ! Tu aurais même tenté de le noyer !

— Je n'ai pas rencontré ton fils, seigneur. Un enfant présomptueux est venu ici, très énervé, qui se croyait prêt à devenir seigneur, daimyō, shōgun...

— Pourquoi pas roi ? Le lac l'a détrompé...

— Le lac ? Comment cela ?

Et le sage raconta son échange avec le jeune Kenji et la réaction de celui-ci.

- Mais ce lac, dit le seigneur, moi, je peux le détruire, le vider, l'assécher.
- Bien sûr !
- Alors je suis plus fort que ce lac !
- Tu es certainement puissant, Seigneur, et tu peux assécher ce lac comme tu peux me faire exécuter. Mais cela fait, te sentiras-tu plus apaisé que ce lac qui te fait face ? Les terres et le pouvoir que tu céderas à ton fils en seraient-ils meilleurs ?
- Ta sagesse est de pacotille, moine, ma seigneurie n'est pas comme ce lac aux rives tranquilles ! Nous vivons à une ère de fortes tempêtes. Je suis agressé en permanence par des vents et des courants contraires, comme l'eau d'un fleuve qui bouillonne à loisir ! L'ennemi est à mes portes, mille sicaire m'envient et me guettent, qui aimeraient prendre ma place !
- Il me semble que tu ne parles pas là d'un grand domaine puissant, mais d'une toute petite seigneurie qui, à chaque instant, risque de se faire submerger !
- Voudrais-tu m'insulter à mon tour ? Réponds plutôt à mon objection !

Le sage garda longtemps le silence, mais ni le seigneur, ni son homme de confiance, ni les soldats ne le pressèrent davantage. Ils attendaient. Finalement, le serviteur des eaux tranquilles daigna répondre. Il avait le regard toujours aussi lointain.

- Tu as raison, seigneur. En vérité, lac ou fleuve, c'est toujours de l'eau et l'eau est toujours en équilibre, qu'elle bouge ou ne bouge pas. Si tu crains d'être submergé, pense en bateau. Dans la tempête, il cherche l'équilibre. Quand les forces de l'eau se déchaînent, le meilleur des navires est celui qui s'agite le moins. Fou serait le capitaine qui voudrait rajouter du mouvement au mouvement. Dans les moments d'accalmie, on renforce le

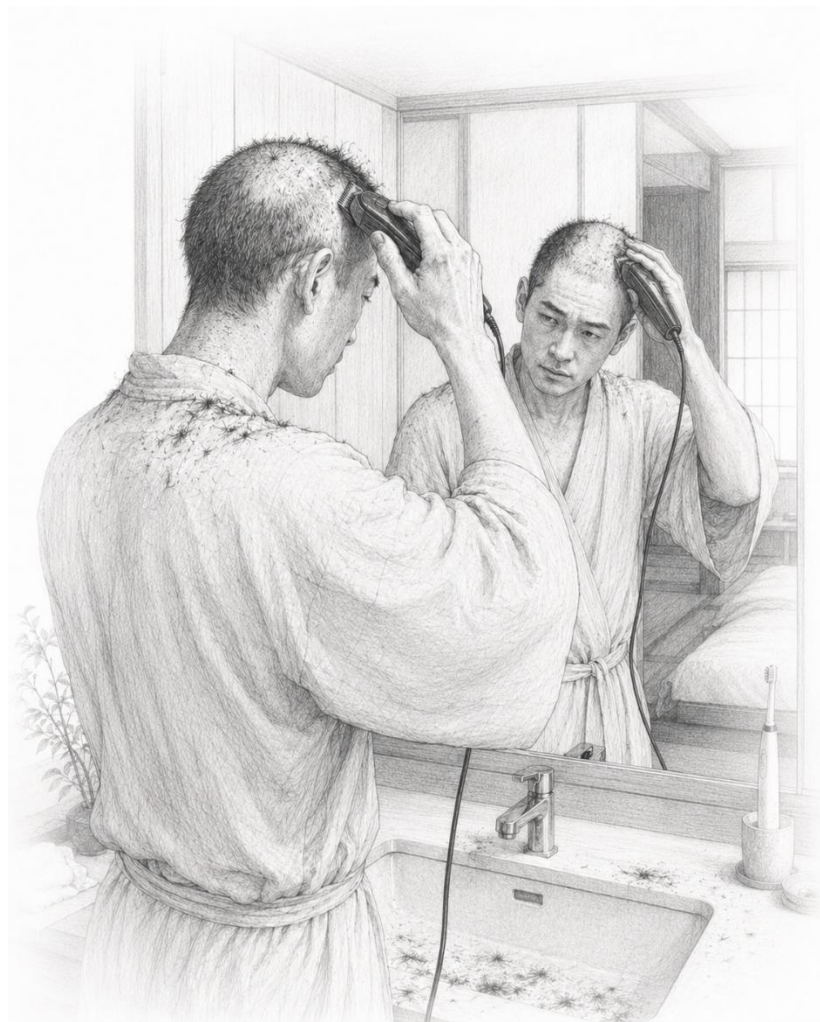
navire pour les tempêtes à venir. L'eau se pose dans l'espace et l'homme dans le temps.

— Je comprends, dit le seigneur, qui, après la tempête, commençait aussi à s'apaiser. Alors, quel sera ton conseil au seigneur ou souverain d'un tel État ou tel royaume ? Qu'aurais-je appris de bonne politique en venant jusqu'à toi ?

— Oh... peu de choses. Toi qui es donc le capitaine d'un grand vaisseau, puisque tu me le dis, sois à l'écoute du moindre grincement de ton navire ; il a quelque chose à te dire et il faut l'apaiser. Ne méprise rien ni personne. L'équipage a des besoins, écoute-les. Un domaine, et même un État, n'est jamais plus solide que sa partie la plus faible. La moindre des planches d'un bateau, si on n'en prend pas soin... sera possiblement une voie d'eau.

Finalement, c'était peut-être un sage plus qu'il n'y paraissait...

L'autre vie



Il était une fois un homme qui vivait à côté de lui-même. Il regardait sa vie comme on regarde la télévision. Le programme ne l'intéressait pas... Il faut croire que sa femme non plus n'aimait pas le programme, car elle le quitta, et ses enfants se détournèrent de lui... En vérité, il se laissait aller, et quand il se regardait dans le miroir, il ne se reconnaissait plus.

Un jour qu'il était occupé à ne rien faire, il entendit un furieux bourdonnement. Une mouche, prise dans une toile, se débattait. Il l'aida à déchirer le piège de l'araignée avant qu'elle ne s'y emmêlât davantage et ouvrit la fenêtre, afin qu'elle puisse recouvrer sa liberté. Ce petit incident anodin ne cessa pas de l'étonner. Ce qui l'intriguait par-dessus tout, c'était sa propre réaction. Ainsi avait-il considéré que la vie de cet insecte peu aimé par les hommes, de cette mouche inconnue, avait eu pour lui quelque importance. Il faut donc bien considérer qu'au fond de sa personne, il y avait quelque chose qui aimait encore la vie, toutes les vies. Ne se devait-il pas de faire pour lui-même ce qu'il avait fait pour l'insecte ? Se sauver !

Mais que faire ? Il y avait des mois entiers qu'il n'avait plus envie de rien. Il se mit à guetter en lui-même le moindre désir, la moindre envie, à l'affût de sa personne dans un espoir indéterminé. Et puis il se souvint de sa première petite amie, Haruka. Oh, ça n'avait jamais été qu'une passade ; enfin, c'est lui qui n'avait été pour elle qu'une éphémère passade, mais il se souvint d'elle avec plaisir. Elle passait à l'époque pour une demi-folle, sans doute parce qu'elle disait toujours ce qu'elle pensait, qu'elle était d'un égoïsme forcené et qu'elle avait l'impudence d'assumer. Elle était vivante, en somme.

Évidemment, elle était en retard. Assis devant une table du Tanuki Izakaya, Tatsuya se demandait même si elle viendrait quand elle apparut soudainement devant lui, courant d'air frais dans ce débit de boisson bien tranquille. « Eh bien, dit-elle en s'asseyant, tu

as pris cher ! » Et elle éclata de rire. Tatsuya ne lui en voulut pas de ce rire, bien au contraire. C'est vrai qu'il avait pris cher, il le constatait tous les jours, dans son miroir. À Haruka, il ne pouvait pas espérer le cacher, mais tout allait bien, car elle trouvait toujours tout merveilleux. S'il avait été bel homme, beau et fringant, elle le lui aurait dit et vraisemblablement, elle aurait ri aussi. Elle n'avait que peu de temps devant elle, car elle avait rendez-vous avec sa manucure ! Qu'est-ce qu'elle devenait ? Elle était avec un homme riche et pas trop regardant, l'homme idéal, en somme. Ah non, pas d'enfant. Jamais ! Pour quoi faire ? Mais lui ? – Évidemment, ça ne devait pas être la joie. Si elle pensait à lui de temps en temps ? Jamais ! Elle n'éprouvait plus rien pour lui qu'un parfait détachement, surtout quand elle voyait ce qu'il était devenu. Elle rit. Pour elle, les choses étaient ce qu'elles étaient, simplement, et elles étaient exactement ce qu'elles devaient être. Il n'y avait dans son regard aucun jugement, et son manque total de tact plaisait à Tatsuya. Un être humain enfin. Malgré le peu de temps qu'elle lui accordait, il sentait qu'elle était là, totalement présente avec lui et qu'elle le regardait. Était-ce pour cela qu'il avait souhaité la retrouver ? Pour être lui-même perçu ?

— Que penses-tu de moi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, rien du tout.

— Que penses-tu que je vais devenir ?

— Je ne sais pas, je ne suis pas voyante !

— C'est vrai, mais tu as des yeux pour voir.

— C'est vrai !

Elle réfléchit un instant et dit avec la même légèreté de ton qu'elle employait pour dire toutes choses : « Je pense que tu vas mourir. Ou bien que tu vas naître, je ne sais pas encore. Il faut que tu trouves ta place quelque part. Les oiseaux sont dans le ciel et les poissons dans l'eau. Toi, tu n'es pas à ta place. Et celui qui n'a pas de place, il n'est

rien. » Elle lui fit un petit signe de la main et s'éclipsa. Elle risquait d'être en retard pour sa manucure. Elle le laissa seul avec la facture. Cela en valait la peine, se dit-il. Il paya et retourna dans la semi-obscurité de son appartement.

Elle avait dit... qu'il lui fallait trouver sa place. Il s'assit dans le grand fauteuil du salon. En vérité, il ne s'y trouvait pas si bien que ça. Trop grand, trop profond, et les accoudoirs prétendaient à une carrure qui n'était pas la sienne. Assis sur le tatami, le zabuton, il se sentait mieux. Mais la pièce ne lui convenait pas. Bien sûr, elle avait toujours été orientée de la même façon, mais elle lui semblait en un sens – désorientée. Il monta dans les chambres, à l'étage. Aucune ne lui convenait. Que cherchait-il au juste ? Dans la salle de bain, il y avait l'ofuro en bois. Il prit un bain. Cela lui fit du bien. Au sortir, il enfila son peignoir blanc. Mais il n'avait pas renoncé à cette idée de trouver un endroit où il puisse se trouver bien, parfaitement lui-même... En dessous des escaliers. Ce n'était évidemment pas conçu pour qu'on vienne s'y loger, mais là, précisément, il s'installa – et n'eut plus envie de bouger.

Alors, il se recueillit. Naturellement. Le temps se suspendit et sa respiration se ralentit. Des images, des pensées lui venaient. Il les regardait sans les juger, comme des nuages. Mais ces passages ne restaient pas sans effet ; à un niveau inférieur de sa personne, peut-être dans ses artères et dans son sang : une chaleur, une énergie, une nouvelle vitalité. Et puis vinrent des pensées. De vraies pensées, cette fois, qui n'étaient pas évanescentes... Il avait beau avoir trouvé ce petit endroit qui lui plaisait, il ne pourrait pas cependant y rester longtemps. Sa femme et ses enfants étaient partis, il avait perdu son travail. Il lui restait quelques économies, mais il n'aurait pas les moyens de payer bien longtemps les traites du loyer. Il serait avisé de prendre les devants : partir, avant qu'on ne le chasse ! Un instant, il fut accablé par la perspective de papiers à remplir, de ces démarches

administratives auxquelles il se refusait depuis quelque temps. Mais il les visualisa les unes après les autres ; prises indépendamment, consécutivement, il n'y avait là rien d'impossible... Il s'étonna lui-même. Il était en train de prendre des décisions, des résolutions ! Bientôt, il sentit l'appétit lui venir. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé correctement ? Il s'habilla proprement et sortit acheter des victuailles à la supérette.

Une fois rassasié, alors qu'il s'apprêtait à se laver les dents, il se considéra dans le miroir. Effectivement, il n'avait plus en face de lui le même homme qu'autrefois. Mais ce n'était pas non plus le même homme que ce matin. Ce qui le perturbait, c'est que d'autres pourraient croire qu'il était toujours le même et le prendre pour un homme qu'il n'était plus. Il s'empara alors de la tondeuse et entreprit de se raser consciencieusement, se débarrassant de ses cheveux comme d'un passé gluant. Maintenant, il s'agissait d'un autre homme. C'était évident. Avec amusement, il s'aperçut qu'il ressemblait à un moine zen. L'idée lui plut. Pourquoi ne pas forcer le trait ?

Il avait autrefois offert à sa femme une grande pièce de soie d'une couleur qu'il trouvait extraordinaire. Elle était d'un bleu qui tirait vers le vert ou bien inversement. La couleur dépendait de la lumière. Sa femme avait repoussé le cadeau. Il n'avait pas pensé à elle en l'achetant, avait-elle déclaré, mais bien à lui... Certainement, elle avait raison. Il l'avait acheté pour lui davantage que pour elle, cela se vérifiait. Il entreprit de le tailler pour en faire une sorte de kesa, le costume traditionnel des moines. Il n'était pas grand couturier, mais plutôt habile de ses doigts. Il se demanda un instant s'il n'était pas devenu fou. Mais il se sentait vivant, et il avait envie de quelque chose... En soi, c'était tellement énorme.

C'est dans cet étrange accoutrement qu'il sortit pour aller à la banque. À cette heure de l'après-midi, les trottoirs étaient pleins de

monde. Beaucoup ne semblaient pas le remarquer. On est habitué aux tenues excentriques, au pays du Soleil-Levant. Il y eut des sourires amusés ou moqueurs, mais aussi de brefs saluts. Certaines vieilles femmes, en le voyant, joignaient les mains pour le saluer. Il s'inclinait à son tour. Il était donc le premier moine d'un nouvel ordre inconnu qu'il venait d'inventer. Il fallait qu'il n'y ait pas d'imposture, aussi s'efforçait-il de bien respirer, de contrôler sa posture, d'avancer d'un pas régulier, le pouce gauche dans la main droite. Il faudrait bien du temps, des années peut-être, pour que tout cela lui devienne naturel. Un groupe de jeunes garçons se moqua ostensiblement de lui. Il ne leur en voulait pas. Ils étaient pris dans la toile de leur jeunesse. C'était pour ainsi dire dans l'ordre même des choses. Cela ne lui déplaisait pas d'être tenu pour imbécile. Une vérité commençait à se faire jour dans son esprit : « Toujours être un peu en deçà de ce qu'on peut. » Ne s'était-il pas brisé en toujours voulant être plus haut que soi, en marchant sur la pointe des pieds ? Il sentait ses assises. Encore un peu, sans cet asphalte qui l'aurait brûlé, il aurait ôté ses chaussures.

Soudain, une vieille femme le retint par son habit. Elle le salua presque compulsivement, agitant la tête comme une sorte de hochet. Elle lui dit quelque chose dans un baragouin indéfinissable. Elle était toute petite, courbée. Finalement, elle joignit ses deux mains aux longs doigts, mélange de rides et de veines bleutées. Elles s'agitaient comme des flammes, très émouvantes, danse d'une vie qui s'éteint. Tatsuya eut le corps chaviré d'un immense flot de compassion. Il les prit entre les siennes, ces deux mains qui tremblaient et, peu à peu, elles se calmèrent. L'ancêtre sembla se détendre, enveloppée d'une nouvelle sérénité. Elle leva ses yeux pour saisir le regard de celui qu'elle prenait pour un moine et le fixa intensément. Au début, il la voyait comme une sorte d'animal blessé que, par sa simple présence, il avait le pouvoir de reconforter. Cette mouche qu'il avait sauvée, qu'avait-elle donc perçu de lui ? Avait-elle même eu le sentiment de

son existence ? Pourtant, lui-même, que savait-il de cette femme qui le regardait ? Que savait-il de son passé, de tout ce qu'elle avait traversé avant d'être là, en sa présence ? Il se dit que, peut-être, elle pouvait le voir, le voir tel qu'il était vraiment et qu'elle ne le rejetait pas. Peut-être même mieux que cela ; peut-être qu'elle le percevait comme lui-même ne se percevait pas, qu'elle le voyait non seulement comme il avait été, mais comme il avait à être. Toujours est-il que, quand il lui lâcha ses mains, il sentit un grand vide en lui, ce déchirement qui succède à une intense connexion.

Deux ans plus tard, Tatsuya avait vendu tout ce qu'il possédait encore, voiture comprise. Il n'avait pas eu la sagesse du total dénuement qui lui semblait pourtant un idéal. Au lieu de cela, il avait acheté un terrain abandonné de la péninsule d'Okii. Il y avait là une chèvrerie dans laquelle il avait emménagé. Il avait conservé l'habitude de se raser complètement la tête, mais depuis longtemps, il avait abandonné son pseudo-kesa que, rétrospectivement, il considérait comme une étrange fantaisie d'un moment difficile de sa vie. La chèvrerie n'était pas reliée aux réseaux d'eau et d'électricité ; aussi les autorités lui avaient-elles fait quelques difficultés pour des questions de sécurité. Mais comme le terrain était bel et bien à lui, qu'il ne sert à rien de priver quelqu'un de son toit parce qu'il n'a pas de compteur d'électricité, on le toléra.

Pour survivre, il cultivait du riz, des patates douces et des haricots. Il avait même un petit verger de mandariniers et de citronniers. On le voyait quelquefois au marché vendre ses récoltes. La tendance était à l'agriculture biologique, ce qui jouait en sa faveur. Il n'achetait jamais ni vêtements ni chaussures, mais il veillait beaucoup à son hygiène ; sa gentillesse et son humilité étaient telles qu'on cherchait sa compagnie. Qui avait eu un échange avec lui en faisait souvent part à son entourage. Ses propos paraissaient souvent énigmatiques : « faire toujours un peu moins que ce qu'on peut »,

« bien agir, c'est être là où l'on doit être et quand il faut y être », « le mépris est un luxe d'aveugle ». Il était même de ceux-là qui semblent capables de forger des proverbes : « La mouche danse dans la lumière, mais l'araignée tisse sa toile dans l'ombre », « nul ne sait combien de peaux a l'oignon », « on ne marche pas bien avec les pieds des autres ». Certains le prenaient pour un sage, d'autres pour un idiot. Il se reconnaissait bien dans l'un et dans l'autre ; aussi, finalement, s'entendait-il avec tout le monde, car, disait-il, « on a souvent besoin d'un plus idiot que soi ». La rumeur disait qu'avant d'atterrir là, il avait été promoteur immobilier...

Il n'était pas rare qu'on lui fasse des offrandes, à moins qu'il ne s'agisse là plus simplement de charité. Il ne refusait jamais et remerciait avec un grand sourire. Mais il ne demandait rien. Quand on l'interrogeait pour savoir de quoi il avait besoin, il répondait invariablement : « de votre bonne humeur avant tout ! »

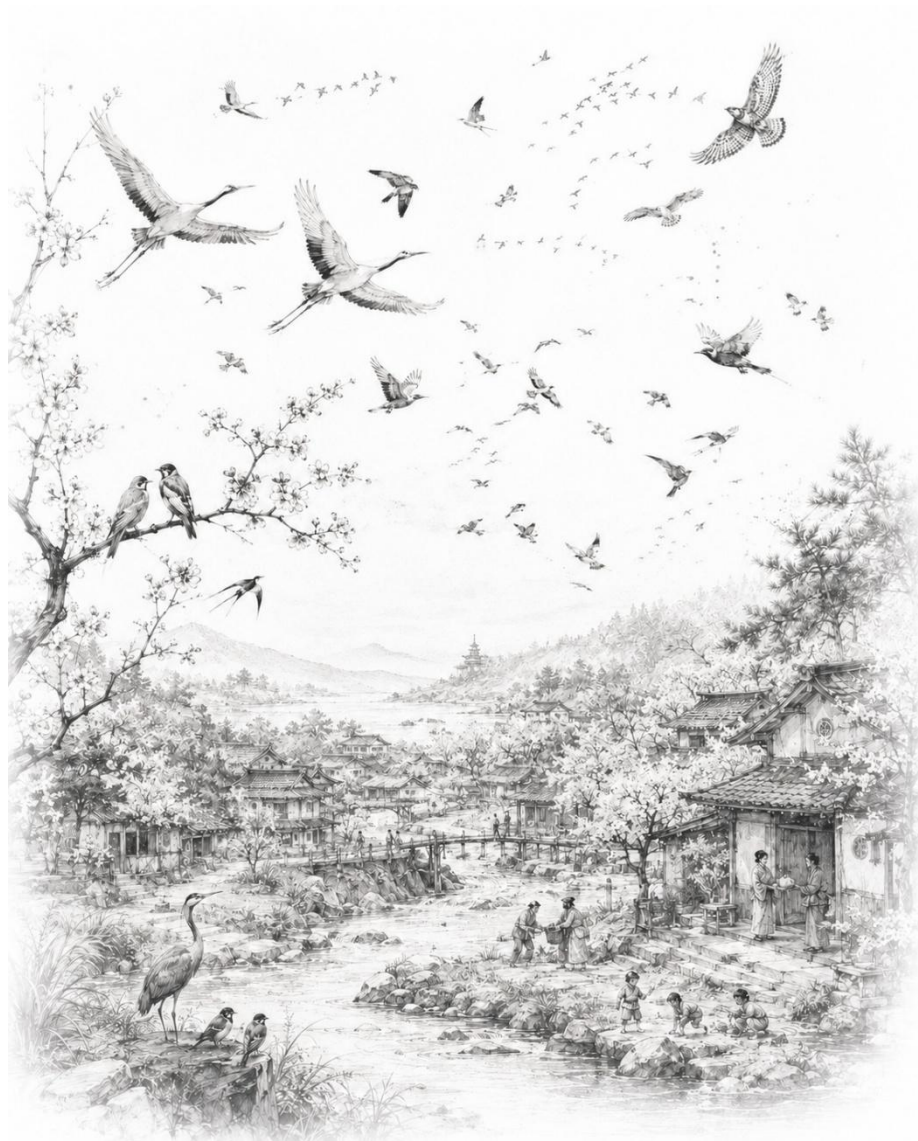
Un jour, sa femme vint lui rendre visite. D'elle, il perçut surtout son exubérant chapeau. « On m'avait prévenue, dit-elle, mais j'avais besoin de le voir pour le croire. » Elle ne parvenait pas à dire autre chose. Tatsuya se dit qu'elle ne le pouvait simplement pas. Elle était prisonnière de la toile de son chapeau. Et il souffrit pour elle avec détachement.

— Pourquoi les enfants ne sont-ils pas avec toi ? demanda-t-il simplement.

— Je ne voulais pas... je ne voulais pas qu'ils retombent dans tes filets.

Des filets ? Il avait donc des filets dans lesquels sa femme craignait que ne tombent ses enfants... Il s'était toujours identifié à la mouche qu'il avait libérée jadis ; à l'araignée, jamais... Il lui restait donc beaucoup de choses encore à apprendre...

L'honorable visite



Dans la lointaine province de Kaiï, au début de l'ère Meiji comme aujourd'hui, on pouvait remarquer de vastes rassemblements d'oiseaux migrateurs. Leurs ballets dans le ciel étaient pour les hommes d'hier comme pour ceux d'aujourd'hui un rappel à lever la tête, pour prendre le temps de la beauté. Parmi eux se distinguaient des grues à robe d'argent, des faucons au regard de feu, des pinsons vêtus de brun et de blanc, des hirondelles élégantes qui dansaient avec la brise. Lacs, étangs, forêts étaient autant de lieux de rendez-vous de chacun selon les besoins propres à son espèce. Mais cette année-là et quels qu'ils soient, tous les oiseaux n'avaient qu'un seul sujet de conversation : le village d'Harukawae, une bourgade isolée entourée par des cerisiers, et traversée par une joyeuse rivière. On disait que les hommes et les femmes de ce village n'y étaient pas comme ailleurs. Ils s'aimaient et se soutenaient. Guère de disputes et de cris dans leur village, mais des rires et des chants d'enfants. De mémoire d'oiseaux, on ne se souvenait de rien qui fût un tant soit peu comparable...

Effectivement, le petit village d'Harukawae était un endroit singulier. Tout le monde s'y parlait. Chaque visage que l'on croisait causait une petite fête dans les cœurs. Les rues et les ruelles étaient comme les lignes de la main d'un artisan. Elles étaient tissées d'histoires et de souvenirs. On n'avait pas oublié, notamment, cette lointaine époque où la rivière avait débordé de son lit. Oubliant ses propres affaires, chacun s'était mobilisé pour que la montée des eaux épargne les terres du voisin. Oh, certes, ce n'était pas un village bien riche. Mais, malgré la difficulté du labeur, chaque famille trouvait le temps de composer des bouquets de fleurs pour colorer son intérieur. Les champs environnants étaient comme un patchwork de vert et d'or, où la générosité de la terre récompensait toujours un travailleur honnête. Dans de telles conditions, comment sortir du

droit chemin ? Pourquoi chercher des sentiers de traverse ? Le vent dans les bambous faisait sonner des grelots.

Harukawae était un village si heureux qu'il ne s'y passait rien, les événements suivaient le rythme de la vie, les naissances, les mariages et les enterrements. Chaque saison, les paysans semaient et récoltaient, pliant le dos avec une gratitude humble pour cette terre qui les nourrissait.

Pourtant vint un jour singulier où un messager de l'empereur apporta une lettre. La réputation de justice et d'harmonie de la petite communauté était parvenue jusqu'aux oreilles du Tennō. Désireux de lancer de grandes réformes dans le pays, il voulait s'instruire au contact des habitants. Accompagné de quelques dignitaires, il se rendrait en personne jusqu'à Harukawae, en espérant qu'on lui ferait un bon accueil.

Ce fut d'abord un grand mouvement d'incrédulité. L'empereur était un personnage tellement considérable qu'on en venait presque à douter de sa réalité. Ne disait-on pas qu'il était « le Fils du Ciel », un descendant de la déesse du soleil Amaterasu ? C'était un grand honneur, bien sûr, mais serait-on à la hauteur d'une pareille réception ? Il n'y avait évidemment pas de palais à Harukawae. Quelques notables avaient de belles maisons, mais sûrement pas de quoi accueillir Meiji Tennō et sa suite ! Dans cette bourgade, personne ne s'était suffisamment éloigné du bien public pour s'enrichir personnellement au point de pouvoir prétendre devenir l'hôte du Mikado !

On discuta. On discuta beaucoup. Personne, au commencement, ne voulait recevoir l'empereur, et comme l'un des cinq gumigashira, importants personnages du village, sembla un instant hésiter, brusquement, les quatre autres prétendirent aussi être prêts à recevoir le souverain. N'étaient-ils pas aussi méritants que le premier ? L'un d'eux, qui jusqu'ici n'avait rien dit, fit enfler sa

voix : n'était-ce pas lui, finalement, qui avait « la plus grande maison » ? Peut-être, mais franchement, la différence n'était en rien considérable. Et la plus grande n'est pas la plus belle. On n'en serait pas là, dit un troisième, si la saison dernière, les autres anciens avaient accepté de construire une salle commune pour accueillir l'assemblée des gumigashira !

— Mais alors, clama un autre qui se sentait visé, on n'en avait pas besoin !

La dispute éclata. Il y eut même quelques cris. Deux mésanges, effrayées, s'envolèrent. Bien sûr, cela n'alla pas bien loin. On n'oublie pas si facilement des décennies d'harmonie et de bonne entente. Mais des fissures étaient apparues. On ne se regardait plus tout à fait de la même façon, le problème de la réception de l'empereur occupait les esprits. Chacun des cinq avait ses partisans. Les jours et les semaines qui suivirent, il y eut moins de chants, plus de méfiance. On observa même une notable augmentation des accidents du travail. Pour le dire simplement, l'inquiétude, l'envie, la honte et l'égoïsme avaient fait leur entrée dans les rues et les ruelles de ce beau petit village de la région de Chūbu. Pourtant, la bonne volonté était toujours là. Sur les deux rives de la rivière Kuzuryū, au son de son murmure joyeux, on faisait de son mieux pour recevoir dignement un très puissant empereur, le Fils du Ciel. Les femmes en particulier faisaient de la couture et des bouquets.

Enfin, ce fut le grand jour. L'aube se leva sur Harukawae. Les premiers rayons du soleil irisaient le village d'une douce lumière dorée, tandis qu'une excitation inquiète et respectueuse se répandit parmi les habitants. Le Grand Mikado, le descendant du Soleil lui-même, se déplaçait jusqu'à eux, une marque d'honneur incommensurable qui n'allait pas sans projeter sur le cœur des habitants un peu d'ombre et de malaise.

Les rues étroites du village étaient soigneusement balayées. Les bâtiments, décorés de branches de pin et de bambou, symbolisaient la prospérité et la longévité. Des fleurs de saison, disposées dans des vases de porcelaine bleue et blanche, ornaient les portiques de chaque maison, exprimant la bienvenue.

Alors que l'heure avançait, l'on put apercevoir au loin une procession de personnes vêtues de robes de soie luxueuses aux couleurs vives, cheminant lentement. En tête du cortège, sur un chariot ouvert, se trouvait l'empereur, droit et digne, vêtu de blanc, symbole de sa divinité et de sa pureté. Il semblait très attentif à ce qui l'entourait. De temps en temps, il posait sa main droite sur sa poitrine et inclinait très légèrement la tête. Au fur et à mesure que les prestigieux visiteurs avançaient, les habitants se courbaient profondément. Les enfants, les yeux grands ouverts, observaient avec émerveillement ce qui, pour eux, était comme une fête et un spectacle. Une flûte traversière et un hautbois à double anche accompagnaient cette marche d'une musique douce et élégante. Des tambourins marquaient le temps.

Enfin, le Grand Mikado et sa suite atteignirent la place centrale du village, où se tenaient les Gumigashira, les chefs des cinq maisons. Quatre d'entre eux, vêtus de leurs tenues traditionnelles, tenaient des offrandes de riz, de saké et de fruits de saison. Le cinquième, un vieil homme du nom de Katsuo, s'avança lentement et monta sur l'estrade qu'on avait préparée. Sa voix manquait d'assurance, mais il mit de toute évidence tout son cœur, son âme et sa sincérité à dire :

« Ô Grand Mikado, descendant du Soleil lui-même, nous sommes profondément honorés par votre visite. Votre présence ici, en ce jour mémorable, est un témoignage de votre grandeur qui n'a d'égal que votre humilité. Nous, les habitants d'Harukawae, vivons simplement, guidés par les principes de la justice et de l'harmonie. Nous veillons les uns sur les autres, comme le font les branches d'un

vieux pin qui protègent les plus jeunes pousses de la rudesse de l'hiver. Nous travaillons ensemble, comme le font les pierres d'une digue, retenant la force déchaînée de notre rivière bien-aimée. Si nos maisons paraissent bien étroites à votre excellence, du moins soyez assuré que nous vous avons fait dans nos pensées et dans nos cœurs la vaste place que vous méritez. » Ensuite, il s'inclina humblement et regagna sa place.

Alors une chorale de femmes et d'enfants entonna un chant spécialement écrit pour l'occasion : « La mélodie de l'unité ». Lorsque ce fut terminé, l'Empereur fit un geste d'acquiescement. À son tour, il alla sur l'estrade, entouré de deux dignitaires ou ministres. Le grand chambellan se tenait en retrait.

« Ô habitants d'Harukawae, commença-t-il, je suis venu ici aujourd'hui pour contempler de mes propres yeux cette harmonie et cette justice que vous incarnez, qui font votre honorable réputation. » Il marqua une pause, laissant son regard balayer l'assemblée avant de continuer. « Votre dévouement les uns envers les autres, votre respect mutuel et votre diligence dans le travail me touchent profondément. Vous avez transformé ce petit village de montagne en une véritable manifestation du vivre ensemble, dans l'unité et la droiture, comme les pétales d'un lotus sur une eau paisible et cristalline. »

L'empereur fit ensuite un geste ample vers les montagnes environnantes.

« Votre village, niché au creux de ces montagnes majestueuses, est comme un petit joyau précieux qui brille de sa propre lumière. La manière dont vous vivez et travaillez ensemble, la façon dont vous surmontez les défis en tant que communauté, tout cela est une leçon précieuse pour moi et pour le reste du royaume... »

Ce discours terminé, tous les habitants s'inclinèrent profondément. Mais les cœurs n'étaient pas légers. Les gumigashira,

en particulier, se jetaient des regards furtifs. Près du pont du village, il y avait une petite place, et sur cette place, avec une habileté et une discrétion remarquables, des serviteurs de l'Empereur installaient un camp provisoire avec des poteaux en bambou et des armatures solides. Lorsque tout se taisait et que le vent s'y prêtait, on pouvait parfois entendre le bruit des maillets. La tente de l'Empereur s'élevait déjà, haute, fière et pourpre. Ainsi, toutes ces tensions dans le village, ces déchirements et ces rivalités avaient-elles été complètement vaines, insensées. Quelle folie et stupidité de leur part, à ce moment précisément où l'Empereur faisait l'éloge de leur sagesse ! Que ne s'étaient-ils pas davantage renseignés plutôt que de croire qu'on attendait d'eux ce qu'ils ne pouvaient pas donner ? Leurs cœurs étaient navrés. Ils souriaient pourtant. Peut-on ne pas sourire quand l'Empereur se rend chez vous pour vous honorer ?

Quand vint la cérémonie des cadeaux, ils déposèrent leurs offrandes devant le Fils du Ciel. Elles représentaient tout ce que le village savait faire de mieux en matière d'artisanat et d'agriculture. Ce fut ensuite le tour des femmes qui avaient elles aussi revêtu leurs plus beaux kimonos. Certaines d'entre elles, les plus habiles brodeuses et couturières, celles auxquelles on reconnaissait quelque talent, se mirent en procession. Elles portaient sous le bras un furoshiki, un tissu traditionnel joliment noué à l'intérieur duquel elles avaient placé leur offrande : pour l'une, un ouvrage de broderie ; pour l'autre, un kimono d'hiver qui lui avait coûté bien des heures de travail et d'humbles dévotions. Il y eut aussi des poupées traditionnelles représentant l'empereur et l'impératrice, une attention pour leurs filles, de la peinture sur soie figurant des scènes de la vie quotidienne du village. Le Mikado, qui semblait ému par ces petites offrandes, déballait chaque présent avec soin, faisait jouer les couleurs à la lumière et l'appréciait comme aurait fait un connaisseur. Il avait un regard et un mot de félicitations pour

chacune des porteuses de présent. Celle-ci s'inclinait profondément, à la fois heureuse et confuse... et laissait place à la suivante.

Le Tennō avait amené dans sa suite un petit orchestre auquel il ordonna de jouer pour les habitants. Lui-même, sans doute fatigué, accompagné de ses ministres et de ses gardes, se retira dans ses quartiers. Son camp d'hiver était désormais terminé, les tentes parfaitement alignées.

Dans l'après-midi, le Jijū-chō, chef des chambellans, signala aux gumigashira ainsi qu'à l'Oshō, le moine zen respecté du village, qu'ils étaient attendus dans la tente de réception de l'empereur pour parler du village et de sa bonne organisation. Les gumigashira étaient pâles, ils avaient honte, ils avaient peur, littéralement. C'est donc le moine qui franchit la porte en premier. Il portait un kimono monastique simple et sombre, une ceinture de corde autour de la taille, et ses cheveux étaient rasés. L'empereur était assis sur un trône de voyage en bois poli, il s'était changé et portait maintenant un habit d'apparat aux motifs de chrysanthèmes. Il fit signe au moine de s'asseoir sur un coussin. Les chefs des cinq maisons entrèrent ensuite, en file indienne, s'inclinèrent bien bas, puis firent comme le moine... Chacun se présenta à la demande. L'un était représentant de la tradition, du lien entre les anciennes générations et les nouvelles, l'autre était plus précisément chargé de la sécurité, un troisième organisait l'administration. C'est à lui qu'on s'adressait pour les problèmes concrets. À dire la vérité, ils faisaient tous une bien triste figure, accablés du sentiment commun d'avoir failli dans leur mission. Si l'empereur s'en aperçut, il feignit de ne pas le remarquer... Le moine, quant à lui, s'occupait de l'instruction des enfants, il était également gardien du sanctuaire et de l'environnement. Des six, il était le plus jeune.

Un serviteur vint déposer devant eux des sucreries traditionnelles et du thé vert infusé dans de petites tasses en

céramique. Mais personne n'eut le goût, le courage ou le désir d'y toucher. Un nuage imperceptible passa sur le front du Tennō. Qu'est-ce que cela signifiait ? Dédaignait-on son hospitalité ? Mais il eut tôt fait de balayer cette pensée. Ces gens n'étaient pas habitués à pareilles réceptions. Leur gêne devenait maladresse. Il leva la main et invita la petite assemblée à s'exprimer. Son regard posé sur eux était emplí de bienveillance et de curiosité sincère. Il était venu pour écouter, pour apprendre, pour comprendre. Qu'est-ce donc, selon eux, qui faisait la force et l'harmonie de ce petit village qu'on lui avait tant vanté ?

Pas plus qu'ils ne s'étaient servis des sucreries, les invités n'osèrent s'exprimer. Un long silence s'installa. Tous baissaient la tête, par humilité probablement, mais pas seulement. Que se passait-il ? L'empereur eut un tic nerveux à la lèvre, il jeta un regard au Jijū-chō debout à ses côtés, mais en léger retrait à la droite du trône. Le chambellan fit des gestes empressés aux visiteurs. Que ne parlaient-ils pas ? Consternation. L'un des gumigashira, le plus âgé sans doute, était pris de légers tremblements, et en silence il pleurait. La tension devenait insoutenable, alors le moine prit la parole :

« Ô Fils du Ciel, votre éclat nous bénit en illuminant notre humble village d'Harukawae. Pourtant... »

L'empereur le regardait fixement, aussi baissa-t-il la tête pour continuer : « Vous vous attendez à ce que nous parlions de justice et d'harmonie, mais jamais nous n'en avons moins été capables... Il n'y a pas de justice sans franchise et vérité, aussi nous vous devons la vérité. Nous, nous... qui n'avons pour habitude que la simplicité de la vie, avons été ébranlés, chamboulés par la venue de Votre Majesté. L'harmonie et la justice, autrefois nos constantes compagnes, semblent aujourd'hui avoir fui nos demeures.

Ces vertus que nous avons toujours chéries n'étaient pas des savoirs que nous avons acquis, mais des expériences que nous avons

vécues. Elles faisaient partie de nous, aussi naturelles que le vent caressant les rizières, aussi fluides que la rivière serpentant nos montagnes.

Votre visite, Ô Fils du Ciel, nous a fait perdre de vue cette réalité. La peur et le désir d'être à la hauteur ont remplacé la simplicité et l'authenticité. Nous avons essayé d'être autre chose que nous-mêmes, afin de paraître dignes de votre auguste présence. »

L'empereur joignit ses mains devant ses lèvres et le moine redressa la tête, osant le regarder. Il continua.

« Peut-être le secret que l'on nous prête, l'essence de cette justice et de cette harmonie que l'on nous attribue sans même que nous y pensions... Peut-être tout cela est-il trop simple pour être vu, pour être dit. Comme l'air que nous respirons, toujours présent, mais invisible. Pour le percevoir, il faut le vivre... » Il hésita : « Il nous aurait été tellement plus facile de vous donner ce que vous semblez attendre... si vous vous étiez mêlé à nous sous les traits d'un simple étranger, cherchant refuge et sollicitude dans nos maisons. Par nos soins, un tel étranger serait devenu comme un frère, mêlant ses peines et ses rires aux nôtres. Certainement, homme simple parmi les simples, il n'aurait pas voulu aller plus loin. »

Le Mikado respira profondément et écarta les mains. Il regardait la petite assemblée avec une certaine perplexité, peut-être même de la sollicitude. Mais le moine semblait n'en avoir pas tout à fait terminé :

« Je vous implore donc, Ô Fils du Ciel, de nous pardonner notre échec à préserver l'harmonie et la justice. C'est une leçon précieuse que nous, les habitants d'Harukawae, avons apprise : la justice et l'harmonie véritables résident dans la simplicité et l'humilité, inébranlables face à la grandeur ou à la renommée. »

De nouveau, un silence se fit, un silence différent, pourtant. On craignait la colère du souverain, mais il n'en fut rien. Le Fils du Ciel

semblait plus que tout étonné. Il réfléchit. Il réfléchit longtemps en oscillant légèrement la tête, et finalement répondit d'une voix claire et douce, remarquablement articulée, mais qui prenait le temps de bien choisir ses mots :

« Tes paroles, Oshō, sont lourdes de sagesse et de vérité, et elles ont trouvé leur chemin jusqu'à mon cœur. Tu as eu le courage de dire ce que tant d'autres auraient voulu taire pour ne pas déplaire à l'Empereur. Tu as montré la vraie force de la justice et de l'harmonie, non pas par des mots flatteurs ou des gestes artificiels, mais par la franchise et l'honnêteté.

Vous avez vécu la justice et l'harmonie sans vous en rendre compte, comme l'air que vous respirez. Vous ne les avez pas apprises par des mots ou des livres, mais par la vie elle-même. C'est une leçon précieuse, et je vous remercie de me l'avoir enseignée. Mais il y a plus important encore à retenir de notre rencontre. C'est que l'on peut corrompre son peuple sans le savoir, sans le vouloir, par le simple effet de la disproportion. De cela, je n'avais pas conscience, et ce sera pour moi un objet de longues et profondes méditations. N'en doutez pas. Vous avez été mes maîtres en sagesse aujourd'hui, et je repars plus riche que je ne l'étais en arrivant... »

Il s'interrompit. Mais sous la tente déjà, on sentait les cœurs et les corps se détendre. Les villageois se regardaient comme au sortir d'un mauvais rêve. Ils n'avaient pas encore l'esprit très clair lorsque le souverain reprit :

« En tant que Fils du Ciel, ma tâche est de protéger et de guider notre peuple. Je vous promets à l'avenir de ne plus déranger la sérénité de votre village par mon inopportune présence, mais sachez qu'Harukawae est, à partir d'aujourd'hui, sous ma haute protection. »

Tous s'inclinèrent. Il y eut encore un flottement, mais le souverain reprit : « J'entends une rumeur à l'extérieur. Les autres

villageois, certainement, s'interrogent sur notre conversation. Vous pourrez les rassurer, leur annoncer qu'ils sont désormais sous la protection du Palais. Ne vous y trompez pas : c'est jour de fête aujourd'hui et votre empereur a trouvé parmi vous ce qu'il venait chercher. Les jours de division sont terminés. Et sous ce pavillon provisoire, je veux que coulent seulement des larmes de joie... »

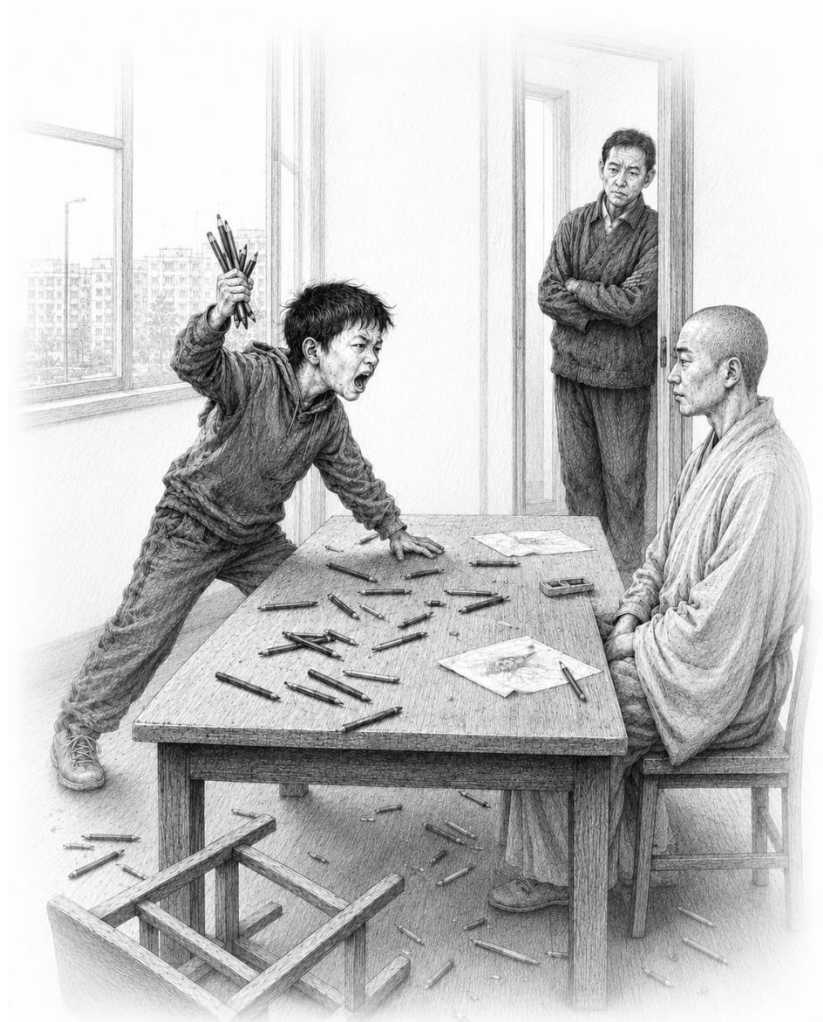
Sur ces mots, il fit signe à Yasashii, le gumigashira dont les yeux étaient encore rougis et embrumés. Celui-ci s'avança humblement. L'empereur fit alors un geste qui les étonna tous et provoqua en eux une profonde et durable impression. Il dit quelque chose à son chambellan qui lui tendit une petite pièce de tissu soigneusement pliée pour qu'il essuie ses yeux. Le Mikado la saisit et lentement la tendit à son vis-à-vis qui la prit en s'inclinant profondément.

Ainsi, la fête continua, plus légère, plus sincère. Les gumigashira semblaient particulièrement joyeux. Un bon observateur avisé aurait pu deviner que derrière leur ivresse et leur bonne humeur ne se cachait pas un abus de la boisson, mais l'éclat d'un profond et sincère soulagement. L'empereur partit tôt le matin, sans davantage de cérémonie. Il n'y avait plus ni musique ni chants, ni pompes d'aucune sorte. Mais chez les villageois, s'était déposée une sincère affection pour un souverain qui n'avait pas rougi de partager leur compagnie. Ils saluèrent son palanquin en agitant des mouchoirs blancs. Quand tout fut terminé, on s'activa. Il s'agissait de tout ranger, nettoyer, remettre en ordre. La vie devait reprendre son cours ordinaire. La rivière n'avait pas quitté son lit, on entendait son flot paisible...

Sur le pont, un vieil homme assis, Yasashii, montrait à qui voulait le voir le mouchoir que lui avait offert l'empereur. Sur l'étoffe, chacun détaillait, admirait une délicate broderie : une grue au corps élané, dont le cou décrivait une sorte de S. La grue est un symbole

de longévité et de bonne chance. On dit aussi qu'elle porte les âmes vers le paradis.

La trace des mots



Yakumo, neuf ans, insultait copieusement le moine zen qui lui faisait face de l'autre côté de la table. À chaque injure, le moine hochait la tête comme pour le remercier. Cette scène ne plaisait pas du tout à Tsuchisaka. Le jeune éducateur, adossé à la porte, montrait tous les signes de la nervosité. Il n'aurait jamais dû écouter sa mère. « Fais confiance à ton oncle, lui avait-elle dit. Il est sage. » Son oncle était peut-être sage, mais pas éducateur et encore moins psychologue... Et cette façon de se faire injurier par un enfant de neuf ans...

Mais Yakumo lui-même semblait se lasser de son petit jeu...

— Pourquoi tu dis rien, pourquoi tu réponds pas ?

— Je devrais répondre selon toi ?

— C'est ce qu'on fait quand on vous traite !

— Ah ? Pas moi...

— T'es vraiment c* !

— C'est grave d'être c* ?

— Pauvre F*...

L'enfant désappointé se tordait les doigts... il semblait mal supporter le silence. Comme celui-ci s'éternisait, il tenta de secouer la table. Mais celle-ci était trop lourde pour lui. Alors, il se leva bruyamment et fit le tour de la pièce. Mais celle-ci était pratiquement vide et la porte bien gardée...

— Puis-je te demander quelque chose, Yakumo ?

L'enfant tourna la tête, curieux malgré lui.

— Si un jour tu fais un cadeau...

— Je ne fais pas de cadeau !

— Bien sûr, tu es un dur et les durs ne font pas de cadeaux... mais... imaginons. Imaginons que tu veuilles faire un cadeau... à une fille, par exemple...

- Pfff...
- Je sais, c'est bête... mais... imaginons que tu veuilles lui donner un paquet de bonbons, par exemple, et qu'elle n'en veut pas...
- Elle n'en veut pas ?
- Non. Elle n'en veut pas. Tu veux lui faire un cadeau, mais elle n'en veut pas. À qui sont les bonbons ?
- Encore à moi...
- D'accord. Donc, tout à l'heure, tu me disais plein d'insultes, mais je n'en voulais pas. Alors, à qui étaient tes insultes ?
- À moi ?
- C'est ce que je te demande...
- C'était mes insultes, mais elles étaient pour toi...
- Mais je n'en voulais pas de ton cadeau !

Et l'enfant donna un coup de pied dans la table et s'agita. Tsuchisaka se disait bien que ça ne pouvait pas marcher... Puis...

- J'ai besoin d'un coca !
- Tu as besoin d'un Coca ?
- Ouais !
- Alors reviens à ta place, assieds-toi...

L'enfant ne semblait pas convaincu. Cependant, il s'assit. Le moine alors fit mine de décapsuler une canette et la lui tendit...

- Voilà ton coca !
- Je ne joue pas à la dînette, je veux un coca !

Yakumo balança sa main comme s'il avait le pouvoir imaginaire de renverser la canette.

- Je n'ai pas de coca.
- D'ailleurs, tu n'as pas besoin d'un coca... Ton corps n'a jamais besoin d'un coca. C'est ton imagination qui voulait un coca.

— Tu dis n'importe quoi !

— Est-ce que c'est grave ? Qu'est-ce qui est grave ?

L'enfant ne savait plus quoi dire ni quoi faire. Il croisa les bras et enfouit sa tête dedans.

— Bon, je crois que la séance est finie. Ça s'est très bien passé, dit le moine.

— Comment ça ? demanda Tsuchisaka. Ça s'est bien passé ?

— Bien sûr. On se revoit demain, à la même heure...

— Bon... on y va, Yakumo...

Le gamin ne se fit pas prier. Il se leva d'un bond et, à la suite de l'éducateur, se retira... non sans avoir fait un geste obscène à l'adresse du moine.

Le soir même, Tsuchisaka avait téléphoné à sa mère pour lui dire que, comme il s'y attendait, oncle Daichi ne savait pas s'y prendre avec les enfants, qu'il avait plutôt eu le don d'énervé Yakumo et qu'il ne se sentait pas de prolonger longtemps l'expérience. Elle lui avait répondu assez sèchement qu'il y avait encore trop de bruit dans sa tête, qu'il y avait une chose mystérieuse qui s'appelait la patience, et qu'à 19 ans, il était temps qu'il en fasse la découverte. Daichi était un sage, elle n'en démordait pas, et il avait à apprendre de lui bien plus encore que Yakumo. En coupant la communication, Tsuchisaka était encore tout étourdi. Il y avait longtemps que sa mère ne l'avait pas sermonné de cette façon. Il se sentait, en outre, un peu humilié. Sa mère n'avait tenu aucun compte du fait qu'il était lui-même éducateur et qu'il savait de quoi il parlait. Éducateur débutant, c'est vrai, mais tout de même.

En allant chercher Yakumo le lendemain, il était toujours de fort mauvaise humeur et il fut presque satisfait de voir que le gamin n'avait pas plus que lui envie de revoir le moine zen.

— Ah vous voilà ! Bienvenue à tous les deux ! Bonjour, Yakumo ! Je suis content de te revoir !

— Ah ouais !

— Il n'avait pas très envie de revenir, plaça Tsuchisaka...

— Chaque jour est une nouvelle opportunité. Tu peux nous laisser seuls, Tsuchisaka ?

Comme la veille, l'éducateur alla s'adosser contre la porte. Certainement, il aurait pu simplement sortir et laisser le moine zen seul avec l'enfant ; il avait remarqué un distributeur à l'entrée de l'institut. Mais en vérité, il était réellement inquiet. Il ne savait pas ce qui pouvait se passer entre le moine et Yakumo et il se savait en responsabilité...

— Tu as toujours ton habit jaune ridicule, dit l'enfant, toisant le moine de façon provocante.

— Ah, tu trouves. Ça s'appelle un kesa... moi j'aime bien.

— Normal que tu aimes bien ! C'est un habit de bouffon.

— Je ne connais aucun bouffon, mais je suis sûr que ce sont des gens très bien...

— Pfff

Sans plus rien dire, le garçon erra un moment dans la pièce. Il n'y avait vraiment rien dans cette piaule ! Une grosse table comme il n'en avait jamais vue, quatre grosses chaises, du papier, des crayons, un engin au plafond pour projeter des images ou des vidéos, mais il était éteint... Au passage, Yakumo essaya de secouer la table. Une vague espérance lui avait fait souhaiter que la nuit lui avait donné davantage de force et qu'il pourrait la soulever. Mais visiblement, rien de tel ne s'était produit pendant la nuit. Les chaises étaient plus abordables. Il en tira une qui fit un grand bruit. Alors il recommença, attendant qu'on l'arrête. Personne ne l'arrêtait. Personne ne lui parlait. Il tira la chaise jusqu'aux fenêtres pour voir

ce qui se passait dehors... Rien ! De bêtes barres d'immeubles sans aucun intérêt et un type qui fumait, adossé à un poteau... Le moine s'était assis sur une chaise à l'autre extrémité de la table et le regardait comme s'il était une merveille, ce qui exaspéra Yakumo. Et pourquoi est-ce qu'il ne disait rien ? Ça servait à quoi de venir le voir s'il ne disait rien ?

— J'ai pas envie de te parler, dit-il crânement.

— Très bien. J'aime beaucoup le silence, répondit Daichi.

Et le moine mit un poing dans son autre main et il plissa les yeux comme s'il allait dormir, sauf que pas tout à fait... Non, mais sérieux ? C'était pas une façon de recevoir les gens ! Il commença à secouer la tête et bougonner en cherchant un rythme. Même Tsuchisaka ne disait rien, il le regardait simplement. D'habitude, il était toujours sur son dos. Mais qu'est-ce qui n'allait pas avec ce moine en jaune ? Il prit une poignée de crayons de couleur dans sa main, en fit une sorte de petit fagot et tapa sur la table en rythme : Tchak ! Tchi Tchi Tchak Tchak. Tchi Tchi Tchi Tchak ! Et comme ça ne répondait toujours pas, il gonfla sa voix et scanda son rap de toute la force de ses poumons :

Dans ma baraque, le rap, c'est tac au tac,

Claque après claque, je mène l'attaque.

Y'a pas d'arnaque, t'en as ta claque.

Pisse dans ta flaque et vise ma batte !

Puis il jeta les crayons de couleur dans la pièce et se mit à secouer une chaise en rythme. Mais elle était trop lourde. Pourtant, les mots qu'il envoyait comme des balles de mitrailleuse lui donnaient l'impression de toute-puissance et il s'en enivrait. Dans un état d'excitation, il renversa alors la chaise et tenta de la briser, à coups de poing, à coups de pied. Il vit que Tsuchisaka s'apprêtait à intervenir, mais le moine le lui interdit. Comme s'il disposait d'un pouvoir

magique, il le repoussait avec l'une de ses mains tendues, les doigts largement écartés...

Dans ma baraque, le rap, c'est tac au tac, claque après claque, je mène l'attaque...

« Vas-y ! Casse la chaise, cria le moine, c'est une s... de chaise, elle ne t'aime pas ! Casse-la, tape-la ! » Qu'est-ce que... mais qu'est-ce qu'il lui voulait, celui-là, il était complètement fumé ! Il se précipita sur lui et lui mit deux coups de poing dans la tête avant que Tsuchisaka intervienne. Là, le moine cria avec une autorité déconcertante : « Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'avais dit de ne pas intervenir ! Retourne à ta place ! » Mais ce n'était pas à lui qu'il parlait ; c'était à l'éducateur, et il lui désignait la porte. Et voici que l'éducateur... obéissait ! Yakumo était complètement perdu ; il n'arrivait plus à croire ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait fait lui-même, ce qu'il voyait.

— Excuse-moi, Yakumo, nous avons été interrompus. Où en étions-nous ? Ah oui, tu étais en train de me taper, je me souviens. Tu peux continuer, si tu veux...

Yakumo ne voulut pas être trop ridicule, et il donna sur ce visage qui le regardait un dernier petit coup, juste pour la forme. Un coup qui n'aurait pas fait de mal à une souris.

— Tu n'as plus envie de me taper ?

— Non...

Il y eut un moment de silence pendant lequel le moine ramassa ses lunettes qui étaient tombées et les essuya. Sous les coups, un verre était légèrement entré sous son œil et une petite plaie s'était ouverte.

— Tu as mal ?

— Un peu... tu tapes fort...

— Pourquoi tu n'es pas comme les autres ?

— Je ne sais pas. Tu trouves que c'est bien comme ils sont, les autres ? Tu voudrais que je sois pareil ?

— Non...

— Alors ce n'est pas gênant si je ne suis pas pareil...

— Non.

— Viens, on va ramasser la chaise et ranger un peu.

Ils n'avaient pas besoin d'être à deux pour ramasser la chaise, mais c'est à deux qu'ils la remirent debout. Il semblait que le petit monstre était parti et qu'il ne restait plus qu'un enfant.

— Tu casses souvent des chaises ?

— Non.

— Tu aimes bien ?

— Quoi ?

— Casser des chaises...

— Ça dépend... des fois... non. En fait, j'aime pas.

— Moi aussi, je pourrais casser des chaises, et même beaucoup, mais je ne le fais jamais...

— Mais tu es un adulte !

— Tu sais, les adultes aussi disent et font des bêtises. Mais c'est vrai que je n'aime pas beaucoup les chaises. Chez moi, on s'assoit plutôt par terre, sur des coussins ou des tatamis.

— C'est où chez toi ?

— Dans un temple. Avec beaucoup de gens comme moi.

— Bizarres comme toi ?

— Sûrement.

La chaise était en partie déboîtée, aussi Daichi s'appliquait-il à la remettre en état.

— Tu vois, cette chaise est en ébène, comme la table. C'est un bois très lourd et précieux.

— C'est pour ça que tu avais du mal à la bouger.

— Il y a des bois précieux ?

— Oui. Comme celui-là.

— Pourquoi tu m'as laissé l'abîmer alors ?

— Parce que tu es plus précieux qu'elle...

Le garçon se tut, troublé. Il était rare qu'on lui fasse un compliment sans avoir l'air de lui faire un cadeau. Mais déjà, le moine reprenait :

— Tu vois, ça ? On appelle ça des chevilles. Ça permet de tout emboîter sans colle, ni clous, ni vis...

— Ah...

— Tu vois cette fleur de lotus sculptée sur le dossier. Je crois que ça a été fait à la main, avec un ciseau à bois. Je ne saurais pas le faire. En fait, je ne casse jamais quelque chose qui est beau et que je ne sais pas faire...

— Je pense que c'est fait avec des machines...

— Peut-être... Tu sais faire des machines ?

Ils ramassèrent ensuite les crayons. Tsuchisaka lui-même s'était détendu, et plutôt que de rester adossé à la porte, il s'était assis par terre et regardait son portable.

— J'espère qu'ils ne sont pas cassés à l'intérieur. Est-ce que tu sais pourquoi tu les as jetés ?

— Non, je ne sais pas. J'en avais marre...

— J'ai peut-être une idée. Tu veux que je te la dise ?

Il y eut un flottement, mais...

— Oui.

— Je crois que tu étais en colère parce qu'on ne s'occupait pas de toi. Tu vois, la colère est comme un petit feu qu'on a à l'intérieur. Et puis tu as chanté ta chanson. C'est comme si tu

mettais de la paille dans ton feu. Tu l'alimentes, tu le nourris.
Et puis encore, encore ! Et puis ça a fait un incendie.

— C'est quand que le feu devient un incendie ?

— C'est quand tu perds le contrôle du feu... alors, tu fais n'importe quoi... tu casses les chaises, tu jettes les crayons et puis...

— Oui, c'est ça... c'est comme un feu que j'ai nourri.

— Tu aimes être en colère ?

— Des fois... en fait non. Souvent, je regrette.

Il regardait le bleu qui s'était formé sous l'œil du moine... avec la plaie en dessous.

— Si tu veux, je peux t'apprendre comment étouffer le feu. C'est ma mère qui m'a appris...

— Ah... Moi, je n'ai pas de maman...

Sa petite bouche et son jeune front s'étaient tendus. Une inquiétude était passée dans ses yeux, comme s'il y avait quelque honte à avoir perdu sa mère...

— Moi, je veux bien partager les conseils de ma mère avec toi... Tu sais ce que c'est que la poésie ?

— Oui.

— Les haïkus ?

— Oui. On en a appris à l'école.

— Tu peux m'en réciter un ?

— Oui :

Mer de printemps

Tout au long du jour, calme et plate.

— Ah... Très bien ! Un autre ?

Première pluie d'hiver –

Même le singe semble vouloir un petit manteau.

- Il est rigolo, celui-là. Eh bien, ma mère me disait : « Daichi, quand tu es en colère, mets ta colère en haïku. Ainsi, tu ne seras plus en colère. »
- C'est tout ?
- Comment ça, c'est tout ? Comment tu fais pour l'éteindre s'il y a un vrai feu ?
- Eh bien, je mets de l'eau dessus...
- C'est tout ?
- Ils rirent tous les deux.
- En fait, la difficulté, c'est de mettre l'eau sur le feu avant l'incendie. C'est pareil avec le haïku... Il faut le faire assez tôt...
- Mais mon haïku sera raté ?
- Qui dit ça ? Un haïku ne peut jamais être raté si on le fait avec tout son cœur et toute son attention...
- Ah... Fais-moi un haïku sur la colère...
- Ça va être difficile, parce que je ne suis pas vraiment en colère et il faut partir d'un vrai sentiment. Mais je vais essayer... Que penses-tu de celui-là :

Flammes de colère

La pluie commence à tomber.

Il se dessine un arc-en-ciel.

- Ouah, il est bien !
- Tu peux en faire un aussi !
- Mais je ne suis pas en colère.
- Tu n'as qu'à allumer un petit feu en toi et puis ensuite l'éteindre...
- D'accord, je vais essayer...

Grosse colère

Crayons jetés par terre.

Il faut les ramasser.

— Oh, très bien...

— Mais je n'ai pas compté les syllabes...

— Tu peux m'en faire un sur la haine ?

— Oui... un que j'ai écrit autrefois :

Tempête de haine —

Pétales de cerisier tombent, le silence se pose.

— Oh... Tu as eu de la chance d'avoir une mère qui t'a appris ça...

— Mais à travers moi, elle te l'a appris aussi...

— Oui...

Tsuchisaka commençait à s'agiter.

— Tu veux bien revenir me voir demain ?

— Oui... Mais tu ne resteras pas en silence. Je n'aime pas ça.

— Tu ne casseras pas de chaise ?

— Non.

— Alors promis, pas beaucoup de silence. Mata ashita.

— Mata ashita.

Le soir même, sa sœur avait appelé Daichi au temple. Elle peinait à croire ce que lui en avait dit Tsuchisaka : Yakumo l'avait-il vraiment frappé ? Il confirma. « J'espère que tu sais ce que tu fais, Daichi, lui dit-elle, j'ai beaucoup insisté auprès de Saka pour qu'il te fasse confiance, mais si ça se passe mal, ça pourrait lui poser des problèmes au travail ». Il la rassura. Il n'y aurait plus de problèmes de cet ordre, désormais... Il le lui promettait.

Avant d'accepter de s'occuper de Yakumo, Oshō Daichi s'était renseigné sur lui auprès de l'orphelinat Kibō no Tane Kikan. Le garçon avait été abandonné devant un sanctuaire shintō situé sur la route du Kumano Kodō et dédié à Inari, kami de la fertilité, du riz,

de l'agriculture et des renards. Tout ce qu'on savait de ses parents, c'est que c'était sa mère, probablement, qui lui avait donné son nom. Il n'en savait pas plus.

Tsuchisaka et Yakumo arrivèrent à l'heure comme les fois précédentes. L'enfant n'avait fait aucune résistance à venir, mais il semblait avoir retrouvé un peu de sa méfiance première. Sans doute, les heures qu'il avait vécues en retrouvant son quotidien lui avaient fait retrouver ses automatismes de vie. Peut-être même son éducateur avait-il signalé son comportement de la veille, et peut-être le lui avait-on reproché.

— Content de te revoir, Yakumo.

L'enfant hochait la tête.

— Tu peux sortir, Tsuchisaka, ça va bien se passer...

L'éducateur sembla étonné, hésita, et finalement sortit comme on le lui avait demandé. Il n'avait de toute façon dans cette salle aucun pouvoir, il perdait de son autorité sur Yakumo à chaque fois que son oncle s'adressait à lui. Finalement, puisque sa mère faisait une telle confiance à Daichi, ce n'était plus de sa responsabilité...

— Sais-tu, Yakumo, d'où vient ton prénom ?

— Il vient de ma mère, dit l'enfant presque fièrement.

— C'est bien, mais... ce n'est pas ce que je voulais dire. Est-ce que tu sais ce qu'il signifie ?

— Non.

— Yakumo peut signifier plein de choses. Par exemple, « Montagne de nuit », « Cheval tranquille » ou bien encore « Ours nocturne »...

— Comment on sait alors ?

— Il faut le voir écrit...

— Mais je l'ai vu écrit... et je sais l'écrire...

— Tu as vu comment ta mère écrivait ton nom ? Comment cela ?

— Quand j'étais petit et qu'on m'a trouvé au sanctuaire, j'étais enveloppé dans un linge où il y avait écrit mon prénom en bleu... Il y avait aussi une petite fleur de cerisier brodée en rose. Au foyer, on m'a dit que c'était fait à la main et que c'était très joli.

— Tu l'as vu, toi, et tu as trouvé que c'était joli ?

— Oui.

— Tu peux me montrer comment c'était écrit ?

L'enfant prit un crayon de couleur bleue, l'un de ceux qu'il avait jetés la veille, ainsi qu'une feuille de papier, et traça les kanji de son nom : 八雲.

— Oh, tu écris bien.

— Je sais faire des choses quand même...

— Bien sûr...

— Qu'est-ce que signifie mon nom alors ? Montagne de nuit ?

— Non. Écrit ainsi, ça signifie... « Huit Nuages »...

— Huit nuages ? Huit comme le chiffre huit ?

— Oui. Tout à fait.

— Mais pourquoi huit ?

— Je ne sais pas. Je crois que c'est un chiffre porte-bonheur, la réussite et la richesse. C'est sûrement ce qu'elle te souhaitait. Et puis, je pense que c'était une femme poétique qui aimait regarder le ciel et rêver aux nuages qui passent.

— Ma mère aimait regarder le ciel.

— Sûrement. Et puis elle aimait aussi les cerisiers en fleurs, puisqu'elle a pris du temps pour faire une fleur de cerisier à côté de ton nom...

— Pourquoi tu as dit qu'elle aimait la poésie ?

- On est un peu poète quand on aime les nuages, mais il y a une autre raison. Il y a un poème très célèbre qui commence comme ton nom : « les nuages flottants de Yakumo ».
- Les nuages flottants de Yakumo ?
- Oui. Tu ne l'as pas appris à l'école ? Tu aurais pu, il est vraiment très célèbre. Il y a même un film dessus. Un très vieux film. C'est peut-être à cause du film qu'elle t'a appelé comme ça.
- Qu'est-ce qu'il dit ce poème ?
- Attends que je me souviene...

*Les huit nuages s'élèvent.
Au-dessus des huit clôtures d'Izumo
En ce début du printemps, sur le mont Miwa.*

*Poussent les roseaux
Et les pêcheurs vont en barque.
Transmis depuis les temps immémoriaux
Ce vent du pays des dieux ne cesse de souffler.*

*Alors en pleine nuit
J'écris ce poème*

- J'aurais préféré être « Ours nocturne ».
- Mais ce n'était pas ce que voulait ta mère... « Huit Nuages ».
- Ta mère à toi, elle aimait regarder le ciel.
- Je ne sais pas.
- Elle ne te l'a pas dit ?
- Non, et je ne lui ai pas demandé.
- Elle est morte maintenant ?

— Oui. J’espère qu’elle aimait regarder le ciel comme la tienne. Ça me semble plus beau... Mais on ne sait jamais vraiment qui sont les personnes que l’on aime... Même quand on les a fréquentées longuement.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas vraiment. On oublie de les regarder vraiment. On ne s’occupe pas assez de l’instant présent, on pense à trop de choses... Et puis, de toute façon, ce ne sont que des images que l’on se fait...

— Ma maman à moi aimait regarder le ciel...

— Et les fleurs de cerisier...

Un peu plus tard, lassé de tenir compagnie au distributeur, Tsuchisaka remonta jusqu’à la salle de rendez-vous où s’entretenaient son oncle et Yakumo. Il n’entendait que quelques bribes de mots, mais tout semblait très calme. Alors, il poussa la porte doucement. Les deux étaient occupés à tracer des kanjis, le nom de Yakumo, sur des feuilles de papier. Ils utilisaient un gros marqueur à pointe plate et écrivaient en énorme. Ils étaient tellement occupés qu’ils ne semblèrent pas remarquer sa présence.

— Je l’ai raté celui-là...

— Ça n’a aucune importance. L’erreur fait partie du shodō comme elle fait partie de toi et de moi. Ce qui compte, c’est d’être pleinement attentif à ce que tu fais. Respire bien quand tu traces...

— Je m’en suis mis sur les doigts...

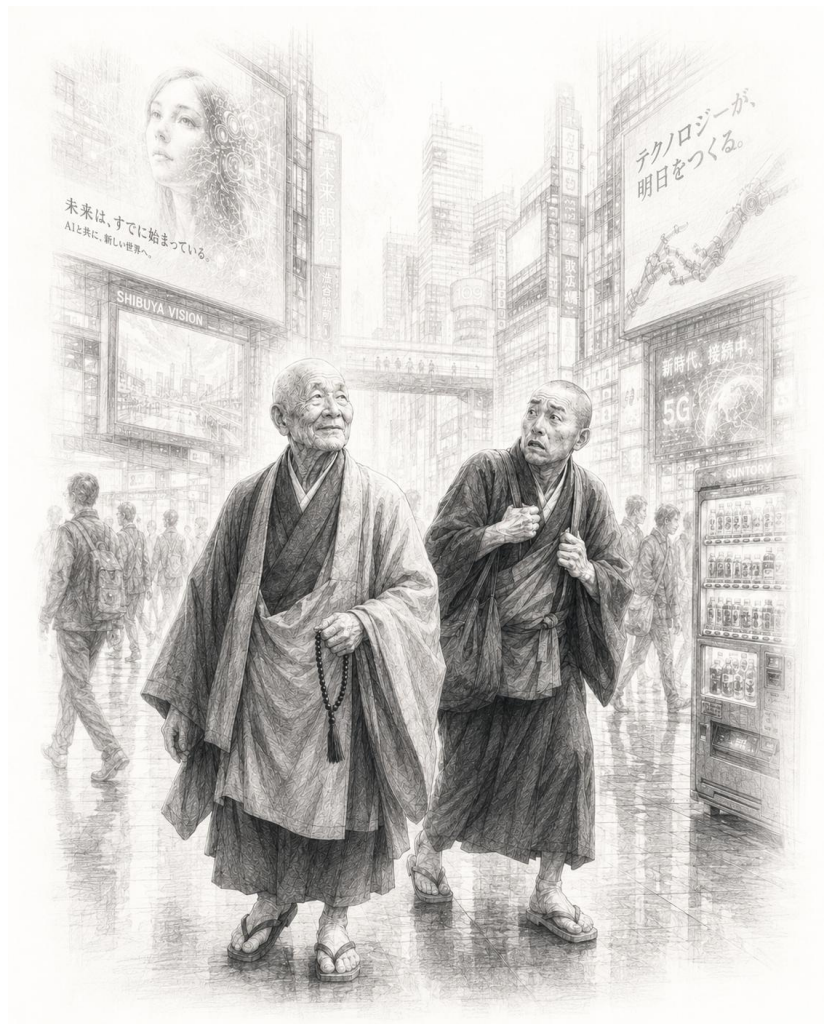
— Tu verras quand ce sera avec un pinceau ! Allez, recommence sur cette feuille... Je veux voir à quoi ressemble ton énergie ! Chaque caractère que tu traces parle de toi, quels que soient tes sentiments, il faut qu’il parle de toi.

— C’est mieux comme ça ?

— Beaucoup mieux, plus délibéré. On voit que tu commences à savoir ce que tu veux. Même quelqu'un qui ne sait pas lire pourrait le voir...

Il fallut les interrompre, car l'heure était largement passée. La première chose que fit Yakumo en regagnant le trottoir fut de lever la tête vers le ciel.

La technique est un feu



Dans une vallée reculée de Nagano, entourée de montagnes escarpées, se trouve le monastère de l'Éternité silencieuse. Il est, semble-t-il, bien nommé. On dirait que rien ne peut venir déranger cette tranquille immobilité. Ici, on est attentif au cours des saisons, aux variations du vent et au chant des oiseaux. Les journées sont rythmées par le son du gong qui annonce le début ou la fin des périodes de méditation, des repas et des activités domestiques.

Ce jour-là, le maître vénérable était en train de tailler les rosiers, une activité qu'il affectionnait. Ses mouvements étaient lents, mais précis. À chaque branche, à chaque bourgeon, il offrait toute son attention. Jamais, en retour de ses bons soins, les rosiers ne le piquaient. Il était en vérité fort vieux. Et cela faisait partie de sa beauté particulière. Son visage était constellé de rides qui semblaient rire. Oh, on l'aimait. Et parce qu'on l'aimait, sans doute, son autorité restait indiscutée. D'ailleurs, les moines du lieu étaient comme les roses. Ils n'avaient jamais connu que lui. Son âge était une énigme. Pour le savoir, certainement, il aurait suffi de le lui demander, mais nul jusqu'ici n'avait osé...

Couper cette rose fanée et cette repousse-là, faire glisser une tige derrière l'autre, afin qu'elle ne dépasse pas trop... Mais pourquoi Yoshida, le tanto, qui s'approchait de lui, semblait-il si bouleversé ? Ce n'était pas dans son habitude. Et maître Gensho le connaissait depuis bien des décennies...

— Gensho Rōshi ? Gensho Rōshi !

— Qu'y a-t-il, Tanto ? Pourquoi cet air chaviré ?

— Il y a eu un appel téléphonique et j'ai un message pour vous.

— Je t'écoute...

Mais le second hésitait. Gêné. Il considérait le visage ridé du Rōshi, songeait à ses manières venues d'un autre temps, et ce qu'il avait à dire lui semblait d'une grande incongruité. Comment dire à

celui qui, de toute évidence, a l'âge d'être arrière-grand-père qu'il vient de perdre... son père ?

— Pourquoi tant de réticences à parler ? Quel est donc ce message ?

— Rōshi, on m'annonce que votre père vient de mourir. La crémation aura lieu dans trois jours à Tokyo. Votre présence est désirée.

Le Vénérable Gensho rapprocha le sécateur de son cœur et dit avec un triste sourire : « Il fallait bien que cela arrive... »

Trois jours, c'était largement suffisant pour s'organiser. Yoshida insista beaucoup pour accompagner le maître dans son voyage. Certes, il avait lui-même soixante-cinq ans, mais il considérait que, comparé à son maître, il était très au fait de la modernité, et il ne voulait pas le laisser se risquer seul dans une ville aussi déconcertante que Tokyo... D'ailleurs, nul ici n'était indispensable. En leur absence, le responsable des rituels, l'Ino Shōshin, pourrait les remplacer...

L'arrivée jusqu'à la gare de Nagano elle-même fut déjà une petite aventure. Porte d'accès aux sites des Jeux olympiques d'hiver de 1998, elle n'avait plus grand-chose de provincial. Entourée de magasins, de restaurants, d'hôtels et de centres commerciaux, c'était un lieu animé qui tranchait avec la tranquillité et les silences de la montagne. Certains usagers étaient plus surprenants que d'autres.

Gensho resta interdit devant deux jeunes gens, des « cosplayers » lui dit-on. Ils étaient habillés comme leurs héros de mangas préférés. Le garçon portait un habit et des cheveux verts, des sacoches rouges autour de sa taille, des chaussures noires qui parurent énormes au moins. Il parlait à travers une sorte de masque à gaz métallique... La fille était toute rose, avec une petite robe bouffante qui laissait voir selon les pas le haut d'un porte-jarretelles. Ses cheveux étaient roses aussi, bien entendu, mais – plus surprenant encore – il y avait des oreilles pointues, semblables à celles d'un chat, qui s'en échappaient. Elle portait des bottes rouge vif, des petits

gants rouge vif et un nœud papillon rouge vif pour orner sa queue élégamment relevée... car elle avait une queue qui, lorsqu'elle bougeait, se balançait... faisait le bruit d'un grelot...

— Ces jeunes gens nous rappellent, dit le Rōshi, que le quotidien peut être une aventure extraordinaire...

— Mais n'y a-t-il pas quelque ridicule à de pareils déguisements ?

— Tu as raison ! C'est un défi au ridicule qui fait le malheur de trop de gens !

— Pour beaucoup, ne sommes-nous pas déguisés aussi ?

Yoshida se tut. Il connaissait son maître depuis quarante ans et celui-ci ne cessait de l'étonner. Il savait qu'il en serait toujours ainsi. Jusqu'à la fin.

Dans la gare, il y avait des néons partout, des distributeurs, de grands écrans, des sonneries et les annonces d'une voix venait de partout à la fois. On eut du mal à passer le portique. Les billets avaient été réservés, mais l'unique téléphone portable du monastère dysfonctionnait. L'application n'avait pas été mise à jour, ou bien il était tout simplement trop vieux. On n'avait pas songé à le remplacer. Heureusement, des employés vinrent à leur secours.

On emprunta le Shinkansen, un train à grande vitesse ultramoderne, beau et fou à la fois. Derrière les vitres défilait le panorama, des villes, des montagnes, des rizières. Il aurait fallu des jours et des jours pour contempler tous ces paysages. C'était plus d'images, finalement, que n'en peuvent supporter les yeux. On les ferma. Très peu de secousses en vérité, et les banquettes étaient étonnamment spacieuses.

Arrivés à Tokyo, les moines s'égarèrent un peu. Yoshida s'en plaignit. Il culpabilisait, malgré tout, d'être un bien piètre guide. Rōshi le rassura : on n'est jamais complètement perdu lorsqu'on est présent à soi-même. Ils n'avaient pas à faire ici autre chose que ce

qu'ils faisaient toujours, rester attentifs, sentir et percevoir. Ils n'étaient pas en retard ! Pourquoi pas un peu de lâcher-prise... Que pouvait-il leur arriver de grave dans un pareil endroit ?

Pourtant, les deux moines furent saisis d'une sorte de vertige devant les immeubles futuristes, le bruit, les écrans géants. Autour d'eux, un océan de visages en mouvement permanent. Ils restèrent longtemps sans rien dire, fascinés comme plongés dans l'activité mystérieuse d'une fourmilière en mouvement. « Tous solitaires et cependant connectés », songea maître Gensho. L'observation était juste, sans doute, mais d'un piètre recours pratique : ils s'étaient de nouveau perdus ! Un chauffeur de taxi les tira d'affaire. Il se guidait au son de son GPS qui parlait avec une voix féminine et sensuelle. Yoshida, le tanto, demanda si c'était la voix de sa femme. Le chauffeur de taxi rit : « En quelque sorte, dit-il. Je passe avec elle bien plus de temps qu'avec ma femme ! »

Le soir de la veillée funèbre, Gensho Rōshi apprit que les funérailles auraient lieu dans une nécropole numérique. Ainsi en avaient décidé les petits-enfants et arrière-petits-enfants du défunt. La jeune génération s'était occupée de tout. Heureusement ! Le vieux moine leur en était reconnaissant. Il se fit expliquer ce qu'on entendait par « nécropole numérique » et approuva sans commentaire ni condition.

On leur avait réservé pour la nuit une petite chambre à partager. Trouver un hébergement est difficile à Tokyo, et c'était une attention délicate. En vérité, ils auraient aisément pu se faire héberger dans un temple ami où ils auraient été davantage dans leurs habitudes, mais ils étaient assez généreux pour accepter un présent qu'on leur faisait. Ils méditèrent ensemble et récitèrent quelques sutras. Juste avant l'extinction des feux, Yoshida ne put s'empêcher de demander :

— N'aurait-il pas mieux valu, Sensei Gensho, une cérémonie plus traditionnelle ? Pour votre père ?

- Tu vois bien, Yoshida, que les gens vivent ici sur des écrans ; pourquoi faudrait-il aux défunts quitter les écrans ? Ils restent présents ainsi dans la mémoire et le cœur de leurs descendants. Nous ne sommes que poussières, les écrans sont poussière de lumière.
- Mais tout de même, il s'agit de votre père !

Rōshi ne répondit pas. Il se contenta de sourire avec bienveillance de toutes ses innombrables petites rides.

La crémation se passa fort convenablement, respectueusement. Puis il y eut la collecte des cendres. Avec de longues baguettes, la famille proche mit les os restants dans l'urne circulaire. On commença par les pieds, puis s'éleva progressivement jusqu'à la tête, reconstituant symboliquement le défunt. Cela fait, on distribua à chacun une carte plastifiée sur laquelle était gravé un numéro. Le vieux moine demanda qu'on veuille bien lui en préciser l'usage. C'était un identifiant pour la nécropole numérique. Il fallait garder précieusement cette carte. Elle servirait si jamais il advenait qu'on veuille se recueillir autour des cendres du disparu : après avoir balayé l'identifiant, un système automatisé ou un bras robotisé récupérerait l'urne dans son espace de stockage et la présentait dans une salle privée...

Le moine s'inclina. Il prit la carte et la rangea dans sa petite sacoche à côté des perles de méditation. Il y eut encore une soirée avec la famille où son compagnon était invité, et c'est seulement le lendemain qu'on repartit pour Nagano.

Yoshida, le tanto, fut bien heureux de retrouver la tranquillité du monastère. C'était là seulement qu'il avait ses repères et là qu'était sa voie. Il aimait le son du gong régulier, les méditations du matin, la récitation des sutras, le travail communautaire où chacun avait son rôle bien assigné, et chaque chose sa place... Il aimait la routine et le silence.

Quelques jours plus tard, le vénérable l'invita à boire le thé.

Quand Yoshida entra dans la salle, le maître était déjà assis et penché sur le foyer encastré dans le sol. Il l'alimentait. Le tanto s'inclina respectueusement et s'assit à son tour, légèrement en retrait. Sur le mur, quatre mots étaient calligraphiés : harmonie, respect, pureté, tranquillité. Le maître déposa délicatement la bouilloire de fonte sur la grille et ajusta le feu. Puis il déposa dans le chawan la poudre de thé vert, le matcha. C'est une cérémonie subtile où chaque instant est perçu pour ce qu'il est : précieux. Le moment venu, le vieux moine saisit une louche en bambou et versa l'eau sur la poudre de thé. De légères volutes se dégagèrent alors et une odeur familière réjouit les narines des deux hommes. On entendait le crépitement du feu. Gensho fouetta ensuite l'eau chaude et la poudre de thé. Le mélange se transforma en une boisson mousseuse, un vert lumineux qui rappelait les nouvelles feuilles bourgeonnantes de la saison. Enfin, il tourna le bol pour en présenter le côté le plus beau et le glissa doucement sur le « tatami », vers son invité. Yoshida le prit délicatement. Ses mains savourèrent d'abord la chaleur du récipient. Elles lui firent du bien. Puis, il se mit à boire. Doucement, lentement.

— Il me semble, Yoshida, que notre séjour à Tokyo vous a bien éprouvé.

— C'est le cas.

— Pourquoi ?

— Il me semble que les grandes villes... ne sont plus mon pays.

Trop de bruits, de mouvements et de couleurs qui crient. Et la technologie m'effraie. Comme un canard sans tête, elle court partout... sans savoir où elle va. Cela finira mal.

— Vraiment, c'est ce que tu penses ?

— Oui. Comment penser autrement ?

- Pourtant, elle est utile. Sans ce beau train, nous aurions eu bien davantage de mal à nous rendre jusqu'à Tokyo.
- Tout ce qui est utile n'est pas bon pour autant. Un chemin qu'on parcourt tellement vite qu'on ne le perçoit plus... nous emmène loin de nous.
- Je suis content de t'avoir à mes côtés, Tanto.

Le second prit une dernière gorgée de thé, essuya soigneusement le bord du bol avant de le présenter au Rōshi qui l'emplit de nouveau avec tout le cérémonial nécessaire. Après qu'il y eut trempé ses lèvres avec satisfaction, il dit :

- Crois-tu que les hommes devraient renoncer à la technique ?
- Bien sûr, n'est-ce pas ce que je fais, moi ?
- Pas tout à fait !

Et comme son disciple ne semblait pas comprendre, le vieux moine reprit :

- Ce bol que je tiens, ces ustensiles, la bouilloire, le fouet à thé, la louche... tout cela, c'est de la technique aussi...
- Mais c'est si différent...
- Crois-tu ?

Yoshida laissa respectueusement son maître boire. Le silence a du sens pour qui sait l'écouter. Quand son maître eut terminé le bol, il reprit la conversation.

- Mais vous, Gensho-sama, que pensez-vous donc de la technique ?
- La technique n'est pas nouvelle, elle a toujours été. Elle change les hommes et les transforme encore...
- Vous n'y êtes pas opposé ?
- Pourquoi serais-je contre ce qui sera ? La technique est un feu, le maître des métamorphoses. Le feu change la nuit en jour, le

dur en mou, le mou en dur, le cru en cuit, l'humide en sec...

Toutes les techniques sont des métamorphoses.

— Mais le feu est dangereux...

— Bien sûr ! Mais qui voudrait renoncer au feu parce qu'il brûle ?

Qui a jamais voulu se passer du feu parce qu'il provoque des incendies ? Personne ! Le feu nous réchauffe quand il fait froid, il nous éclaire, il nous protège... C'est grâce à lui que j'ai préparé ce thé ; le feu des incendies, c'est le feu des foyers...

Non, je ne crois pas que les hommes puissent un jour renoncer aux bienfaits de la technique. Elle est un feu porteur de civilisation.

— Ne sommes-nous pas assez civilisés ?

— Peut-être trop !

Ici, le maître se mit à rire de ses mille petites rides. Soigneusement, consciencieusement, il entreprit de laver les instruments du thé : la bouilloire, la louche en bambou, puis le bol, avec un tissu de coton, le fouet à thé, puis la cuillère. Puis il reprit :

— Ce n'est jamais bon quand le feu court plus vite que les hommes...

— Ah... vous me rejoignez donc... la technique est un danger mortel pour notre pays...

— Le feu est un serviteur plus puissant que son maître ?

— Qui voudrait d'un serviteur pareil ?

— Vous et moi, peut-être ! Nous lui devons cet excellent thé !

— Je crois que vous me provoquez... Que faut-il alors pour que la technique soit un bon serviteur, qu'elle ne soit pas comme un enfant qui échappe à son père ?

La vaisselle était terminée. Les deux hommes se levèrent de concert, attentifs l'un à l'autre, désireux de se comprendre réciproquement, comme s'il s'agissait de deux vieux amis. C'est ce

qu'ils étaient en vérité, même si on les aurait surpris en le leur disant...

- Vois cette bouilloire, reprit Rōshi, elle permet de contenir l'eau bouillante. Et le foyer encastré... il nous a, quant à lui, permis de contenir le feu...
- Il nous faudrait donc un contenant pour les nouvelles technologies... éviter les excès et les débordements. Mais quel serait ce contenant ?
- À toi de me le dire...
- Je ne sais pas... les lois.
- C'est une bonne idée. Mais toi et moi, nous ne sommes pas toujours en position de décider des lois...
- Alors...
- Alors, je ne vois qu'un contenant capable de contenir tous ces feux que la technologie allume sur terre, et il n'est pas nouveau...
- De quoi parles-tu ?
- De l'attention. C'est par l'attention seulement qu'on empêche le feu du foyer de virer à l'incendie ; un enfant à qui on ne porte pas d'attention devient une calamité. Dans les temples et les grandes maisons de jadis, il y avait souvent une personne chargée de surveiller le feu, notamment pour prévenir les incendies. Au commencement des temps, le feu était sacré. Et c'est bien ainsi qu'il faut traiter un serviteur plus puissant que nous, avec respect et méfiance. Les hommes en général sont les gardiens de leurs foyers.

Tuer la vérité



« Tu peux me tuer, mais tu ne tueras pas la vérité ! » Ce furent ses derniers mots. Il s'écroula lourdement. Malgré cet effondrement, le samouraï n'avait pas lâché la poignée de son katana. Il prit une profonde respiration et, en un mouvement rapide et précis, retira son sabre du corps lourd et inanimé. Avec le plus grand calme, il exécuta le chiburi, un mouvement rapide du poignet permettant d'évacuer le sang de la surface de la lame. Quelques feuilles de bambou eurent raison du reste. Enfin, soutenant le fourreau dans son autre main, il guida doucement son arme dans l'étui jusqu'à ce qu'elle y trouve son repos.

L'irréversible avait été commis. Qu'allait-il devenir, maintenant, un samouraï errant ? Il ne pouvait en aucun cas rester ici. Agir. Après avoir bu une lampée de saké, Yūrei Kage résolut de se diriger vers les montagnes de Shinano. Il ne différa pas.

Sa marche dura tout le restant du jour et l'essentiel de la nuit. Quand la fatigue lui dicta de s'arrêter, il s'installa près d'un grand arbre et déroula son futon de voyage. La forêt résonnait de bruits et de cris d'animaux qu'il ne savait pas identifier pour la plupart. Cependant, il avait pris soin d'éviter les sentiers qui auraient pu le livrer à la curiosité des prédateurs. Il y avait déjà des constellations dans le ciel quand il étendit sa couche. De sa besace, il sortit ses maigres provisions : des boulettes d'onigiri, du riz compressé et modelé dans des feuilles de bambou pour conserver leur fraîcheur, deux tranches de saumon fumé. Ce serait suffisant pour cette nuit, mais qu'en serait-il demain ? Demain serait un autre jour. De l'eau et une dernière rasade de saké ; il s'allongea et s'endormit.

À peine eut-il fermé les yeux qu'il vit son père lui apparaître. Un père diaphane et légèrement flottant, mais c'était bien lui. Aucun doute. Saisi d'une furieuse colère, le samouraï saisit son katana pour le tuer à nouveau, mais l'autre rit : « Ah ah ! Si tu veux me tuer deux

fois, c'est une fois de trop ! Tu m'as peut-être tué, mais tu n'assassineras pas la vérité ! »

Yūrei ne se laissa pas déconcentrer par ces propos. Il se mit rapidement en position de combat. D'un mouvement unique et parfaitement exécuté, il sortit le sabre de son fourreau et frappa en diagonale ; puis, faisant un tour complet sur lui-même comme s'il ne faisait que suivre le mouvement de son katana, il fit une autre coupe de biais. De cette façon s'achevait l'équivalent d'un grand X. Ne voulait-il pas rompre avec le passé, ce père indésirable ? Pourtant, il avait tout faux. Sa lame ne rencontra jamais que le vide. Pire encore, ce spectre qu'il aurait voulu pourfendre s'était divisé en quatre petites répliques du même. Et avec un ensemble parfait, ces quatre horreurs riaient : « Tu ne tueras jamais la vérité ! » Il se réveilla d'un seul coup.

Son cœur battait. Il savait qu'il manquait de sommeil, mais il était vain d'espérer se rendormir tant il se sentait perturbé. L'humidité ambiante se mêlait à la sueur qui perlait sur son front, créant une fine pellicule sur sa peau qui se confondait avec la brume matinale et la rosée. Malgré le refroidissement de l'aube, il se sentait étouffant, enfiévré par ce cauchemar qui le hantait encore.

Il secoua son futon et l'enroula, rassembla ses affaires et reprit son chemin. Son esprit était troublé par des pensées indisciplinées. Son père... Qu'était-il, vraiment ? Rien ! Il n'avait jamais rien été. Il n'était rien de plus qu'une ombre du passé, un spectre qui n'aurait jamais dû sortir de son obscurité. Il aurait dû rester dans l'inexistence, dissimulé dans les brumes de l'oubli. Un samouraï n'a qu'une seule véritable possession : son honneur. C'était là le seul bien qu'il tenait à préserver à tout prix, la seule chose qui donnait un sens à sa vie. Son père avait tenté de souiller ce sentiment précieux, de le recouvrir d'un manteau d'humiliation... La vérité ? Fi ! Le guerrier cracha sur

un arbre moussu pour marquer son indignation. Il n'avait jamais suivi qu'une vérité dans sa vie : la voie du sabre.

Yūrei marcha dans la forêt, Yūrei marcha dans les plaines. Il alla toujours vers l'est, évitant autant que possible les marécages. Suivant lui aussi son cours, le soleil s'éleva jusqu'à son zénith puis redescendit, traversant les feuillages dans un jeu permanent d'ombres et de lumière. Ça et là, il trouvait des baies pour assouvir sa faim ; les noix étaient encore trop vertes. Il prit quelques risques avec les champignons. Que ne s'était-il pas intéressé plus tôt à ce sujet ? Il entendait le sang battre dans ses tempes. Il n'était quand même pas très bien.

La nuit venue, il voulut ne pas être pris au dépourvu, aussi coupa-t-il des branches et des buissons alentour pour s'aménager un abri. Il n'avait pas les moyens d'allumer un feu, et ce n'était pas nécessairement souhaitable. Un foyer repousse les animaux, mais attire immanquablement les hommes, et des deux, des hommes ou des bêtes, il savait qui il redoutait le plus. Des singes en surplomb suivaient ses allées et venues, se balançaient en montrant leurs dents. Ils semblaient quelquefois se rire de lui et se moquer de lui... Qu'ils ne viennent pas à portée de son sabre, ces sales bêtes ! S'il avait été un peu plus prévoyant, il se serait muni d'un arc. À voir s'il ne pouvait pas s'en construire un demain, même médiocre...

L'abri feuillu n'y put rien, la nuit fut affreuse. Un bourdonnement maintenant envahissait sa tête plutôt que ses oreilles. Il tenta de se concentrer sur ce bruit pour s'endormir, puis de l'ignorer, puis de faire comme s'il n'existait pas. Rien ne fonctionnait. Outre ces acouphènes, il y avait la fièvre. N'est-on pas assommé, d'ordinaire, quand la fièvre vous assaille ? Il faut penser que non. Il voulait et ne voulait pas dormir ; peut-être craignait-il le retour des songes qui lui minaient les sens et la raison... Il tenta de méditer, mais le bourdonnement dans sa tête l'en empêchait. Il fit

ensuite de l'exercice. Ce fut pour découvrir que son sens de l'équilibre s'était affaibli. Au petit matin, pourtant, il s'endormit. Quand il se réveilla, le soleil avait commencé à décliner. Bizarrement, il n'avait pas faim. Il ne se souvenait pas d'avoir rêvé. Pourtant, et au-dessus des acouphènes, une phrase lui revenait à l'esprit comme un thème musical répété au koto : « tuer la vérité ».

« tuer la vérité »...

Il s'équipa à la hâte et se remit en marche, oubliant son futon. Sa gourde était désormais vide, mais la végétation se faisait plus variée, les arbres étaient plus grands et le sol en dénivelé. Il supposa donc qu'il s'approchait d'une rivière. Bientôt, il entendit le chant de l'eau. Des signes même de civilisation : un chemin, des barrières basses pour repousser les animaux... Il déboucha bientôt dans une plaine cultivée... C'était... un champ de kakis. Les fruits étaient presque mûrs. Il en cueillit un qu'il mordit à pleines dents... avant de le recracher. Était-ce le fruit lui-même ou le goût de la maladie qui s'emparait de sa bouche ? Il y avait quelqu'un dans ce verger... Il continua à avancer. Méfiant. Une mauvaise lueur dans les yeux.

Deux moines bouddhistes, dans leur robe couleur safran. Ils portaient dans le dos un gros panier d'osier soutenu notamment par un passage sur le front. L'un d'eux, visiblement, l'a repéré, reste immobile et l'observe. Que lui dire ? Yūrei a le sentiment de ne plus savoir parler la langue des humains. Alors il marche jusqu'au religieux... Celui-ci l'observe et il a peur. Un samouraï sait voir la peur dans l'œil de celui qui l'observe...

— Que veux-tu, rōnin ? Que viens-tu faire ici ?

— Je veux savoir où est la vérité !

Le religieux sembla complètement décontenancé.

— La vérité ? Elle est partout autour de toi, dans l'air que tu respires et le sol que tu foules. Elle est cette montagne au loin et la rivière qui...

— Ne cherche pas à m’embrouiller ! Je te demande : où est la vérité ? N’essaie pas de me la cacher !

— Mais...

L’autre moine s’était approché, tout près du samouraï. Il lui tendit un kaki :

— La vérité, elle est dans ce kaki... pour ceux qui savent la voir...

— Dans ce kaki ?

— Oui.

La vérité était dans ce kaki ! Yūrei fixait le fruit comme s’il avait quelque chose à cacher, comme s’il s’agissait d’un ennemi. Et soudainement, sans même que ne soit perçu un cillement dans ses yeux, son sabre jaillit de son fourreau et découpa le fruit : iaijutsu ! Mais, en même temps que le fruit, tomba sur le sol, la main du moine, ensanglantée. Celui-ci se mit à hurler, et comme le samouraï n’était pas en état de supporter le bruit, il lui planta son sabre dans la poitrine : tsuki. L’autre moine se mit à fuir, et comme il fuyait, Yūrei le poursuivit. Comme l’autre était gêné par son panier mal attaché, il fut rattrapé en quelques enjambées et cloué à un arbre. Il périt sans un bruit, avec des yeux grands ouverts, étonnés comme ceux d’un enfant injustement puni. Lorsque la lame fut ôtée de son corps, il s’écroula.

Yūrei, pourtant, n’avait rien d’un guerrier triomphant. Qu’avait-il donc fait là ? Et surtout, pourquoi l’avait-il fait ? Le bourdonnement dans sa tête avait gagné en intensité, l’empêchait complètement de penser. Hagaré, il se dirigea vers la rivière, s’y immergea jusqu’aux mollets. Il se mit à genoux, dans l’onde claire, espérant se débarrasser de cette fièvre acide qui brûlait son visage. Il s’aspergea. À cet instant, ses acouphènes cessèrent. Il entendit, directement, distinctement dans sa tête : « Je suis de l’eau qui te rafraîchit, l’éternellement fluctuante. Chaque onde sur ma surface, chaque courant, chaque évaporation sur ma peau parle du passage

du temps, du changement perpétuel, de l'impermanence. Malgré ces changements, je reste moi-même, la cristalline, la transparente et la rafraîchissante. Je n'ai pas de désirs, pas de haine, pas d'illusions. Je suis le miroir du monde, je reflète sans juger. J'accepte tout ce qui vient à moi, je l'embrasse, puis je le laisse partir. J'offre la vie, je la reprends, sans attache, sans préjugé. Je suis la vérité de l'eau. »

La vérité de l'eau ! Qu'était-ce que cela ? Qu'était cette folie ? La sienne ? Il se leva, titubant, gagnant la rive... Ses acouphènes avaient repris. Sa vue également se brouillait. Il erra un moment, et puis il s'affala sur une pierre :

« Je suis la pierre sur laquelle tu te poses. Silencieuse, solide, présente. Je n'aspire pas à être autre chose, ni à être ailleurs que là précisément où je suis. Chaque grain de ma surface, chaque fissure, chaque marque de l'érosion, parle du passage du temps, du changement constant et de l'impermanence. Je suis née de la terre qui m'a formée, fille de l'eau qui m'érode, du vent qui me touche, du feu du soleil qui me réchauffe. Je n'ai pas de désirs, pas de haine, pas d'illusions. De la pierre, je suis la vérité. »

La vérité de la pierre ! Ça reprenait ! Yūrei se redressa péniblement, tellement difficilement. Alors revinrent les bourdonnements, les affreux bourdonnements. Il fut bientôt secoué d'une puissante nausée.

Il ne pouvait plus faire quoi que ce soit sans que la vérité des éléments ne l'assassine. Il n'avait pas encore été rejeté par la terre, mais ça ne saurait tarder. Seppuku. Seppuku. C'était la solution. L'unique solution pour conserver son honneur et sa dignité. Sans doute, il n'avait pas la force, le temps, la latitude – pour respecter le cérémonial dans son intégrité –, mais il ferait les choses bien.

Il se plia, s'agenouilla de façon traditionnelle, en seiza, les mains reposant sur les cuisses, paumes vers le bas. Il prit une profonde respiration. Des plis de son vêtement, il sortit son tantō, le couteau à

double tranchant, ultime secours des samouraïs, le compagnon de la dernière extrémité. Il le contempla longuement. Le bourdonnement dans sa tête s'était légèrement atténué. Autour de lui, tout semblait suspendu. Le ciel, l'air et l'eau, les arbres – les pierres elles-mêmes devaient sentir qu'il se passait là quelque chose – d'unique. Que devait-il faire ensuite ? Le poème de la mort. Oui. Mais il n'avait pas eu le temps de le préparer. Alors il réfléchit et dit simplement et lentement ces mots qui lui paraissaient justes :

*Pour avoir voulu,
Réduire au plus profond silence
Toutes les autres,
Me voici à présent,*

Traversé par la vérité de ma lame.

Et dans son abdomen, il enfonça le couteau court et le dévia jusqu'à la droite. Les souffrances furent atroces. Et longues. La solitude absolue. Et puis, il sentit son âme se détacher de son corps, dans une étrange indifférence.

Il – quelque chose de lui – quelque chose qu'il aurait pu croire être lui – fut aspiré dans un maelstrom obscur, un tourbillon vertigineux. Une très longue existence de courant d'air. Vertige sans perspective... Et puis le sentiment d'un arrêt, d'une puissante présence. Quelqu'un. Une entité.

— Qui es-tu ?

— Je suis Jizō Bosatsu, je t'attendais.

— Tu m'attendais ? Où ? Où sommes-nous ?

— Dans le premier des six royaumes de l'existence, le Naraka, royaume de la plus grande souffrance. Et toi ? Sais-tu pourquoi tu es là ?

— Parce que j'ai... assassiné la vérité... ma vérité...

— Félicitations alors ! Il ne te reste plus qu'à le refaire... 107 fois !

- 107 fois ? Pourquoi ? Que se passera-t-il au bout de la cent-septième fois ?
- Tu pourras considérer que tu es au début du commencement !
- Début du commencement de quoi ?
- Le début du commencement d'un rapprochement – avec la vérité !

À cet instant d'éternité, il y eut un cri, un long cri déchirant, un long cri sans bouche... jusqu'à ce qu'il en trouve une qui s'ouvre et qui crie.

Yūrei criait encore lorsqu'il ouvrit les yeux. Son père était penché sur lui, depuis l'ouverture de la tente. Le petit homme semblait véritablement inquiet.

- Ça va Yūrei ?
- Ça va, papa, j'ai juste fait un mauvais rêve, je crois.
- Un cauchemar...
- Oui, c'est ça, un cauchemar.

La toile de la tente projetait une lumière orangée à l'intérieur. Il faisait de toute évidence plein jour.

- Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé plus tôt ?
- Je pensais que tu avais besoin de dormir après la journée d'hier.
Et puis, tout de même, c'est les vacances ! Tu n'as pas de fièvre ?
- Non, juste un peu mal à la tête, mais ça va passer.
- Bon... Je t'attends...

Quelques minutes plus tard, Yūrei était dehors, pieds nus, en bermuda. Il avait enfilé son T-shirt jaune de Pikachu. Il était un peu étroit et délavé maintenant, mais il faisait saillir ses muscles tout nouveaux... Il avait quinze ans... Son père était en train de déballer le matériel de pêche... Ce n'était pas la meilleure heure. La rivière émettait son chant régulier. C'était l'un des bruits préférés de Yūrei, sans conteste. Mais il faut reconnaître que ce n'est pas l'idéal pour

dormir tranquillement... Un peu plus loin, un verger de kakis. Les fruits n'étaient pas encore mûrs. Mais il n'allait pas traîner davantage... Il alla vers son père qui s'affairait.

Le reste de la matinée se passa bien. Le paternel était d'excellente humeur. Pour le déjeuner, ils mangèrent du poisson grillé, pêché la veille, avec des boulettes d'onigiri. Ensuite, ils démontèrent la tente, prirent le barda et partirent plus loin. Ils n'avaient pas spécifiquement effectué de reconnaissance. C'était le parti pris de cette « expédition entre hommes » que Monsieur Kage avait imaginée pour renouer avec son fils. Cela faisait trois ans qu'il n'avait pas pris de vacances. Il ne l'avait – à vrai dire – pas suffisamment vu grandir.

— Papa, ça te dit quelque chose, l'histoire d'un samouraï qui voulait tuer la vérité ?

— Bien sûr. C'est une vieille histoire. Je te l'ai sans doute déjà racontée quand tu étais petit...

— Raconte-la encore.

Monsieur Kage sourit. S'il y avait quelque chose qu'il savait bien faire, c'était raconter des histoires. Il attendit qu'on soit sur un chemin plus praticable et commença :

— C'est l'histoire d'un samouraï peureux...

— Les samouraïs n'ont jamais peur...

— Les samouraïs ont tous peur, ce ne sont pas des imbéciles.

Seulement, cette peur, ils savent la dompter, la surmonter.

Mais ne m'interromps pas tout le temps, sinon je ne pourrai pas raconter.

— Tu as raison, excuse-moi.

« C'est donc l'histoire d'un samouraï peureux. Évidemment, il prenait le plus grand soin de cacher son secret, très mal considéré dans sa profession. Mais cela lui coûtait beaucoup, cette

dissimulation. Aussi décida-t-il un jour de prendre en mains la situation et de... tuer la vérité ! Mais pour la tuer, il convenait d'abord de la trouver. Or, ceux à qui il le demandait ne lui apportaient jamais de réponses satisfaisantes. Et puis un jour, on lui parla du vieux de la montagne. Ce vieux savait – à coup sûr – où se trouvait la vérité.

Notre homme le chercha pendant sept jours et sept nuits. Mais finalement, il le trouva, à côté d'une grotte obscure, assis en position traditionnelle.

— Je cherche la vérité !

— Noble quête !

— Je cherche la vérité, répéta le guerrier en se faisant plus menaçant...

— Tu es au bon endroit, rōnin ! Tu la trouveras au fond de cette grotte !

Était-ce vrai ? Le samouraï sentit poindre en lui un sentiment d'inquiétude.

— À quoi ressemble la vérité ?

— Tu ne le sais pas ? Elle ressemble à un immense dragon ! Je serais toi, je ne m'y froterais pas !

— Je vois...

C'était vite dit. Le samouraï ne voyait pas, il avait surtout une immense peur, mais savait la dissimuler. Il hésita pendant des jours, puis des semaines entières avant d'entrer dans la grotte. Il avait toujours besoin de quelque chose : des torches, de l'amadou, besoin de s'entraîner encore au combat, besoin d'affûter son katana. Pour cela, il lui fallait redescendre dans la vallée. Il s'en allait et revenait. Souvent, il regardait l'entrée de la mystérieuse grotte et hésitait. Le vieux de la montagne, lui aussi, était toujours là. Il ne disait jamais rien à moins qu'on l'interroge. Pourtant, il attendait.

Enfin, le samouraï se décida et pénétra dans la grotte, une torche à la main. Chaque pas lui coûtait, mais entraînait le suivant. Il lui semblait que son cœur allait éclater. Néanmoins, il se motivait, il avançait. Quand sa torche s'éteignit soudain lors d'une chute dans une nappe d'eau souterraine, il s'affola et faillit rebrousser chemin. Pourtant, il avança encore et encore, dans cette épaisse obscurité. Ce serait lui ou le dragon de vérité. Bientôt, les parois suintantes de la pierre devinrent visibles, un éclairage merveilleux émanait de la grotte, comme si elle devenait phosphorescente. Le tueur de dragons sentit sa poitrine se gonfler d'espoir et de fierté ; son pas s'accéléra. C'était tellement plus facile d'avancer sous cet étrange éclairage que dans l'obscurité. Pourtant, son bel élan bientôt fut entravé... Il était parvenu au fond de la caverne, où il n'y avait pas... pas la moindre trace d'un dragon... À moins que... d'une fissure de la paroi dépassait la queue d'un lézard. Celui-ci tressaillit, fit volte-face et plongea ses petits yeux noirs dans ceux du samouraï. Il était immobile. Attentif. Le guerrier aurait pu, d'un simple coup de la paume de sa main, l'écraser. Pourtant, il n'en fit rien. Et de la grotte, il ressortit.

Au sortir de la caverne, la lumière l'éblouit. Elle éclairait le sage de la montagne. Le vieil homme était toujours là, assis sur son rocher.

- Tu m'as menti, ô toi, sur ton rocher. Dans cette grotte, il n'y a pas le moindre dragon à affronter.
- Je ne t'ai pas menti, Samouraï. C'est la vérité qui a changé. Avant que tu n'entres dans cette caverne, elle était habitée par un immense dragon, un dragon terrifiant. Mais lorsque tu es entré et à chaque pas que tu as fait, à mesure que ton courage a grandi, ton dragon a perdu en taille jusqu'à devenir un reptile inoffensif. Tu as eu raison de l'épargner... »

Shinbutsu shūgō



Ils franchirent le torii, ce portail laqué de rouge, qui sert de passage entre le monde profane et le monde sacré. Ils firent une légère pause et s'inclinèrent en signe de respect pour les kamis. C'était Kazuki, des deux moines le plus âgé, qui tenait la lanterne rituelle, toujours allumée. Tout était beau autour d'eux. Le sanctuaire était lové au creux d'une forêt dense et verdoyante, à l'abri du monde extérieur. Le chemin était pavé de pierres moussues, encadré par des arbres centenaires.

Une douce et mélodieuse musique s'échappait de la salle des offrandes, vers laquelle, en vieil habitué, Kazuki entraîna son jeune disciple. Les portes étaient largement ouvertes. Ils entrèrent discrètement en écartant un rideau de perles de bois qui, sous le léger vent, paraissait respirer. Le haiden était spacieux, les murs en bois naturel avec un nombre impressionnant de miroirs. Des lanternes suspendues mettaient en valeur le centre de la pièce où une jeune femme dansait avec deux éventails dorés. Des fidèles étaient là, qui regardaient, certains assis, d'autres debout. En voyant les visiteurs entrer, ils s'écartèrent respectueusement. « Butsu-sama, qu'elle est belle ! », souffla Yuki, en posant son poing droit sur la poitrine. Son maître le considéra avec étonnement. Ce garçon n'en finissait pas de le surprendre.

Pourtant, c'était bien vrai, elle était belle, cette danseuse shintō. Sa chorégraphie envoûtante, d'une lenteur toute mesurée la plupart du temps, était suivie quelquefois d'accélération stupéfiante. Quoi qu'il en soit de la vitesse, elle semblait – tranquille. Ses grands yeux noirs et brillants étaient pleins de vie et d'émerveillement, semblables à ceux d'une enfant. Mais le sérieux était aussi là, dans le dessin de ses sourcils qui exprimaient toute la puissance de sa concentration. Son visage était dénué de maquillage ; elle n'en avait pas besoin. Sa petite bouche souriait et redevenait sérieuse en un instant. Inclina-t-elle légèrement la tête ? C'était comme si un lever de soleil avait pris

forme humaine. Elle avait un petit nez tout droit et les cheveux tirés en arrière. Ici et là, des mèches folles qui s'échappaient de son chignon rappelaient qu'elle était humaine et non déesse.

Et voilà que Yuki était tombé à genoux ! Vraiment ? Était-ce là de la piété et de la dévotion ? Lui-même ne savait pas. Ne venait-on pas là pour prier, se recueillir ? Il avait l'impression d'assister à un événement surnaturel, bouleversant. La danseuse portait un kimono d'un blanc immaculé, orné de fins motifs de fleurs de cerisier qui lui arrivaient aux chevilles, facilitant ses mouvements. Avait-il vraiment le droit de poser les yeux sur elle ? De son habit, le jeu des manches larges le fascinait. Elles imitaient si délicatement les mouvements du vent. Le jeune moine avait senti la main de son maître se poser sur son épaule. Que lui arrivait-il donc ? Il ne savait.

Quand ce fut terminé, il y eut un beau et long silence. Les fidèles réunis joignirent les mains et s'inclinèrent à plusieurs reprises. La miko fit une légère révérence. À ce moment, son regard tomba sur le petit moine agenouillé. Et elle sourit. Ce fut pour lui comme une volée d'oiseaux qui s'élançaient soudain d'un lac tranquille. Le battement de leurs petites ailes se diffusait dans sa chair, une série de vaguelettes. On lui avait tellement bien appris à être attentif à ses émotions, à ses sensations, à exprimer les choses par des métaphores, eh bien... c'était comme si des clapotis de joie se répercutaient en lui, allant et venant, dans chacune de ses fibres.

Des gens s'avancèrent ensuite vers l'autel pour y faire leurs offrandes, corbeilles de fruits, bouteilles de saké, enveloppes, ou bien petits objets. D'autres allèrent à la rencontre de la danseuse pour la remercier ou la féliciter. Elle recevait chacun, les mains jointes, avec de grands sourires. De temps en temps, elle jetait des regards furtifs vers le petit moine qui s'était relevé.

« Allons, remets-toi, Yuki, que t'arrive-t-il donc ? » Kazuki feignait d'être bourru, il ne l'avait jamais été. Son disciple se taisait,

baissait la tête, tout confus et désorienté. Il savait bien que l'éthique zen attend de ses adeptes qu'ils restent toujours maîtres d'eux-mêmes. Mais il savait aussi qu'il n'y avait plus de capitaine en son navire... Il se laissait aller comme un enfant.

Lorsque les derniers visiteurs se furent retirés, la danseuse se dirigea vers les deux moines. « Rōshi Kazuki, dit-elle, ouvrant les paumes de ses mains et les dirigeant vers le ciel comme si elle venait de recevoir quelque cadeau céleste, nous ne vous attendions pas si tôt ! » Ainsi, son maître la connaissait, elle, cet être extraordinaire ! « J'espère, Sakura, que nous n'arrivons pas trop tôt ! » Sakura ! Elle s'appelait Sakura !

— Trop tôt ? Comment voulez-vous arriver trop tôt ?

— Je te présente Sakura, le jeune Yuki !

— Konnichiwa !

— Konnichiwa...

— Je crois qu'il a bien su apprécier ta danse, dit le vieux moine...

Quand elle souriait, il naissait dans ses joues deux adorables fossettes.

— Je vais vous mener jusqu'à la prêtresse, dit la miko.

— Bien sûr, nous te suivons !

Plutôt que d'entrer dans le sanctuaire lui-même, ils empruntèrent un petit chemin qui les conduisit jusqu'à un bâtiment secondaire qui ne payait pas de mine, mais s'intégrait parfaitement à l'environnement. La prêtresse, qui s'appelait Hisako, les reçut avec beaucoup d'amabilité. Ils étaient arrivés plus tôt cette année, mais on n'était pas à quelques jours près. Elle était heureuse de les voir. Elle adressa quelques questions à Yuki, mais comme celui-ci répondit à peine, elle cessa de l'importuner.

Le logis était très modestement meublé, mais très propre. Sakura les quitta un instant pour vaquer à quelque tâche, mais revint rapidement. Elle avait eu le temps de changer de tenue, s'étonna le jeune moine, et comme elle avait les joues un peu roses, le souffle court, il se dit qu'elle avait couru. Elle portait maintenant un pantalon large traditionnel blanc, avec par-dessus une tunique beige à courtes manches, retenue par une large ceinture pourpre. Ils prirent le thé ensemble sans trop de cérémonie, comme de vieux amis. Yuki ne disait rien ; il se demandait comment voir Sakura sans qu'elle voie qu'il la voyait. D'ailleurs, elle non plus ne disait pas grand-chose. Elle se contentait de boire son thé avec sa ravissante petite bouche.

Dans la mesure où les moines étaient arrivés plus tôt, ils seraient hébergés dans le pavillon des invités jusqu'à la cérémonie qui était programmée trois jours plus tard. On aurait largement le temps de répéter, ce n'était pas plus mal. Tout cela était nouveau pour Yuki. Celui-ci aurait bien aimé savoir à combien de cérémonies du partage de la lumière Sakura avait déjà participé, mais n'osa pas. Il ne se sentait pas de prononcer tout haut son nom, et confier à tout le monde la direction de ses préoccupations lui paraissait malvenu. Il essayait de se concentrer sur la flamme de la lanterne sacrée. Elle avait été, ces derniers jours, leur principale occupation ; ils s'en étaient souciés comme d'un enfant fragile dont on guette le souffle de la vie.

« Tu aimes les kamis du feu ? » demanda Sakura. C'était bien à lui qu'elle s'adressait ! Il se sentit rougir et hocha la tête affirmativement. « Ce sont des kamis puissants, redoutables ! Moi, je célèbre Uzume, c'est la déesse de la gaieté, du chant et de la danse ! Alors que Susanoo, le frère d'Amaterasu et dieu de la tempête, lui avait joué de mauvais tours, la déesse du soleil s'est cachée dans une grotte. Tu imagines la tristesse, plus de lumière du jour ! Alors Uzume a réalisé une danse comique devant l'entrée de la grotte,

faisant rire les autres kamis. Amaterasu, piquée par la curiosité, n'a pu résister à l'appel de la joie. Elle a commencé à sortir des ténèbres pour voir ce qui se passait à l'extérieur. Elle a aimé la danse d'Uzume, et les autres dieux ont réussi à la persuader de sortir, ramenant la lumière au monde. »

— Je comprends le soleil, dit simplement Yuki.

Quelque chose, sans doute, avait déplu à Hisako. À propos du soleil, il allait bientôt se coucher. Sakura les amènerait au pavillon des invités, et ils seraient heureux, sans doute, de déballer leurs affaires, de pouvoir faire un peu de toilette après leur longue marche. Ils mangeraient ensemble. Ce programme fut, à la lettre, respecté.

Quatre jours ! Quatre jours à vivre dans la proximité immédiate de Sakura ! Quatre jours à la voir, l'entrevoir, à manger avec elle, à la guetter toujours un peu. Quatre jours aussi à se questionner sur sa vocation de moine, à ne pas parvenir à se concentrer lors des méditations, à tenter sans aucun succès de se cacher à lui-même, comme à Rōshi Kazuki, la nature de ses sentiments.

Chaque matin, au petit déjeuner, ils avaient une petite discussion sur le zen. Le maître, sans jamais lui poser de questions, laissait passer des petits messages dans son enseignement, dont le plus clair était celui-ci :

« Yuki, le zen nous enseigne à vivre pleinement dans le présent et à embrasser chaque moment avec clarté et attention. Cela vaut pour toutes les expériences de la vie, y compris les relations avec les autres. L'amour, lorsqu'il est vécu de cette manière, peut être une voie d'éveil. Il nous ouvre à la compassion, à l'interconnexion et à la nature impermanente de toutes choses.

Cependant, le zen nous met également en garde contre l'attachement. L'attachement, qu'il se tourne vers une personne, une idée ou un désir, peut nous aveugler et nous faire souffrir. L'amour

ne devrait pas nous rendre dépendants ou nous retenir ; au contraire, il devrait nous libérer et nous aider à grandir.

N'oublie jamais que la voie du zen est celle du milieu. Il ne s'agit pas de renoncer à l'amour ou à toute autre expérience humaine, mais de les vivre pleinement tout en restant conscient de leur nature impermanente. Aime, mais n'oublie pas que l'amour, tout comme la vie elle-même, est un flux constant de changement et de transformation. »

Yuki faisait comme s'il n'était pas spécialement concerné. Il pensait à elle. Il connaissait son emploi du temps presque par cœur. Comme lui, elle se levait vers cinq heures du matin. Elle avait ses propres rituels matinaux, devait nettoyer le sanctuaire, faire des offrandes aux kamis... Pour les repas, ils se retrouvaient à quatre, avec Rōshi Kazuki et Hisako-san pour le petit déjeuner... L'après-midi, quand elle dansait devant les visiteurs et les fidèles, il s'arrangeait pour la contempler, mais se tenait en retrait. C'était juste après qu'ils avaient leur moment à eux. C'est elle qui en avait décidé.

Le lendemain de leur arrivée, dans l'après-midi, après l'avoir vue danser devant les fidèles, il s'était esquivé. Il y avait à l'arrière du sanctuaire un petit jardin de pierre peu connu des visiteurs, un endroit paisible qui figurait en miniature un paysage entier, son ruisseau, ses montagnes et ses forêts. Il s'était assis à l'ombre d'un grand rocher, en position zazen. Son dos était bien droit, mais sans tension, comme une flèche pointant vers le ciel. Sa tête, quant à elle, était légèrement inclinée vers l'avant. Il avait le menton légèrement rentré. Ses yeux n'étaient plus qu'à demi ouverts ; il ne regardait plus que très vaguement le sol à quelques mètres devant lui. Ses mains formaient la mudra cosmique, il régulait sa respiration... Et puis... un pas léger, une silhouette. Juste en face de lui, elle s'assit. En position zazen. Elle l'imitait...

Pour bien méditer, il faut ne s'attacher à aucune pensée... Mais il pensait à elle, qui était là, si près qu'il pouvait presque sentir son parfum. Il ne se demandait pas si c'était bien ou mal. Ce dualisme n'existe pas dans le zen. Mais il se demandait ce qu'il allait faire. Que fait un moine zen quand il tombe amoureux ? Sans doute son maître lui dirait-il quelque chose comme : « Aime et détache-toi, comme le vent caresse la surface de l'eau, mais n'y laisse pas de trace. » Mais lui... Sa figure s'était si bien ancrée en lui qu'elle lui paraissait comme un rocher émergeant des eaux de la rivière. Le rocher n'a-t-il pas sa place, lui aussi... Ne rend-il pas le paysage plus beau ?

— Sakura, dit-il enfin, je ne suis pas sûr que ta présence m'aide à méditer.

— Je suis venue éprouver ton niveau de zénitude !

— Mon niveau de zénitude ?! Je suis bien loin du samādhi !

Elle rit. Quand elle riait, deux fossettes naissaient dans le creux de ses joues. Elle était absolument ravissante. Cette fois, il ouvrit complètement les yeux et la contempla. Elle se laissa contempler, assise dans la position du lotus. Elle avait l'habitude d'être regardée et elle aimait qu'il la regarde. Elle avait les yeux humblement baissés, pourtant. Sa présence se manifestait d'une autre façon, comme un rayonnement. Ils restèrent ainsi, longtemps, tous les deux s'appliquant à supprimer en eux toute forme de tension. Et la méditation reprit, autrement. Il y avait l'ombre et le soleil, la caresse du vent, le bruit des insectes, le chant de quelques oiseaux, des changements de lumière, des parfums, le murmure du ruisseau. Il y avait – elle – aussi, dans l'ombre et le soleil, la caresse du vent, le bourdonnement des insectes et le chant des oiseaux ; elle était dans les changements de lumière, les parfums, le murmure du ruisseau. Ce petit moment d'éternité dura fort longtemps, plus d'une heure, certainement, durant laquelle il n'y eut plus de tempête dans l'esprit de Yuki. Il était là, avec elle – et si paisiblement...

Lorsqu’Hisako sonna la cloche signalant l’imminence du repas, ils durent se relever. Ils échangèrent un regard très doux et très sérieux. Ils se comprirent. La prêtresse avait remarqué qu’ils appréciaient tous deux la présence de l’autre, mais ne voyait pas cette idylle naissante d’un bon œil. Où tout cela pouvait-il bien les mener ? Une miko ne se doit-elle pas entièrement au sanctuaire, au service des kamis, à tisser du soir jusqu’au matin ces nombreux fils qui nous rattachent à la divinité ? Sakura avait tant de qualités qu’elle souhaitait ardemment qu’elle prenne sa succession. Elle en nourrissait le projet depuis des années. Et puis tout de même, un moine zen, si jeune qu’il soit, n’est pas censé s’intéresser aux filles !

Le troisième jour, au petit matin, pour devancer l’arrivée des visiteurs, on avait répété la cérémonie. Celle-ci, en vérité, avait déjà commencé dans le temple quand, de façon rituelle, on avait allumé la lanterne à un feu sacré qui symbolise la sagesse et l’illumination dans la tradition bouddhiste. Le voyage d’un moine expérimenté et du plus jeune de ses disciples était lui-même une sorte de pèlerinage qui durait plusieurs jours de marche, car cela aurait été un sacrilège de faire voyager la lanterne autrement qu’à pied. Mais on avait le temps, prenant une marge de plusieurs jours. Les moines avaient donc fait la plus grande partie de leur tâche. C’était sur la miko maintenant que reposait le reste. Le jour fixé, en public, avec des musiciens mobilisés pour l’occasion, on devait apporter avec cérémonie la lanterne sur l’autel. Ce serait ensuite le moment de la danse. Les musiciens se tairaient. Les moines, Yuki et Rōshi Kazuki, en position de méditation pendant ce temps, réciteraient des sutras, des écritures bouddhistes sacrées. Il s’agissait de ne pas être à contretemps, mais le maître veillait. Leurs voix devaient s’élever dans l’air en un chant profond et résonnant, offrant un contraste apaisant avec la danse vibrante de la miko. De tout cela, il devait ressortir une atmosphère de tranquillité profonde, une harmonie du mouvement et de la calme immobilité, la danse shintō et la récitation zen.

Après la danse, la prêtresse allumerait une nouvelle lanterne à partir de la flamme apportée par les moines. Cette lanterne devait être maintenue allumée pendant toute l'année, jusqu'à la prochaine cérémonie d'échange des feux. On finirait par des prières communes, des chants et des offrandes aux kamis, renforçant le lien entre le temple zen et le sanctuaire shintō. Rien de bien compliqué en somme, même s'il s'agissait de rester bien concentré. Yuki était tellement content de partager cela avec Sakura, de faire en quelque sorte partie de sa danse...

Elle cherchait sa compagnie autant que lui la sienne. Elle ne cessait de l'étonner et il emportait parfois avec lui des petites phrases d'elle, qu'il se répétait comme des mantras. Un jour qu'une feuille tombait lentement d'un arbre, elle dit comme s'il s'agissait d'un événement joyeux : « Kami de l'Arbre offre à la Terre une de ses feuilles. » Cela lui semblait absurde et évident tout à la fois. Une autre fois : « Vois-tu la goutte de rosée sur cette prune ? C'est le baiser du kami des Fruits. » Elle avait ri, de son rire clair et bienheureux. Un soir, avant qu'ils aillent se coucher, elle lui avait dit : « La lune veille sur tes rêves ! »

De sa capacité à voir partout l'œuvre des kamis, elle tirait un émerveillement sans cesse renouvelé. Elle avait 21 ans, il en avait 19, et de sa position d'aînée, elle entendait tirer avantage. Elle avait un petit côté professeur et se moquait souvent de lui en lui déclarant qu'il ne savait pas grand-chose... Quand il lui répondit très sérieusement : « quand on sait trop de choses, ça fait beaucoup plus de travail après pour s'en détacher... » Elle rit. Il pensa au kami des fossettes...

La veille de la cérémonie, Yuki annonça à son maître qu'il ne pensait pas rentrer au temple avec lui, mais qu'il resterait au sanctuaire, auprès de Sakura. Rōshi Kazuki resta longtemps silencieux. Puis...

— T'es-tu ouvert de ce projet à Sakura elle-même ? À Hisako ? Il me semble qu'elles sont les premières concernées ?

— Non... pas encore...

— Si ce projet ne leur agrée pas, il n'y a plus de projet...

— Bien sûr.

— Sais-tu pourquoi tu ne leur en as pas parlé ?

— ...

— Peut-être parce que tu es encore un peu jeune et n'as pas examiné tous les aspects de la question.

Yuki ne répondit rien. Il savait bien que le Rōshi avait raison. Pour ne pas se laisser submerger par ses sentiments, il se concentra sur sa respiration, le mouvement de l'air qui entre et sort, effleurant les narines...

Son maître reprit :

— Ne crois pas, mon jeune ami, que je sois indifférent à ce qui te préoccupe. Les traits de mon visage sont vieux, mais mon cœur est jeune. Et moi aussi, j'ai aimé. L'amour est une voie qui peut aussi mener à l'éveil, si elle est parcourue avec conscience et respect. C'est une voie qui demande de la patience, de la compréhension et de l'engagement, tout comme la pratique du zen. Tu es jeune et ta passion pour Sakura est encore naissante. Comme dans notre pratique, il est important de ne pas se laisser emporter par l'impulsion du moment, mais de s'asseoir avec nos sentiments, de les observer et de comprendre leur nature véritable.

— Je vais me marier avec Sakura.

— C'est à elle qu'il faut en parler, d'abord, pas à moi... Es-tu si sûr qu'elle éprouve le même sentiment que toi ?

— J'en suis sûr, dit Yuki avec hésitation.

Ils se turent, chacun à ses pensées. Le silence n'est pas embarrassant entre deux moines zen. Il est plutôt un espace sacré ouvert à la contemplation, à la méditation... C'est le Rōshi qui l'interrompt le premier.

— Puis-je à mon tour te poser une question ?

— Bien sûr.

— Souhaites-tu quitter notre ordre, retourner à la vie civile si ton projet se réalise et que tu épouses Sakura ?

— L'École du Bouddha Silencieux est toujours la mienne, j'espère simplement que le chemin de mon existence ne sera pas solitaire et que j'entendrai souvent le rire de Sakura.

— J'espère pour toi... ce qui sera. Tu me sembles très amoureux...

— De son rire, tu es souvent la cause. À ses yeux, tu es tout neuf.

Crois-tu que tu la feras rire dans vingt ans ?

— Je ne sais pas, maître. Tout change. Nous tâcherons de changer ensemble dans la bonne direction.

— Cette réponse me ravit. Parle d'abord à Sakura, et si tout se passe bien, j'en parlerai à Hisako. Nous sommes de vieux amis. Tout est faisable, tout est possible dans la pleine conscience. Je suis sûr que le monastère trouvera une place pour un homme marié. Une place singulière comme cet homme lui-même.

— Vraiment ?

— Vraiment. Mais ne t'emballe pas. D'abord, il faut parler à Sakura. Si elle accepte... Je te propose ceci : retourne avec moi au monastère. Remplis tes obligations pendant six mois, pratique et médite. Pendant ce temps, laisse ton amour pour Sakura mûrir et se développer. Si, après ce temps, tu ressens toujours ce désir ardent de partager ta vie avec elle, alors nous reviendrons ensemble ici... Je m'arrangerai avec Hisako pour t'aménager une nouvelle situation. Ce serait une période de découverte mutuelle, d'apprentissage et de croissance. Tu

pourrais voir comment c'est de partager ta vie quotidienne avec elle, d'être impliqué dans les rituels du sanctuaire, de servir les kamis à ses côtés.

— Ça semble tellement beau.

— Ça n'existe pas. Seul compte l'instant présent. Parle avec ton cœur, mais surtout, parle avec Sakura...

Il parla à Sakura. Mais pour cela, il attendit un peu. Rōshi Kazuki, se mettant à la place d'Hisako, anticipa que celle-ci ne trouverait sans doute pas très pertinent qu'on parlât à la jeune fille le jour même de la cérémonie de l'échange des feux. C'était pour elle un événement très important, et il ne s'agissait pas de la troubler juste avant sa danse... Il ne déplaisait pas à Yuki de différer, d'autant plus qu'on lui avait accordé de rester encore quelques jours au sanctuaire si les choses prenaient un tour favorable.

Hormis le retard d'un musicien, la cérémonie se passa remarquablement bien. Il faut dire qu'Amaterasu, la déesse du soleil, s'était mêlée de la partie. Ce fut au vénérable Kazuki qu'incomba l'honneur de lire le texte racontant les origines de cette manifestation :

« Il y a de cela plus de mille ans, durant l'époque Heian, vivait la famille Hibiki, une riche et célèbre famille de forgerons. Elle comptait quatre enfants dont deux étaient remarquables et loués pour leur piété : la fille aînée, Akiko, et le plus jeune, Kiyoshi.

Akiko était une enfant lumineuse, joyeuse et pleine de vie, qui avait une connexion spéciale avec les kamis, les esprits de la nature. Sa beauté émanait de sa passion pour la danse et le rituel. Elle devint prêtresse shintō et fonda un sanctuaire dédié à Uzume, la kami de la

danse. Son petit frère, Kiyoshi, était un jeune homme sérieux, réfléchi, et plein d'empathie. Fasciné par les enseignements du Bouddha, il fut attiré par le bouddhisme, devenant moine et fondant un temple zen. Malgré leurs chemins divergents, Akiko et Kiyoshi restèrent proches, unis par le lien familial et un respect mutuel pour leurs croyances respectives. Pour célébrer ce lien et par référence à leur père, tous les deux entretinrent, l'une dans le sanctuaire shintō de Hikawa, l'autre dans le temple zen Eikō-ji, un feu sacré, le père de tous les feux qui y sont allumés. C'est à partir de ce feu, notamment, qu'est célébré ici l'« hi-matsuri », le festival du feu. Pendant ce rituel, un grand feu est allumé et les participants y jettent des bâtonnets de bois sur lesquels ils ont écrit leurs vœux ou leurs prières. Le feu est considéré comme une passerelle vers le monde divin, et en brûlant ces bâtonnets de bois, il est censé transmettre ces vœux ou prières aux divinités shintō, les kamis. Le frère et la sœur vécurent jusqu'à un âge avancé, puis transmirent le flambeau.

Cependant, au XIXe siècle, durant l'ère Meiji, le pays connut une période de changements radicaux. Le gouvernement, voulant moderniser et occidentaliser le Japon, promut un shintō d'État, mettant de côté les autres formes du shintō. Les traditions ancestrales et les croyances religieuses furent marginalisées. Le sanctuaire Hikawa, dédié à Uzume et aux traditions des Hibiki, fut

contraint de fermer ses portes, son influence jugée incompatible avec l'évolution de la société et les nouvelles directives religieuses. Le feu sacré s'éteignit, laissant le sanctuaire dans l'ombre.

Pendant ce temps, le temple zen Eikō-ji, bien que touché par ces bouleversements, survécut grâce à son intégration dans le bouddhisme, toléré par le gouvernement. Kiyoshi, le fondateur du temple, avait transmis à ses successeurs la mémoire de sa sœur et du sanctuaire qu'elle avait fondé. Malgré les troubles, le feu sacré du temple resta allumé, gardant vivant le souvenir du lien entre les deux lieux de culte.

Après des années de silence, le temple Eikō-ji, sous la direction d'un moine sage et visionnaire, décida de rallumer la flamme du sanctuaire Hikawa. Ce moine, descendant de Kiyoshi, voulait honorer la mémoire de ses ancêtres et revitaliser l'esprit du shintō qui avait jadis animé le sanctuaire. Il s'appelait Issey. Il organisa une cérémonie de l'échange des feux, durant laquelle une torche fut allumée à partir du feu sacré du temple et utilisée pour rallumer celui du sanctuaire.

Pour commémorer ce triomphe sur l'adversité, les membres actuels du temple et du sanctuaire perpétuent cette tradition. En faisant cela, ils honorent non seulement un rituel ancien, mais aussi le souvenir d'Akiko et Kiyoshi, et d'Issey, leur dévouement à leurs

chemins spirituels respectifs et leur amour familial qui transcende les différences religieuses. La cérémonie de l'échange des feux continue de briller comme un phare d'espoir, de résilience et d'unité pour tous ceux qui y assistent. »

En écoutant ce récit, Yuki se dit que cette histoire était aussi la sienne, qu'il continuerait à sa façon la tradition. N'était-ce pas pour cela que le temple remettait chaque année la lanterne rituelle à un moine âgé et un jeune moine ?

C'est le soir même qu'il parla à Sakura. Elle crut dans un premier temps qu'il venait lui dire au revoir ou annoncer son prochain départ. Mais non, bien au contraire, il voulait lui annoncer qu'il restait encore quelques jours... pour elle... si elle le voulait bien... Et puis la proposition de Rōshi Kazuki pour les six mois à venir, qu'il l'aimait... il parla même de mariage. Pour une fois, elle ne riait pas, mais un léger sourire se dessinait sur ses lèvres... Elle le regarda droit dans les yeux.

— Si je comprends bien, je suis la dernière informée, dit-elle...

— Euh, oui... parce que tu décides de tout.

Ce n'était pas une bonne raison, il le savait. Quand elle se détourna de lui, aucun exercice de respiration n'aurait pu remettre son cœur à sa place. Mais elle revint vers lui, très sérieuse :

— Connais-tu l'histoire des kami Izanagi et Izanami, Yuki ? Ils sont les ancêtres de tous les kamis et ont créé le monde ensemble. Izanagi et Izanami étaient mari et femme, mais aussi frère et sœur. Ils étaient des kamis célestes, vivant au-dessus des nuages, mais ils avaient aussi une mission : créer le monde des hommes. Pour ce faire, ils ont plongé une lance sacrée dans l'océan primordial, créant la première île. Ensuite, ils ont décidé de construire une maison et de se marier. Et après leur

mariage, ils ont eu de nombreux enfants, qui sont devenus les kamis des différents éléments du monde : le vent, les montagnes, les rivières, les arbres... Chaque aspect du monde naturel était un enfant d'Izanagi et Izanami.

— Je connais cette histoire, c'est la création du Japon !

— Tu connais cette histoire, mais tu ne la comprends pas quand moi, je te la raconte, répliqua-t-elle d'un air renfrogné.

Les kamis. Des enfants ! Elle voulait des enfants ! Ça alors ! Il n'y avait même pas songé, mais... il se souvint de ce que lui avait dit son maître : « À ses yeux, tu es tout neuf. Crois-tu que tu la feras rire dans vingt ans ? » Depuis qu'il était avec elle, il la voyait toujours s'émerveiller de la présence des kamis ; ils pouvaient être violents et turbulents, mais selon elle les kamis n'étaient jamais méchants pour ceux qui savaient les écouter, en prendre soin. Ils feraient un enfant, plusieurs peut-être... Et ils seraient toujours tout neufs. Toujours, ils la feraient rire. Bébé tout neuf qui la ferait rire. Mais elle n'aurait pas le temps de s'habituer qu'il ou qu'elle serait déjà bambin tout neuf... petite fille ou petit garçon ; ils grandiraient si vite... on n'aurait pas le temps de s'habituer... adolescents tout neufs... Jeune homme, jeune fille et parents à leur tour ! Que d'occasions de rire et de s'aimer ! « Oh oui, dit-il, moi aussi, je veux des enfants ! »

Elle se jeta dans ses bras en riant.

Yuki eut toutes les peines du monde à tenir sa promesse. Six mois vous semblent un océan quand on a 19 ans. Mais il échangeait avec Sakura une intense correspondance, souvent deux lettres par semaine. De cette manière, ils apprenaient à se connaître et à s'aimer en connaissance de cause. Kazuki l'encourageait dans cette voie : « C'est la vraie voie de l'amour, Yuki. Pas seulement un élan du cœur, mais une découverte progressive, une appréciation de l'autre dans sa totalité. L'amour n'est pas seulement une passion ardente, il

est aussi une rivière profonde et calme. Votre amour mûrit à travers ces échanges, comme un arbre qui pousse lentement mais sûrement. »

Le mariage au Sanctuaire Hikawa fut un véritable événement. On y vit un peu plus que les épousailles d'un homme et d'une femme ; les vœux renouvelés de deux antiques traditions. Les arbres sacrés qui entouraient le sanctuaire étaient ornés de shide, des bandelettes de papier plié qui symbolisent la présence des kamis. Les lanternes en pierre éclairaient doucement le chemin, créant une atmosphère paisible et sereine.

Un prêtre shintō dirigea le rituel du san-san-kudo, où les mariés partagèrent trois gorgées de saké dans trois coupes de tailles différentes, symbolisant leur union. Ensuite, en hommage à la tradition zen de Yuki, ils récitèrent ensemble les Quatre Grands Vœux des bodhisattvas :

Innombrables sont les êtres, je fais vœu de les aider tous.

Innombrables sont les illusions et les passions, je fais vœu de les vaincre toutes.

*Innombrables sont les enseignements du Dharma,
Je fais vœu de les acquérir tous.*

Parfaite est la voie du Bouddha, je fais vœu de la réaliser.

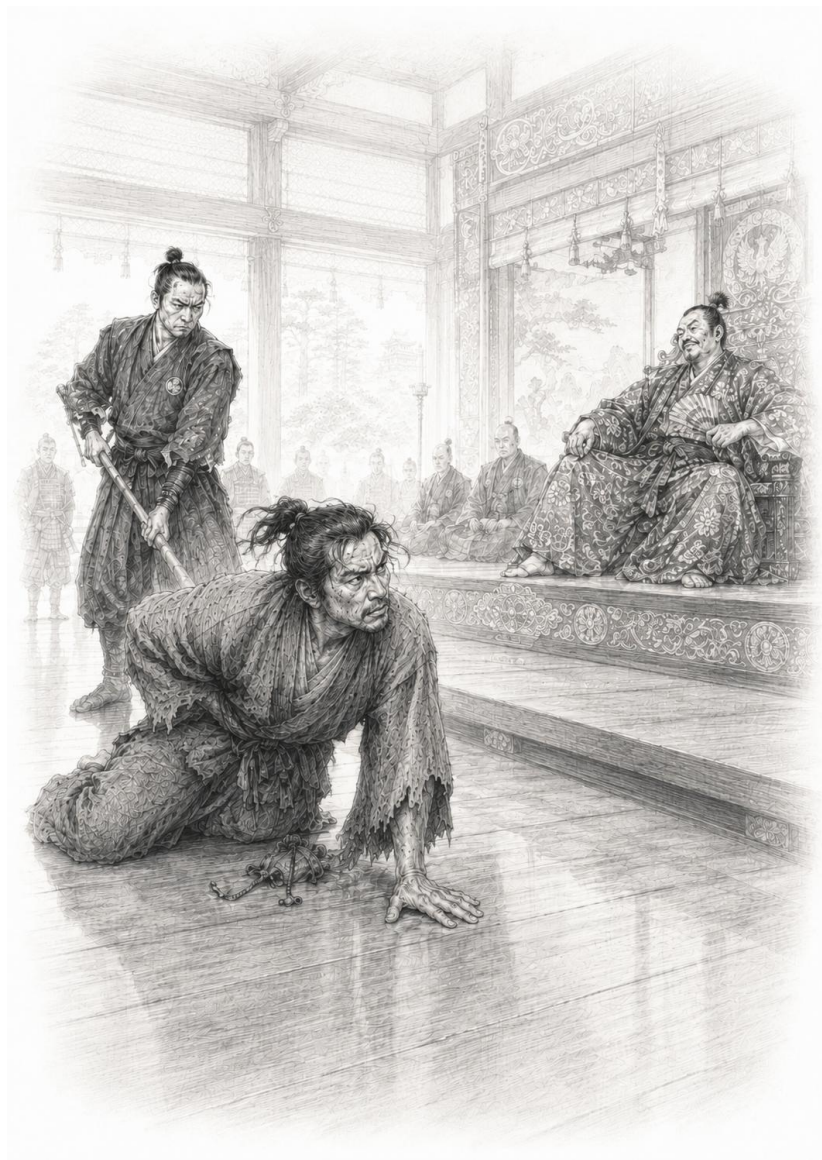
Yuki avait trouvé avec le vénérable du temple Eikō-ji des accommodements. Il pourrait rester moine à part entière tout en servant au sanctuaire. Ce ne serait pas facile, car les deux traditions

sont exigeantes, mais le vénérable avait dit : « En unissant les voies du zen et du shintō, tu deviens le feu vivant de la famille Hibiki, illuminant la sagesse ancestrale dans le cœur du présent. »

Hisako, qui dans un premier temps s'était montrée fort rétive à ce mariage, fut finalement l'une des plus heureuses de vivre une pareille journée. Sakura n'avait pas renoncé à ses ambitions de devenir prêtresse. Elle avait gagné en importance grâce à l'événement. Elle en avait parlé avec Kazuki : un sanctuaire tenu par toute une famille est bien mieux servi que par une seule personne, si dévouée que soit celle-ci. Il y a la répartition des tâches, un but commun, un soutien spirituel et émotionnel. Les savoirs et les traditions pourront facilement être transmis aux enfants et, qui sait, ceux-ci voudront peut-être reprendre le flambeau.

On ne sait pas combien Sakura et Yuki eurent d'enfants, mais on sait que le premier était un garçon et qu'on l'appela Ryūsei. « Ryū » signifie « dragon », un symbole souvent associé au bouddhisme, et « sei » signifie « étoile », un élément céleste qui peut être associé au shintō et à la nature. Le dragon et l'étoile, bien que différents dans leurs natures, illuminent le ciel ensemble. C'est une parfaite illustration de l'esprit du shinbutsu shūgō, l'harmonie des kamis et du Bouddha.

Le chemin de l'homme droit



« De tous les sombres moments qu'à traversés le Japon, la période Sengoku fut sans doute une des plus noires. En ces temps troublés, chaque petit seigneur se rêvait plus grand qu'il n'était et arrosait ses ambitions du sang d'un peuple pressuré. Ces roitelets improvisés, ces arrivistes aux ambitions illimitées étaient « daimyōs », ils se voulaient empereurs incontestés. Kurotani était l'un d'eux. Son règne ne fut pas long, mais il sut se faire exécrer. Le moment est venu de vous raconter son histoire afin que nul ne soit tenté de suivre un pareil chemin. »

Le conteur, au milieu de la scène, était vêtu de noir, agenouillé en seiza, la posture traditionnelle. Il portait un kimono sobre avec une ceinture et un hakama, cette sorte de jupe-pantalon qu'on voit si souvent portée dans le milieu des arts martiaux. La blancheur de ses pieds nus contrastait violemment avec la nuit de son habit. À côté de lui, assise comme lui, une femme, vêtue d'un kimono de soie rouge aux larges manches, était silencieuse, immobile quoique vivante.

La voix du conteur était ample, grave, faite pour captiver le public. Il accompagnait ses mots de gestes amples et tenait, au bout de son bras, un tessen, éventail de métal, qui avait ceci de particulier qu'il était hérissé de pointes, ce qui retenait surtout l'attention des enfants. Les plus sensibles craignaient qu'il n'en vienne à blesser la jeune femme à ses côtés, mais les gestes étaient maîtrisés, comme la voix.

« Kurotani, dans son délire, s'était lui-même couronné d'un titre qui en faisait l'égal d'un dieu : « Suprême du Ciel ». Pour accéder au pouvoir, il avait fait assassiner son oncle. Mais un bon crime, pensait-il, ne doit pas être honteux. Le crime doit être éclatant, assumé, pensait-il. De cette façon, puisque personne n'a su l'empêcher, il est à la gloire du souverain dont il chante la puissance. Cependant, comme pour faire perdre la raison, il avait fait supplicier et exécuter

en place publique le médecin de son prédécesseur. « Il n'a pas su, disait-il, prendre soin de la santé de mon cher oncle. »

Lorsque l'envie lui en prenait, il organisait dans son palais des fêtes somptueuses où il invitait les plus grands dignitaires avec leurs femmes. Nul ne pouvait décliner l'honneur qui lui était ainsi fait, mais il se payait cher. Qui ne dansait ou ne souriait pas assez risquait sa vie. Il aimait à jouer avec les plus éminents personnages. Ils étaient des pantins entre ses mains : « Lève le bras, lève la jambe, montre tes dents, prête-moi ta femme... maintenant, je veux que tu chantes ! » Et le général, le riche marchand ou le ministre s'exécutait... ou bien il était rapidement rayé du nombre des vivants. Le Daimyō possédait d'ailleurs un harem de veuves qu'il logeait dans une dépendance qu'il appelait « le pavillon des dames reconnaissantes ».

Comme son Karō, conseiller principal, commençait à lui faire de l'ombre, il le poussa à l'eau lors de l'inauguration d'un lac artificiel qu'il avait fait construire à l'intérieur de son palais. Un homme, spontanément, s'apprêtait à plonger pour secourir le malheureux quand il l'avait arrêté d'un geste impérieux. « Un premier ministre, déclara le seigneur, doit savoir nager ». Ainsi, l'assistance put-elle contempler à loisir les derniers moments du disgrâcié. Quand celui-ci parvenait à s'accrocher aux bords, le Suprême du Ciel lui écrasait les doigts. Quand tout fut terminé, il invita les personnes assemblées à se prosterner devant son immense sagesse : il savait, prétendait-il, remettre chacun à sa plus juste place.

C'est à la suite de cet événement qu'on vint chercher Hōkōshi, le vertueux... »

Sur ces mots, le conteur se tut. Alors, la femme à ses côtés, sans pourtant bouger d'un cil, son visage maquillé de blanc comme celui d'une statue, les mains sagement posées sur ses genoux, se mit à entonner une mélodie. Sa voix était si belle et cristalline qu'elle

pénétrait les cœurs et les âmes, qu'elle invitait aux larmes sans qu'elle eût besoin pour cela du moindre artifice.

*Dans ce monde éphémère,
Les hommes passent comme des ombres. Leurs promesses sont aussi
vaines que la rosée du matin.*

*La confiance est aussi fragile.
Que les fleurs de cerisier,
Rapidement dispersées
Par le moindre souffle de vent.*

Certains, parmi les plus anciens, avaient reconnu l'un des poèmes du Kokin Wakashū.

Certains, même, l'avaient accompagné du mouvement de leur bouche comme s'il s'agissait d'une prière. Quand ce fut terminé, ils furent nombreux à éprouver le besoin de saluer, de s'incliner.

On attendit un peu, et de nouveau retentirent les résonances de la voix mâle et grave du conteur :

« Il y avait bien dix ans qu'Hōkōshi avait quitté les affaires publiques. Mais le peuple gardait de lui un souvenir ému. Il se disait de lui qu'il n'était pas seulement le Karō, le premier serviteur du Seigneur, mais également le serviteur du peuple qu'il aimait. « Être grand, disait-il, c'est savoir prendre soin de plus petit que soi. » En cette époque reculée, pareilles phrases ne passaient pas pour orgueilleuses, mais pour humilité et respect des plus humbles. Le peuple savait très bien qu'il était à la merci du caprice des grands. C'était déjà bien beau quand on semblait l'oublier. Hōkōshi, à son époque d'exercice du pouvoir, avait su redresser l'économie, remplir les bols de riz, donner de l'espoir aux parents pour leurs enfants.

Quand les soldats entrèrent dans la maison de l'ancien conseiller, sa femme et ses enfants crièrent de terreur. Ils ne comprenaient pas. Qu'avait-il bien pu faire qui déplût au Seigneur ? Sa plus jeune fille se jeta à ses pieds, saisit sa jambe pour empêcher les militaires de l'emmener. Mais l'un d'entre eux lui décocha un coup de pied pour qu'elle lâchât prise. Le même en asséna un autre, envoyé de telle sorte que l'enfant fut soulevé du sol et projeté contre une cloison. Hōkōshi demanda aux siens de ne rien faire, on ne pouvait qu'envenimer la situation. Il crut voir cependant que la petite reprenait conscience entre les bras de sa mère quand on lui enfila un sac sur la tête, le ligota avant de le pousser dehors.

Il n'aurait su dire combien de temps se prolongea cette situation. On le fit marcher à l'aveugle, monter dans une voiture tirée par des chevaux, sortir, entrer dans une nouvelle voiture... sortir à nouveau, attendre dans une pièce inconnue sans que l'on songe même à lui donner à boire, se prendre des coups quand il osait ouvrir la bouche... Damatte ! Tâis-toi !

On le força à se mettre à quatre pattes sur un sol lisse. Il lui fallut quelques secondes pour recouvrer totalement l'usage de la vue. Mais ce qu'il vit le saisit :

Kurotani, l'actuel daimyō, était en face de lui et le considérait, rigolard...

— Tu t'inclines bien bas devant moi, aujourd'hui, Hōkōshi ! Ce n'est que justice !

— Je me mets à hauteur de bête.

Il reçut alors un grand coup de pied dans les côtes... Peut-être était-ce le même garde qui avait maltraité sa fille. Ce fut en tout cas bien douloureux et l'avenir lui apprit qu'une de ses côtes avait cédé, fêlée. Mais le seigneur fit au garde un geste d'apaisement. Pourquoi le maltraiter ? On était là entre gens de bonne compagnie...

- N'est-ce pas Hōkōshi ?
- Si tu veux m'exécuter, exécute-moi, pourquoi cette mascarade ?
- Moi, vouloir te faire exécuter ? Non, pourquoi ? Ce ne serait pas amusant.
- Non, je veux faire de toi mon ministre ! Tu l'as déjà été, tu sais ce que c'est !
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Vois-tu, la place est vacante. J'ai eu le chagrin, ces derniers temps, de perdre mon principal conseiller et ami, Matsudaira Tadashi. Vois-tu, ses parents avaient négligé son éducation ; il ne savait pas nager. C'est un grand manquement. Mais... tu connais ma bonté. Je leur ai fait parvenir ses cendres dans une urne.
- Trop aimable de ta part...

Sans doute, s'il n'y avait eu cette douleur à la côte, Hōkōshi aurait-il pu tenter de se relever, mais il était au bord de l'évanouissement. Cela faisait peut-être deux jours qu'il n'avait rien bu, si ce n'est un bol d'eau passé à travers son sac.

Chaque mot lui coûtait.

- Dans son urne, j'ai fait mettre un peu d'eau du lac. Je ne sais pas si ses cendres sont maintenant dessus ou dessous. Mais il n'est jamais trop tard pour apprendre à nager...

Silence. Que pouvait-on répondre à cela ? Pourtant, le potentat reprit :

- Comme je te le disais donc, je t'ai choisi pour être mon bras droit. Tu te consacreras à tout ce qui concerne l'administration du royaume. Bien sûr, je me réserve la chose militaire, les grandes questions de culte, de mon culte et de la politique...
- Ça ne... marchera pas !
- Et pourquoi est-ce que ça ne marcherait pas ?

— Apportez-lui donc de l'eau, c'est pénible à la fin ; vous voyez bien qu'il n'arrive pas à parler !

Très vite, un serviteur apporta un bol d'eau sur un plateau en argent. Hōkōshi le but lentement et finit par dire...

— Nous ne sommes pas sur le même chemin !

— Comment ça, nous ne sommes pas du même chemin, qu'est-ce que cela veut dire ? Il est comment, d'ailleurs, mon chemin ?

— Il est... tortueux.

— Mais j'espère bien qu'il est tortueux ! Et les rivières, crois-tu qu'elles soient droites ? Non, les rivières sont comme moi, des êtres complexes et sinueux... Elles descendent, elles descendent... Toujours plus bas... Ah ah !

— Ça ne marchera pas !

Pour l'aider à trouver son chemin, le Daimyō le fit mettre au cachot. Mais Hōkōshi y fut bizarrement bien traité avec de l'eau, de la nourriture... et même une fois avec du thé. Il avait trois jours pour réfléchir. Ne pouvait-il pas encore faire du bien à ce peuple qu'il prétendait aimer ? »

Le conteur se tut et les lumières s'éteignirent doucement. On attendit. Dans la nuit complètement noire, alors que les gens commençaient à se demander ce qu'il en était, la voix de la femme psalmodia lentement, tellement lentement ces mots – qu'ils étaient difficiles à bien comprendre et discerner :

Caché par les nuages,

Le chemin vers le sommet invisible,

Je cherche à avancer.

Sans même une trace d'autrui, pour me guider.

Il semblait que le son de sa voix nourrissait la lumière des projecteurs. Lorsqu'elle eut terminé son couplet, tout était redevenu comme avant. Le conteur tarda à reprendre son récit. Il semblait attendre un signal inaudible à tout autre que lui. Et puis...

« Dans sa cellule, Hōkōshi médita et délibéra beaucoup. Que devait-il faire ? Accepter de collaborer avec Kurotani pour alléger les souffrances du peuple au risque d'y perdre son intégrité – ou refuser. Il ne se faisait aucune illusion. Décliner l'offre, c'était renoncer à sa vie. À cela, il était prêt. Ce qui le tourmentait davantage, c'était la sécurité des siens. D'ailleurs, toute sa réflexion était troublée par ses inquiétudes quant à sa petite dernière, Akari. Il signifia très tôt à son gardien qu'avant de pouvoir donner sa réponse au Daimyō, il lui fallait savoir comment allait sa famille. On devait beaucoup tenir à sa coopération, car deux jours plus tard, il reçut une lettre de sa femme. Le jour de l'enlèvement, la fillette, projetée sur la cloison, avait perdu connaissance, mais ses séquelles physiques étaient fort limitées. Elle avait eu un cran au front et un gros hématome sur la tête. C'est son comportement qui était inquiétant. Elle ne cessait de réclamer son père et dès qu'un étranger à la famille se présentait, elle hurlait. Ce n'était qu'à demi rassurant...

Que décider ? Hōkōshi, dans sa jeunesse, avait fréquenté Ikkyū Sōjun, l'enfant terrible du zen. Il avait été pour lui une sorte de maître. Qu'aurait-il fait à sa place ? Il privilégiait la simplicité dans l'action. Selon lui, les êtres avaient tous la nature de Bouddha, indépendamment de leur statut ou de leur mode de vie. Mais comment reconnaître les traits du Bouddha dans la face au rictus cruel d'un Kurotani ? Par contre, écouter son cœur... Dans le silence de sa méditation, Hōkōshi finit par reconnaître que, sur le chemin qui était le sien, le bien de tout un peuple et sa réputation lui importaient moins que sa famille. Si le hasard l'avait porté aux plus hautes responsabilités, il n'était qu'un homme, après tout, et sa

responsabilité était simplement celle d'un père de famille. Il avait envie de revoir Akari et de la serrer dans ses bras. De vivre, s'il le pouvait, et de mettre toute sa famille en sécurité. Il accepta.

— Je savais bien que tu étais un homme intelligent, dit le Daimyō, quand il le fit comparaître devant lui. Dans quelques heures, tu auras de beaux vêtements et pourras goûter aux plats les plus raffinés... On va te montrer tes appartements.

— Mais je ne ferai jamais rien qui aille contre les intérêts du peuple...

— Regardez-le comme il est mignon avec ses airs de pucelle ! Mais j'espère bien que tu ne feras rien contre les intérêts du peuple, comprends-tu ? Avec toutes les petites fantaisies que je m'accorde, il faut bien, pour que mon règne dure, que j'accorde à ce cher peuple que j'aime d'amour quelques compensations.

— Tu es ma compensation. Mais n'oublie pas !

— Quoi donc ? Je suis ton maître et ton dieu ; j'exige une loyauté absolue. Il suffit d'un geste de mon petit doigt pour t'envoyer au royaume des morts.

Du petit doigt de sa main gauche, il traça un sourire sur sa gorge. Ses deux gardes du corps s'inclinèrent. C'étaient des colosses formidables, et dans un autre contexte, Hōkōshi savait qu'ils auraient sorti leur sabre et que c'en aurait été fini de lui.

Contre toute attente, la collaboration fonctionna. En particulier, Hōkōshi parvint à redresser les finances du pays. Il parvint à convaincre Kurotani, dont la cruauté n'obstruait pas totalement l'intelligence, qu'un paysan riche rapporte plus d'impôts qu'un misérable réduit à la faim. Il fallait donc différer certaines dépenses et projets somptueux. Ce n'était pas facile pour le Suprême du Ciel de différer, mais il s'accordait, pour son plaisir, quelques atrocités qui lui donnaient le sentiment de sa divinité, des crimes que

les habitants eux-mêmes semblaient vouloir passer sous silence, parce que leur évocation seule avait le pouvoir de vous ôter le goût de la vie...

Cependant, jamais, dans les grandes décisions qui lui revenaient, le nouveau Karō ne dut prendre des décisions qui allaient contre son cœur. Il restait le bienfaiteur du peuple. Il y avait une ombre au tableau. On lui imputait aussi des décisions qui n'étaient pas les siennes, des choix absurdes, des propos dégradants. En un mot, et comment croire que Kurotani n'était pas à la manœuvre, on le diffamait, souillait sa réputation. Comme il vint à s'en plaindre, le Daimyō lui répondit simplement : « Tu es en train de laver mon nom. Il faut bien en retour que je salisse un peu le tien... N'est-ce pas là justice ? »

Régulièrement, il devait lui faire son rapport. Le Seigneur était d'accord en général et approuvait ses décisions. Dans ces moments-là, il se comportait presque comme un souverain ordinaire. D'autres fois, il le faisait appeler simplement parce qu'il avait envie de l'insulter. Il exigeait d'Hōkōshi qu'il se mît à genoux et Hōkōshi s'agenouillait. Il voulait qu'il touche le sol de son front, Hōkōshi touchait. Ensuite, c'était le moment des insultes proprement dites. Le Daimyō devait en composer la nuit, car son stock se renouvelait. Il cherchait dans l'œil de son invité quel effet lui faisaient les mots qu'il lui disait. C'était grandiose autant que ridicule. Le premier conseiller sentait que, dans ces moments-là, tout pouvait déraiper. Lorsque la séance était terminée, il était en général renvoyé avec un somptueux cadeau. Le Suprême du Ciel se voyait tellement grand qu'il considérait que ses serviteurs qu'il humiliait au quotidien devaient par ailleurs être traités comme des rois.

C'est dans un de ces moments délicats que le premier conseiller faillit un jour perdre la vie.

- Tu comprends ? Tu es poussière, et je suis ton dieu ! C'est parce que tu n'es que poussière que je suis dieu et parce que je suis dieu que tu n'es que poussière !
- Je comprends, illustre Daimyō...
- Fiente de pigeon ! Tu vaux moins qu'une fiente de pigeon. Elle, au moins, porte des graines qui feront des fleurs ! Fiente stérile qui ne fait pas de fleurs, tu es moins qu'une fiente de pigeon !
- ...
- Chiure de mouche, oui ! Tu es peut-être à la hauteur d'une chiure de mouche, mais je te défends d'en tirer orgueil, tu comprends ? L'orgueil est une maladie ! Tu me promets de ne pas tirer orgueil d'être une chiure de mouche ! Vas-y, dis-le si tu tiens à ta vie : « Je suis une chiure de mouche et n'en tire pas orgueil ».
- Je suis une chiure de mouche et n'en tire pas orgueil.
- Très bien, je vois que la lumière commence à s'épandre en toi. Tu vas connaître l'éveil ! N'est-ce pas que je suis un dieu ? N'est-ce pas que je suis tout-puissant !
- Tu es un dieu et presque tout-puissant, Maître de la sagesse...
- Presque ? Comment cela, presque ?
- Ta puissance est grande, mais elle n'est pas encore tout à fait à toi. Elle est, comme le sabre, entre les mains de tes gardes du corps, comme les armes entre les mains de tes soldats qui te servent et dans le cœur de ton peuple qui t'aime pour ta grande bonté.

Qu'était-ce que cela ? Le Karō fatigué de la vie avait-il décidé d'en finir ? Les yeux du seigneur roulèrent dans ses orbites comme le feraient ceux d'un épileptique. Un éclair de folie passa dans son regard perdu et il s'apprêtait à lever la main pour qu'on exécutât l'insolent sur-le-champ. Pourtant, à temps, il sut se ressaisir :

- Le premier conseiller est souffrant, dit-il, qu'on le ramène à son cachot pour qu'il puisse retrouver ses esprits.
- Dans ses appartements ? demanda le plus grand des gardes du corps.
- Dans son cachot, imbécile, puanteur de furoncle mal opéré !

Hōkōshi, dans son cachot isolé, perdit le sens du jour et de la nuit. On le nourrissait de riz et d'eau, mais il lui semblait que ce n'était pas régulier. Pourquoi avait-il dit cela ? Ce n'était pas prémédité. Ça lui était apparu un instant comme une évidence, et il l'avait dit. Par ces seuls petits mots, il lui semblait avoir ruiné plus d'un an d'efforts et d'humiliations... Sans compter les risques qu'il faisait courir à sa famille. Et pourtant... Il ne parvenait pas à regretter.

- Presque, dit le souverain.
- Presque, répéta-t-il...
- SEPPUKU ! cria-t-il en désignant son garde de droite.

Alors, prestement, sans rien dire, le samouraï prit son tantō et se l'enfonça dans l'abdomen...

- KAISHAKU ! cria-t-il en désignant son garde de gauche.

L'autre alors se saisit de son sabre et, d'un geste précis, trancha la tête de son compagnon souffrant. Il y eut un jet de sang, le bruit de la tête... Hōkōshi ne supporta pas d'en voir plus et il ferma les yeux, le front contre le sol, prosterné en apparence, en vérité, prostré. On s'activa autour de lui. Puis ce fut le silence. Quand enfin il rouvrit les yeux, le Daimyō était toujours en face de lui, assis sur son estrade et son coussin. Tranquille et satisfait, il le regardait. Toute trace du mort avait disparu. Se pouvait-il qu'on ait déjà nettoyé ? Si vite et silencieusement ? Petite différence, il n'y avait plus qu'un garde du corps au côté du seigneur, mais une demi-douzaine de militaires plus

ordinaires étaient entrés et s'étaient alignés, le visage droit, impassibles sous leurs casques. Le Seigneur de Guerre lui parla d'une voix douce, comme à un petit enfant auquel il faut expliquer les choses.

« Tu y étais presque, Karō, en prétendant que mon pouvoir n'était pas vraiment le mien, tu me désarmais de l'intérieur. J'aurais voulu me prouver à moi-même que j'étais tout-puissant, aussi aurais-je été tenté de me passer de mes gardes et de la soldatesque. Ainsi démunis, j'aurais été à la merci du moindre ahuri qui passait par là, du moindre assassin, du plus maladroit des attentats. Ils sont nombreux ceux qui souhaitent ma mort et mes veuves chéries elles-mêmes, quelquefois, ont des moments d'égarement. Heureusement, tu te trompais... La vie de mes hommes m'appartient ; ils sont heureux de me l'offrir. Tu as fait une veuve aujourd'hui, Hōkōshi, mais rassure-toi, je la couvrirai d'or. Elle est plutôt jolie. Je lui ouvrirai peut-être les portes du pavillon des dames reconnaissantes... Tout est à moi, ici, Karō. Les corps et les âmes. Bien sûr, on peut faire des erreurs... »

Comme Hōkōshi ne répondait rien, il continua : « Tu vois, je te présente Otakebi ». Il désignait le garde du corps qui lui restait, cette espèce de géant qui sans l'ombre d'une hésitation avait coupé la tête de son camarade. « Otakebi a fait quelques erreurs de jeunesse... il parlait trop ! Un peu comme toi... C'est ennuyeux de parler trop quand on est garde du corps. Alors je lui ai demandé de couper sa langue. Et il l'a fait. En vérité, je ne pensais pas qu'il y arriverait. Mais il l'a fait. Otakebi est un homme loyal, intelligent et courageux. Montre-nous ta langue, Otakebi... » Et le géant ouvrit la bouche pour montrer la langue qu'il n'avait plus.

Hōkōshi était au bord de l'effondrement. Il n'avait pas peur de la mort pour lui, mais il lui semblait que régnait ici quelque chose de pire que la mort. Il se mit à trembler... C'était pour lui une grande

humiliation, mais pas de doute, il tremblait. Le souverain reprit de sa voix douce et satisfaite : « Tu m'étonnes, Hōkōshi, tu m'avais parlé de ton chemin qui était plus droit que le mien. Mais m'amener à penser que mon pouvoir n'est pas mon pouvoir, qu'il est à la merci de mes troupes et de mes gens, m'inviter à me désarmer par orgueil pour m'exposer, fragile, à la fureur de mes ennemis... N'est-ce pas tortueux... Tu vois... Je marche plus droit que toi ! »

Quand tout cela finirait-il ?

La voix reprit : « J'ai fait chauffer l'eau de l'ofuro dans tes appartements. Il me semble que tu as besoin d'un bon bain et de te relaxer. Sais-tu que tu as beaucoup de travail en retard ? »

Le conteur, sur ces mots, ferma les yeux, déploya son éventail à pointes, le posa sur son front et baissa doucement la tête comme un homme accablé ou endormi. À ce moment-là, la voix jaillit :

*Dans le crépuscule éternel,
Tout s'efface, tout s'évapore,
Le jour s'incline devant la nuit,
L'honneur se tord en déshonneur, la joie se mêle à la douleur.*

*Là où l'amour parfume la haine,
Mon cœur se trouve enchaîné,
Quête sans fin, espoir en peine,
Le temps, traître, m'a renversé, prisonnier de mes habitudes.*

*Sable instable sous mes pieds,
Chaque pas, lourd d'incertitude,
Personne ne pourra sonder,
La profondeur de ma solitude,*

Dans l'ombre, mon cœur se tait.

On sentit dans la salle passer une sorte d'onde, un frisson de mélancolie. Une tristesse indicible qui ne venait pas seulement du conte, mais aussi du son de cette voix si émouvante d'une femme tellement immobile. On aurait eu envie de pouvoir parler à son voisin, à sa voisine ; enfin, on avait envie de faire humanité, de se rassurer, de se consoler de toutes les tristesses de l'existence et des espoirs abandonnés, mais on était trop respectueux et bien élevés pour cela. D'ailleurs, le conteur, déjà, reprenait le fil de son histoire :

« Aux jours succédèrent des semaines, et des mois aux semaines. Hōkōshi servit fidèlement sans jamais s'écarter de sa ligne. On ne voyait plus rien dans son comportement qui puisse s'apparenter à de la résistance, à toute forme de rébellion. On dit que par sa vertu et son honnêteté, il a donné à un régime criminel les moyens de sa pérennité. D'une machine criminelle, il devint le très parfait rouage. D'ailleurs nul ne songeait à le lui reprocher... En près de deux ans et bien qu'il ait occupé les plus hautes responsabilités après le Suprême du Ciel, il ne se fit pas de véritable ami. Sa famille, il ne la voyait pas. Elle vivait cachée et plus ou moins discrètement surveillée par l'autorité.

Lorsqu'il y avait des réunions du conseil, les autres ministres n'avaient pas de place assignée sur les tatamis. Lui, si. Une place d'honneur lui revenait : il était assis en face du Daimyō, en second personnage, pour ainsi dire, mais toujours sous l'œil du maître... Inquiétante présence, il y avait toujours, en léger retrait du seigneur, mais prêts à intervenir à tout moment, ses deux imposants gardes du corps. Le garde qui avait été décapité sous ses yeux avait été remplacé par un plus jeune et – on peine à le croire – plus grand et plus large encore. À ce point-là, le samouraï confinait au sumotori ! L'autre, c'était son cauchemar... il connaissait son nom : Otakebi ; Otakebi, le tellement obéissant qu'Hōkōshi l'avait vu sans ciller obéir à l'ordre

de trancher la tête de son camarade, Otakebi qui s'était encore, sur ordre encore, amputé de sa propre langue... Celui-là, le Karō tentait au maximum de ne pas croiser son regard. Devant lui, il se décomposait. Ce n'était pas son arme qu'il redoutait ; c'était qu'il voyait en ce sinistre personnage un terrible miroir de sa propre condition, de ce qu'il était devenu. La mutilation même de ce samourai esclave était l'expression physique d'un mal qu'il sentait en lui sans pour autant savoir le définir...

Dans les couloirs du palais, il avait un jour croisé son ancien maître, Ikkyū Sōjun. Il fut stupéfié de le voir en un pareil endroit. Le moine était réputé pour fréquenter divers milieux et pour son excentricité, mais que pouvait faire celui qui dénonçait la corruption et l'hypocrisie dans un pareil palais, lieu de tant de vicissitudes ? Peut-être avait-il été tout simplement arrêté... Il n'y avait que des gens d'armes autour de lui et ceux-ci semblaient vouloir le presser. Il voulut lui dire quelque chose, mais sa voix resta coincée dans sa gorge. Alors le maître Rinzai, en se retournant, lui dit : « Sois plus simple, Hōkōshi, sois plus simple... Tu as toujours été trop compliqué... » Ainsi, après toutes ces années, le maître l'avait-il reconnu... Le premier conseiller enquêta discrètement sur cette présence inattendue, mais ne trouva rien ; à tel point qu'il finit par se persuader qu'il avait rêvé.

L'incident survint sans qu'il ait pu davantage qu'un autre le prédire. Le conseil était réuni au grand complet. On n'y avait traité que des affaires courantes, et à part les quelques petites humiliations inévitables en pareille circonstance, tout s'était bien passé. On touchait à la fin et le premier conseiller voulait aborder le difficile problème de l'entretien de la voirie. Pressé sans doute par la perspective d'activités plus palpitantes, le Daimyō demanda que l'on ajourne cette discussion.

— NON ! répondit le Karō, NON !

— Comment cela, non ? s'inquiéta le Daimyō, n'en croyant pas ses oreilles.

— Non. Je ne suis pas pour reporter cette intéressante discussion...

La chose avait été dite deux fois à haute et intelligible voix. Il n'était pas possible de faire comme si le mot n'avait pas été prononcé. Alors, le Suprême du Ciel se tourna vers Otakebi pour lui demander certainement de s'emparer du Karō. Mais celui-ci, devant ses propos, ouvrit sa bouche mutilée et dit : « ON ». Il n'y avait pas à hésiter. Malgré la difficulté de la prononciation, c'était bien le troisième « non » de la journée. Alors chacun fut témoin de ce qui passa dans les yeux du Seigneur de la guerre : une totale panique. Ses regards affolés s'arrêtèrent sur le jeune géant, le samouraï dodu comme un enfant :

— Va ch... ch..., Va ch... va ch... la... gaaaaard...

Certainement, sa langue était toujours à sa place, mais il ne trouvait plus ses mots. À défaut de pouvoir l'appeler lui-même, il voulait qu'on aille chercher la garde. Le géant le regardait avec perplexité. Peut-être avait-il compris, peut-être hésitait-il... Mais Otakebi lui toucha l'épaule et secoua la tête. Cela aussi voulait dire non. Alors, quel que fût le grade ou l'autorité du quasi-muet, il fallait bien lui reconnaître un grand pouvoir sur le nouveau, car celui-ci fit une étrange moue et dit simplement : « Non ». Il ne semblait pas qu'il eût la moindre conscience de la gravité de son refus. Son prédécesseur était mort pour beaucoup moins que cela, pour un caprice, les besoins d'une démonstration.

Mais pour lui, c'était non.

À défaut de pouvoir crier, le Daimyō voulut s'enfuir... se leva, mais Otakebi n'eut qu'à appuyer sur ses deux épaules pour le plier en deux et le forcer à s'agenouiller...

— Et v... vv... vvvous... vous n'êtes rien ?!

Effectivement, les ministres, fascinés, stupéfaits, terrorisés, sans doute, ne disaient rien. Tous avaient des raisons d'en vouloir au seigneur de la guerre. Certains, même, lui vouaient une haine mortelle. Mais la peur demeurait. Et à dire vrai, ils avaient perdu l'habitude de vouloir quoi que ce soit quand le maître était là. Ils étaient déshabitués à prendre l'initiative. Quand l'un d'entre eux se distinguait des autres, il n'était pas rare qu'il eût à le payer très chèrement. Pour certains d'entre eux, les plus politiques, sûrement, une autre considération les empêchait de se prononcer : qui pouvait dire avec certitude, en ce moment quel était le plus puissant personnage en présence ? Otakebi ? Le Karō, qui le premier avait dit non ? Le Daimyō, peut-être encore... Et que penser de ce jeune samouraï qui semblait capable de les écraser d'un revers de main... Il aurait suffi, sans doute, que l'un d'entre eux prît l'initiative de crier « À la garde ! » pour que tout fût changé. Mais là encore, l'incertitude régnait. Qui leur disait que la garde n'était pas prévenue et favorable à la prise de pouvoir ? Et si elle ne l'était pas, il y aurait sans doute combat. Qui s'en sortirait vainqueur ? Et si le Daimyō était tué dans la confusion, qu'advierait-il d'eux ? Et s'il ne l'était pas ?

Plutôt qu'un tonitruant « À la garde ! », on entendit quelqu'un dans la petite assemblée prononcer un timide « non ». Nul ne saurait dire de quelle bouche il était sorti. Celui chargé de la culture ? Des constructions publiques ? Du prélèvement des impôts ? Nul ne le sait vraiment, mais ce que l'on sait, c'est qu'après cela les bouches se délièrent et chacun alla de son « non », à sa manière, selon son caractère.

Pendant ce temps, Otakebi avait retiré de son front le hachimaki qui l'ornait et se servait du tissu vert pour en faire un bâillon. Comme l'autre avait montré des vellétés de résistance et qu'il avait failli le mordre, son jeune compagnon avait à moitié assommé le

Suprême du Ciel par un coup du plat de sa main. Cela semblait aux antipodes de l'éthique du samouraï, mais on n'était plus à cela près. Hōkōshi avait enfin croisé le regard d'Otakebi et tous les deux s'étaient compris. Le ministre de l'Agriculture offrit obligeamment la ceinture de son kimono afin que l'on puisse terminer de ligoter Kurotani.

Le samouraï presque muet, quand ce fut terminé, prit un pinceau et un papier, écrivit quelque chose qu'il tendit à Hōkōshi. Le premier conseiller lut attentivement ce qui était donné, approuva de la tête et du regard puis dit à l'adresse du ministre de la guerre : « Allez demander aux gardes de faire venir leurs officiers. Il va y avoir du changement ici ». À cet instant, chacun des présents se dit que, désormais, on savait qui était le chef...

Le conseiller des armées se leva, quoiqu'il n'eût pas la responsabilité directe de la garde seigneuriale, et traversa la grande salle pour aller parler aux gardes. Il aurait pu trahir la nouvelle autorité, mais au lieu de cela, il revint, préoccupé, songeur...

Lorsqu'il se fut assis, il dit : « Je crois que chacun de nous sera en danger tant que vivra cet homme ». Il désigna Kurotani, au sol, bâillonné et ficelé, roulant de grands yeux fous. Les autres approuvèrent. Mais une seconde fois, Otakebi prit le pinceau et traça quelques caractères. Il fit passer le papier à Hōkōshi qui lut : « Je préfère qu'on lui coupe la langue ». Qu'en aurait pensé Ikkyū Sōjun Oshō ? N'était-ce pas mieux que de supprimer une vie ? Finalement, il s'inclina et approuva d'un signe de tête. »

La voix du conteur s'éteignit. Progressivement, la lumière des projecteurs changea, devenant bleue, si bien que les vêtements de l'homme et de la femme paraissaient maintenant s'anéantir dans la même teinte sombre. Le conteur s'était dissimulé le visage derrière son éventail, la tête inclinée comme un grand corbeau revendiquant

quelque pudeur. Pendant ce temps, la chanteuse, visage tourné vers le ciel, avait le visage bleu. Et sa voix était si désincarnée qu'on eût dit la plainte de quelque fantôme :

*Même si je devais mourir,
Mourir et devenir poussière,
Je n'oublierais jamais
Les cerisiers en fleurs de ce monde.*

*La mer d'été
Est calme et tranquille.
Mais mon amour est orageux et mon cœur, une mer agitée.*

*Dans la montagne lointaine,
Les feuilles tombent, une à une.
Ainsi passent les jours,
Éphémères comme des rêves.*

*Sur la rive, les roseaux se balancent.
Témoins silencieux du temps qui passe.
Les hommes font la guerre, cherchent la gloire, mais la nature reste,
imperturbable.*

Les spectateurs semblaient passablement perdus, mais les lumières reprirent leur coloration ordinaire. L'homme et la femme se levèrent lentement, très lentement, se tournèrent d'un côté, puis de l'autre. Était-ce fini ? Cette fois, à la surprise de chacun, c'est la femme qui parla :

« Hōkōshi, en vérité, ne voulait pas s'emparer du pouvoir. Il ne voulait qu'une chose ; retrouver sa femme et ses enfants. Mais même les révolutions de palais se passent rarement bien. Il fut étranglé dans son sommeil, quelques jours seulement après la prise du pouvoir. L'instabilité politique dura plusieurs mois. Oh, ce n'était plus Kurotani, l'ancien suprême tombé du ciel, Kurotani, le désavoué, le mutilé qui le menaçait. Dans son cachot exilé, il avait perdu son privilège de nuisance. Mais... ils sont nombreux les aspirants au pouvoir...

Puis tout rentra dans l'ordre, pour autant qu'on puisse parler d'ordre à l'âge des Provinces en Guerre. Otakebi, le samouraï muet, avait rapidement quitté le palais. Il devint samouraï errant, rōnin, homme flottant comme flottent les âmes en peine. Puis il entra au service de la famille d'Hōkōshi. En ces temps troublés, qui possédait quelque bien, surtout quand le père de famille avait disparu... avait besoin d'une solide protection. La petite Akari, que le pied d'un soldat avait projetée contre une cloison, devint poétesse. Elle chanta avec sensibilité et passion l'instabilité des choses, la solitude des femmes et la sagesse profonde des saisons. Ce que nous a légué son père, c'est qu'il existe toujours, malgré les secousses, les déboires et les assauts du doute, un recours possible à un petit mot tout simple, mais tellement dur, parfois, à prononcer. »

Les lumières s'éteignirent totalement, laissant chacun, l'espace d'un instant, en prise avec lui-même...

Histoire d'une dépression



*Dépression.
Un jour, plus rien.
Le lendemain : thé.*

La juste place



Noboru Watanabe était un honnête villageois qui ne frappait pas plus sa femme qu'un autre. C'était un artisan cordonnier et il fallait marcher beaucoup pour en trouver un autre. Dans sa petite échoppe, il y avait toutes les familles de chaussures... Des zōris à semelles plates faites de paille de riz tressée, maintenus par des lanières qui passent entre le gros orteil et le deuxième orteil... Mais peut-être, pour les jours de pluie, préférerez-vous chausser des getas qui bénéficient de hautes semelles de bois qui vous garantissent des flaques et de l'humidité. Certains les aiment aussi parce qu'elles donnent du rythme à vos pas : clac clac... Les voyageurs, les moines, les paysans, les travailleurs lui achetaient surtout des warajis, connus pour leur solidité... N'oublions pas les tabis, sortes de chaussettes traditionnelles divisées en deux parties pour séparer le gros orteil des orteils de taille inférieure. Il y avait également des jika-tabis, semelles en caoutchouc, des chaussures de voyage ou de cérémonie. Toutes ces chaussures, sans contredit, étaient fort belles, mais des esprits chagrins prétendaient qu'elles faisaient mal aux pieds. Vous verrez, disait Watanabe, philosophe, elles se feront avec l'usage. En vérité, avec l'usage, on s'y faisait.

La petite boutique attenante à l'atelier était coquette, tenue par Madame Watanabe et sa grande fille Yuki. Madame Watanabe était une femme douce, encore jolie malgré ses 40 ans passés, très attachée à son mari ainsi qu'aux apparences. Elle portait des zōris, soigneusement confectionnés. La semelle en était brun clair ; les lanières, faites d'un tissu de soie crème, arboraient des motifs floraux brodés en fil d'or et d'argent. La face inférieure présentait une fine semelle en cuir. Avec ces zōris, elle portait des tabis blancs, dont la séparation caractéristique était bien visible entre le gros orteil et les autres. Sa grande fille Yuki était sur le point de se marier, et elle marchait sur les pas de sa mère : elle portait des getas en bois laqué, rehaussées de deux supports. Les lanières étaient simples, en coton bleu foncé, et contrastaient avec la teinte claire du bois. Était-ce

coquetterie légitime d'une jeune femme de dix-neuf ans ? Elle ne portait pas de tabi.

Il y avait dans cette famille deux grands garçons qui avaient déjà quitté la maison. Ensemble, ils essayaient de monter un commerce itinérant où ils vendaient, entre autres choses, les créations de leur père. Hiroshi et Kenji, donc, portaient des warajis robustes, renforcés pour les longues marches, avec des lanières en cuir pour un soutien supplémentaire. Monsieur Watanabe, quant à lui, portait des zōris à semelle épaisse, brun foncé, avec des lanières en cuir sobrement ornées. Voilà qui témoignait à merveille de son statut d'artisan respecté.

Quant à la petite dernière... elle ne portait pas de chaussures, et elle allait pieds nus. C'était, on le comprend aisément, la honte de la famille. On avait tout essayé, les coups, les cris, jusqu'aux supplications. Le jour du festival des filles, tous les trois mars, les autres fillettes avaient droit à des poupées, quand elle recevait invariablement des chaussures de couleur qu'elle vous envoyait valdinguer de l'autre côté de la pièce. Les autres jours, elle était relativement calme, mais ses dernières semelles ayant été laconiquement déclarées perdues dans la rivière, on avait fini par lâcher l'affaire ; c'était une moins que rien, une hadashi, une « va-nu-pieds ».

Un observateur averti de ce qui se passait dans cette honnête maison aurait sans doute remarqué qu'en repoussant les cadeaux qu'on lui faisait, cette petite sauvageonne avait perdu une partie de cette affection que sa famille, pourtant, était toute prête à lui offrir... Aoi était plutôt jolie, mais souriait très peu. Elle n'était pas plus facile à coiffer qu'à chausser et, comme elle baissait le plus souvent la tête en une étrange humilité, son visage et ses yeux étaient presque toujours cachés. Il valait mieux d'ailleurs, car son regard avait quelque chose de troublant. Ses yeux étaient... trop profonds, trop

brillants. Cela peut paraître quelque peu ridicule de le dire ainsi, mais c'est ainsi qu'il convient ; il semblait qu'il y avait... quelqu'un derrière, quelqu'un qui vous voyait, quelqu'un qui vous jugeait à votre juste valeur. Un jour que son père la frappait pour lui apprendre les bonnes manières, elle l'avait ainsi regardé, droit dans les yeux. Son geste était resté suspendu en l'air... Il avait bafouillé quelque chose... puis il lui avait tourné le dos, était parti dans la cuisine... où, d'ordinaire, il n'allait jamais...

Au contraire de sa sœur, qui se plaisait aux tâches ménagères, tirait fierté de savoir cuisiner et entretenir une maison, gérer un budget, filer, tisser, coudre et raccommoder, Aoi se dérobaît à ses corvées qu'on lui expliquait être de son devoir. Il était inutile de lui répéter les refrains du paternel, elle en savait la liste... Il faisait toujours en sorte de les placer au tournant de la conversation, l'air de rien, semant tout le temps de petites graines dans l'espérance d'un grand rendement...

- « Les tâches domestiques bien menées assurent à une femme le bonheur et l'harmonie de son foyer. »
- « Le monde extérieur est trop rude pour une femme. Sans homme, elle est en proie à tous les dangers. »
- « L'honneur d'une femme, c'est la satisfaction de son époux. »
- Etc.

Pour Aoi, autant de poisons qu'on vous plante dans la tête ! Sa sœur Yuki, pourtant, ne percevait pas ce qu'il y avait d'asservissant dans ces mots. Ils lui paraissaient tout naturels, des vérités éternelles, en somme, qu'il est bon de se répéter pour ne pas les oublier. Son sourire béat lorsqu'elle parlait de son « tendre futur » rebutait profondément sa petite sœur. Au village, un jour, était venu un komusō, un moine zen qui vivait d'aumônes. Il portait un gros panier d'osier rond sur la tête, ce qui fait qu'il ne ressemblait à personne. Après chaque morceau, il racontait des histoires sur le

détachement. À la fin du spectacle, il demandait à un spectateur de l'attacher solidement avec une corde, les mains dans le dos... Cela faisait rire le public qui le croyait attaché pour de bon. Mais toujours, il se délivrait, vantant les vertus du détachement. Cela semblait une sorte de plaisanterie, mais ce jour-là, il avait gagné beaucoup d'argent. Aoi s'en souvenait bien. Elle était restée tout l'après-midi pour regarder. Eh bien, sa sœur, elle, lui faisait penser à ce moine. Elle venait avec sa cordelette et avait choisi à peu près n'importe qui : « Attache-moi, s'il te plaît ! Attache-moi ! » Et l'autre, sûr de son coup, l'attachait en souriant. C'est là que les histoires divergeaient. Le moine se délivrait. Et sa sœur resterait attachée, comme une bécasse, un sourire de bécasse sur les lèvres. Ravie, heureuse, d'être à jamais immobilisée. Un jour, peut-être, le premier coup. Mais comme maman, elle continuerait à sourire... Bien sûr, de cela, elle ne pouvait pas parler. À personne, d'ailleurs, jamais, elle ne parlait. Qui pourrait la comprendre ?

Elle se contentait de disparaître.

Cela pouvait durer de nombreuses heures, mais c'est tout juste, en vérité, si l'on s'en apercevait. Elle était semblable au cerf-volant, fidèle au vent, rétive à toute autorité. Nul n'était parvenu à ancrer en elle ces douces lois de l'habitude qui font qu'on peut s'aménager une place à soi dans le banquet de l'existence ; aussi cette enfant manquait-elle de sérénité et de stabilité. Les voisins en étaient témoins. On le déplorait. Mais que voulez-vous y faire ? Ne dit-on pas que chacun porte son propre destin ? On ne pouvait rien attendre d'elle...

À cela, cependant, une exception. Elle s'était emparée du potager qu'elle cultivait remarquablement bien. Radis blancs, aubergines, courges, choux et autres semblaient lui obéir. Était-ce parce qu'elle leur chantait des ballades de sa composition ? Elle savait houer, semer, planter, arroser, sarcler, récolter et tailler comme personne.

D'ailleurs, en ce domaine, personne n'osait rivaliser avec elle. Il fallait la voir courir à quatre pattes, de butte en butte, préférant à l'usage de tout outil se servir de ses mains pour désherber, planter, ratisser, rapetasser... Ses wasabis avaient un franc succès. On n'en trouvait pas de meilleur dans la région. Lorsqu'il y avait des invités, sa mère ne manquait jamais d'en préparer. Les compliments allaient à la cuisinière ; pas un mot pour Aoi. D'ailleurs, en général... elle n'était pas là. On préférerait... Ses ongles étaient noircis de terre et, avec ses pieds nus, elle faisait toujours mauvaise impression.

Enfin advint, parce qu'il devait advenir, le jour du mariage de Yuki avec son tendre et doux Masaru ! Oh, rien à dire, ils étaient beaux, tous les deux, très bien chaussés. Pour l'occasion, la coiffure de la jeune femme avait été particulièrement soignée : un chignon haut, très volumineux, qui laissait voir son grand front dégagé. De fines mèches bouclées encadraient son visage. Des peignes en laque ornés de motifs floraux se nichaient dans sa chevelure, tandis qu'une voile de soie blanche tombait de l'arrière de sa tête sur ses épaules. Elle était vêtue d'une robe d'un bleu indigo qui mettait en valeur sa fine silhouette. Dotée de larges manches kimono, elle laissait voir des motifs floraux discrets en fils d'or. Une ceinture obi large, en soie crème, enserrait sa taille, mettant en valeur la fluidité du tissu. Le bas de la robe s'évasait légèrement, laissant entrevoir des doublures d'un bleu plus clair. Le futur marié, lui, portait un hakama, sorte de jupeculotte noire sobre. Par-dessus, un haori traditionnel, brodé de fils d'or. Une fine étole blanche complétait sa tenue.

Pour Aoi, cela avait été plus difficile que pour la mariée. Elle faisait le désespoir de sa famille. D'abord, il avait fallu la décaper, s'occuper sérieusement de ses ongles, lui laver les cheveux, les huiler. Comme elle refusait obstinément de se chausser, il avait fallu ruser. On lui avait trouvé un joli kimono avec un ourlet sombre qui touchait par terre dans le vague espoir que personne n'en verrait

sortir ses petits pieds de sauvagonne... Le mariage en lui-même fut célébré dans une vaste clairière, bordée de grands pins majestueux où s'élevait un sanctuaire shintō ancien et respecté. Une douce mélodie de flûtes et de tambours rythmait l'air alors que les invités, vêtus de kimonos colorés, s'installaient sur des tatamis disposés en cercle. Les mariés se tenaient face à face devant le prêtre. Ils partagèrent les trois gorgées de saké, symbole de leur union éternelle. Ils échangèrent ensuite des amulettes, des petites enveloppes dans lesquelles ils avaient sans doute glissé des petits mots d'amour, des vœux et des promesses... Tout le monde en semblait attendri.

C'est à ce moment que des cousins remarquèrent l'absence d'Aoi... Où pouvait-elle bien être passée ? Elle reviendra quand elle reviendra, disait Madame, ce ne sera pas la première fois. Mais pour la famille plus éloignée, c'était une chose grave que la disparition d'une enfant, aussi, bientôt, toute la noce se mit en quête de l'égarée. Cela dura longtemps, et plus le temps passait, moins les invités avaient le cœur à faire la fête... Jusqu'à ce qu'une petite cousine levât finalement les yeux et dise : « Elle est là ! » Effectivement, une quinzaine de mètres plus haut, elle était là, avec son kimono remonté au-dessus des genoux. Elle les regardait la chercher.

— Que fais-tu là-haut ?

— Comment es-tu montée ?

— Tu vas fâcher la noce !

— Descends ! Qui va la chercher ?

— Pourquoi tu ne répondais pas ?

— Comment vas-tu descendre ?

— Attention, tu vas tomber !

— Oh, ne vous inquiétez pas pour cela, dit madame Watanabe. Elle ne va pas tomber... C'est autre chose qui m'inquiète...

Le soir même, il y eut un banquet chez les parents de la mariée. Ce serait la nouvelle maison de Yuki. Elle était belle et grande. Il y avait même du terrain. « Il reste de la place pour mes petits-enfants », avait dit en riant Monsieur Saito. Il y avait des musiciens et à boire ; la fête avait repris ses droits. Mais on n'avait pas oublié la frasque d'Aoi...

— Quelle enfant extraordinaire, disaient certains...

— Oui, vous l'avez dit, extraordinaire... une calamité !

Aoi était doublement triste. Triste d'abord, parce que sa sœur partait avec un inconnu, un homme qu'elle n'aimait pas. Mais triste aussi parce que, depuis qu'elle était montée dans l'arbre, plus personne ne lui adressait la parole, ni son père, ni sa mère... ni Yuki. Les grands frères... ils ne comptaient pas. Ils étaient avec des copains, ils buvaient, riaient et disaient à peu près n'importe quoi.

Ils ne s'attardèrent pas à la soirée et rentrèrent tous les trois à la maison. Évidemment, Yuki n'était plus là. Watanabe Noboru avait les traits tirés. Sa fille préférée était partie. Il ne lui restait plus que...

Dès que la porte fut refermée sur eux, il asséna une terrible gifle du revers de sa main sur la fillette, qui tomba sous le coup. Sa mère, pourtant, vola à son secours pour que son père l'épargnât. Ce fut elle, alors, qui se prit une gifle, exactement la même, mais de l'autre main. Madame chancela, mais ne tomba pas. La petite, alors en larmes, le nez saignant, courut dans son giron...

— Pardon, papa, pardon, papa, ne la frappe pas ! C'est moi, c'est moi ! Je suis désolée...

— Tu ne vois pas que tu mets du sang partout ! Sur les habits de fête ! Ça ne te suffisait pas de salir ton kimono ?

Monsieur Watanabe lui-même se sentit défaillir, quelle affreuse journée ! Comme sa femme et sa fille restaient enlacées, il les sépara... Chacune dans sa chambre ! Il ne manquerait plus qu'elles se mettent toutes les deux contre lui !

Le lendemain et les jours suivants, Madame Watanabe ne sortit pas de chez elle. Elle avait, à la pommette et sous l'œil gauche, un gros hématome qui changeait de couleur. Aoi, qui avait le visage abîmé aussi, tentait de lui apporter, par sa présence, du réconfort, mais c'était en vain. Sa mère cherchait davantage à se rapprocher de son père, qui n'était pas revenu sur les événements, mais semblait éprouver un certain déplaisir à les voir toutes les deux ainsi marquées... À la petite, il n'adressait plus la parole. Alors, la fillette fit ce qu'elle avait toujours fait depuis qu'elle était en âge de se souvenir de qui elle était : elle disparaissait pendant des heures et personne ne la cherchait. Elle était comme le fantôme de la maison qui faisait de brèves apparitions de peu de conséquences.

Le printemps suivant, le petit village de Nemurimura, situé dans la province de Sagami où se tenait l'échoppe du cordonnier, fut traversé par une procession un peu inhabituelle. Elle fut annoncée d'abord par un chant de grelots. Un cortège de moniales zen s'avavançait avec une grâce sereine. Toutes avaient le crâne rasé ; certaines étaient belles et jeunes, d'autres plus âgées, mais la même sérénité se dégageait de chacune d'entre elles. À leur front ou à leur cou, un morceau de tissu noué. Leurs robes étaient sombres, et leurs manches étaient longues. Leurs kesas gris, noués sur l'épaule, étaient portés avec simplicité.

Elles avaient la démarche mesurée qui, à chaque pas, donnait son importance. Chaussées de simples sandales, avec délicatesse, elles posaient le talon en premier, puis le reste du pied se déroulait jusqu'à la pointe des orteils. Celles qui avaient les mains libres les joignaient et les pressaient doucement contre leur poitrine, signe de dévotion et de prière.

On remarquait à la tête de la procession deux moniales qui élevaient fièrement une bannière ornée de symboles bouddhistes, annonçant leur affiliation spirituelle. De chaque côté, deux autres

nisō bénissaient les villageois, recueillant avec gratitude les offrandes déposées dans leurs paniers. Leurs sourires et leurs mots doux faisaient du bien à l'âme. Lorsqu'elles étaient trop chargées, elles vidaient le contenu de leur panier dans un chariot en queue de cortège tiré par un grand cheval jaune. Si la servante qui le guidait savait se faire discrète, l'animal, quant à lui, était paré de tissus colorés ; il avançait au rythme des clochettes qui carillonnaient doucement à chacun de ses pas.

Le chant des sutras, porté par le plus grand nombre des sœurs, se mélangeait harmonieusement à la mélodie des flûtes en bambou, des clochettes et d'un tambour feutré. Ces sons, si simples, invitaient à la contemplation et au recueillement. À mesure que le cortège avançait, les villageois, intrigués et émus, sortaient de leurs demeures. Des femmes, en particulier, les mains remplies d'offrandes, s'approchaient avec un mélange de respect et de dévotion, espérant recevoir une bénédiction. La procession, dans sa lenteur méditative, transformait Nemurimura, donnant au village une âme qu'il n'avait pas d'ordinaire...

Aoi regardait, écoutait tout cela avec fascination. Elle avait remarqué quelque chose qui, sans doute, avait échappé au plus grand nombre. L'une des sœurs était comme elle, ne portait pas de chaussures et allait pieds nus. Elle n'était pas toute jeune, mais son regard était empreint de sérénité, de quelque chose de très joli. De la bonté. Il y avait beaucoup d'enfants qui, joyeusement, accompagnaient le cortège. Aoi se joignit à eux. Cela faisait longtemps déjà que la procession avait quitté le village quand les musiciennes cessèrent de jouer. Alors, sortant comme d'un rêve, la petite Watanabe s'aperçut qu'il n'y avait plus d'enfants autour d'elle, qu'elle était la dernière. Tout le cortège s'arrêta.

— Qui es-tu, petite ? lança une jeune moniale.

— Je suis Aoi.

— Que veux-tu, Aoi ?

— Je veux venir avec vous !

— Pourquoi ?

— Parce que je suis sûre que là où vous allez... ça doit être beau !

Elle dit cela très simplement et, sans qu'elle s'y attende, elle-même fut prise de sanglots. Alors, les femmes sans cheveux l'entourèrent et tentèrent de la consoler.

— Il ne faut pas pleurer comme ça !

— Pourquoi tu pleures ? Ce n'est pas triste...

— Que tu as de beaux yeux !

— On dirait le regard d'un ancêtre !

— Mais il ne faut pas les mouiller comme ça !

— Où est ta maman ?

— Tu veux un gâteau ? Un dorayaki ?

Elles étaient toutes très gentilles, aux petits soins, mais elles ne semblaient pas disposées à l'amener avec elles... « Il faut que tu rejoignes tes parents, ils vont s'inquiéter. Le village est déjà loin, tu sais... » À tout cela, vraiment, elle ne savait pas quoi répondre et se trouvait confuse entourée de tant de bienveillance. Finalement, elle alla vers la moniale aux pieds nus et la serra dans ses bras. La religieuse fut un peu surprise, mais lui rendit son câlin. Alors, sans se retourner, la petite prit le chemin du village, son dorayaki à la main dans lequel elle avait oublié de croquer.

Quelques heures et kilomètres plus loin, les sœurs zen établirent leur campement alors que la nuit était déjà tombée... Rien de bien compliqué : une petite clairière, entourée par des arbres qui la protégeaient du vent. La lune veillait sur elles. On alluma cependant un feu ; à des endroits stratégiques, on plaça des lanternes en papier. Une grande bâche fut déployée : ce serait un espace commun pour méditer et prier, sur lequel donneraient chacune des petites tentes

qu'on commença à monter. Les cuisinières, déjà, s'affairaient. Il y avait des moniales préposées à la sécurité. On sortit de dessous le chariot de longues hallebardes qui permettent de renverser un adversaire plus fort. Les hommes, quelquefois, oublient qu'ils sont nés doux. C'est une des gardiennes qui vit, à la lueur de la lune, se profiler une petite silhouette...

— Aoi, c'est toi ?

— Oui...

— Que fais-tu là ?

— Je vous ai suivies...

— Je vois ça !

Dans le campement, ce fut un événement. La nuit était tombée, on ne pouvait plus la ramener. C'était étrange tout de même, cette insistance à les accompagner. Alors, on lui posa des questions, beaucoup de questions. Ainsi, elle raconta. Elle raconta sa vie, l'ambiance à la maison.

— Alors, vous voyez, papa et maman ne s'inquiéteront pas que je ne sois pas là.

— Peut-être même qu'ils ne le verront pas...

— Je suis sûre que ta maman s'en apercevra !

— Tu ne manges pas avec eux, le soir à la maison ?

— Presque plus jamais...

— Mais comment tu te nourris, alors ?

— Avec ce qu'il y a dans le potager, des fruits quand il y en a... De toute façon, personne ne m'empêche de manger... c'est juste que... papa n'aime pas que je mange près de lui... et maman ne veut pas déplaire à papa...

Les moniales s'entre-regardèrent. Puisqu'il était désormais trop tard pour faire quoi que ce soit, la petite resterait avec elles pour la

nuit. On aviserait après. Chacune savait ce qu'elle avait à faire, elles reprirent leurs activités.

La moniale aux pieds nus semblait avoir considéré qu'à partir du moment où la petite s'était jetée dans ses bras quelques heures plus tôt, elle en était devenue plus ou moins responsable. Aussi la prit-elle à ses côtés. Elle s'appelait Tamiko et son amie qui dormirait dans la même tente s'appelait Akiko. Il faudrait bien sûr se serrer un peu, mais Akiko était d'accord. D'ailleurs, elle était toute petite. C'est vrai qu'Akiko était toute menue. Elle avait un regard vif et était très souriante. Mais avant de pouvoir dormir, manger et tout le reste, il fallait monter la tente. Aoi aida de son mieux. Et puis...

— Pourquoi tu n'as pas de sandales comme toutes les autres,
Tamiko ? Tu n'en as pas ?

— Si... mais je préfère marcher comme ça...

— Pourquoi ?

La nisō sembla hésiter un instant...

— Je préfère sentir l'univers sous mes pieds ; comme ça, lui et moi,
on se comprend mieux.

— Et si tu te blesses ?

— Ça ne m'arrive pas...

— Mais si tu te blessais ? C'est ce que me dit toujours ma maman...

— Si je me blessais, alors c'est que je n'aurais pas posé le pied avec
assez de respect et de délicatesse... c'est le karma.

— Le karma ?

— Oui. Si je ne fais pas assez attention à mon environnement, je le
blesse, il me blesse... Et puis, tu as pensé aux escargots, aux vers
de terre ? Je crois que si j'avais des chaussures, j'en écraserais
sans faire exprès...

La fille du cordonnier buvait ses paroles. Tant de choses qu'elle aurait aimé pouvoir dire... Quelqu'un qui la comprenait, enfin,

quelqu'un qui la comprenait mieux qu'elle ne se comprenait elle-même...

— Je t'aime, Tamiko.

— Oh là là, comme tu y vas ! Aussi rapide que des flèches successives ! Il ne faut pas trop s'attacher, tu sais, on ne sait pas ce qui nous attend demain... Si tu parles de demain, les souris riront !

Mais la petite ne rit pas, car effectivement, elle ne savait pas ce qu'il en serait du lendemain. Le plus probable était qu'elle devrait quitter Tamiko, Akiko et toutes les autres pour retrouver son semblant de famille. La religieuse sentit son désarroi et lui frotta affectueusement la tête de la main :

— Ne t'inquiète pas, la chevelue, nous t'aimons toutes déjà ! Mais tu sais, Aoi, nous sommes des moniales zen, nous suivons la voie du Bouddha silencieux. Ici, nous nous aimons sans les mots, à travers nos silences. Tu vas voir, tout à l'heure, on ne va pas parler... Si tu veux être appréciée ici, respecte le silence... N'est-ce pas, Akiko ?

Et la petite moniale aux yeux pétillants approuva en mettant un doigt devant sa bouche.

Juste avant le repas, il y eut un chant de gratitude pour la nourriture ; ensuite, effectivement, on mangea en silence. C'est en silence également que la vaisselle fut faite. Ensuite, méditation zazen, en silence également. Aoi n'avait pas du tout l'habitude de cette pratique, mais on lui avait donné un petit coussin comme aux autres. À côté de Tamiko, elle fit tout ce qu'elle put pour se tenir bien droite, les pieds positionnés comme il faut et en silence. Surtout, elle se concentrait bien fort pour aimer tout le monde en silence. À un moment donné, comme elle avait beaucoup marché, elle faillit s'endormir, mais elle tint bon.

Quand ce fut terminé, elle croisa le regard d'une vieille moniale qui la considérait, songeuse. Elle était habillée de façon un peu

différente des autres. Peut-être était-ce la supérieure, l'abbesse... Si c'était le cas, elle ne faisait pas peser lourdement le poids de son autorité. Pourtant, Aoi se dit que ce regard était important.

Après le zazen, il y eut encore des chants qu'elle ne connaissait pas, mais elle essayait d'ouvrir sa bouche comme les autres et de faire des sons qui ressemblaient... Enfin, lorsque vint le moment du temps libre, beaucoup de sœurs vinrent l'entourer. On lui posa encore de nombreuses questions, mais elle aussi eut des réponses. Elle était avec des moniales du temple Tōkei-ji, situé à Kamakura, à environ 10 kilomètres de son village. De telles sorties en groupe étaient pour elle très rares. Elles étaient exceptionnellement invitées pour l'inauguration d'un autre temple zen à Shōrin-ji, à Ishikawa ; elles y seraient dans cinq ou six jours.

— C'est quoi l'inauguration ?

— C'est un peu comme le miyamairi, le baptême d'un enfant, mais ici c'est le temple qui est nouveau. Et nous sommes invités à la fête...

— Qui vous a invitées ?

— Takuan Sōhō. C'est un très grand maître qui nous fait un grand honneur ! Il est devenu moine à 8 ans !

— Il était plus jeune que moi !

— Oui.

— Ça alors !

— Mon père l'a connu, dit l'une.

— Il est soutenu par les samouraïs et c'est un grand savant...

— Vous venez avec des cadeaux ?

— Oui, mais c'est pour le temple. Une statue de Bouddha qui est dans la charrette et qui ressemble au grand Bouddha de Kamakura et puis des rouleaux de sutras calligraphiés... Nous allons même planter un arbre, un ginkgo !

— Un arbre ?

La petite était émerveillée. Planter un arbre : quelle jolie manière de faire la fête.

Mais elle n'était pas au bout de ses surprises...

— Pourquoi y a-t-il des gardes avec des lances ?

— Tu veux parler des hallebardes, ça s'appelle des naginatas. Il faut bien qu'on se défende si on nous attaque. Nous savons nous en servir...

— Ce sont des armes de paix pour défendre les femmes.

— Dans notre temple, il n'y a pas d'hommes. On reçoit des femmes qui ont beaucoup souffert, parfois à cause de leurs maris violents. S'ils viennent pour les rechercher, il faut les repousser...

— Ça arrive souvent ?

— Non. Mais si nous n'étions pas armées, ça arriverait plus souvent. Et puis ici, il pourrait y avoir des bandits, des rôdeurs... ou même des loups, il en reste encore.

— Qu'est-ce qu'elles font, les femmes, quand elles sont chez vous ?

— Elles se remettent à exister, elles sont protégées.

— Si elles restent chez nous trois ans, alors elles peuvent quitter leur époux. On nous appelle « le temple du divorce » !

— On nous appelle aussi le « Temple du Refuge » ou « Temple d'Asile »... moi, je trouve que c'est beaucoup mieux.

Aoi préférerait sans conteste le « temple du divorce ». Elle trouvait tout cela tellement extraordinaire, des femmes qui ne vivaient qu'avec des femmes, qui passaient leur temps à chanter et à se tenir droit, des femmes qui avaient des armes pour défendre d'autres femmes contre leur mari – et qui plantaient des arbres pour faire la fête...

- Si les femmes restent trois ans dans votre temple, alors elles peuvent quitter leur mari, c'est ça ?
- Oui.
- Alors si je reste trois ans chez vous, je pourrai quitter mon père ?
- Il ne faut pas dire des choses comme cela, Aoi. Ce sont des choses sérieuses.
- La plupart des femmes qui viennent chez nous ont été battues par leur mari.

Aoi ne répondit rien. Elle pensait à sa mère qui, pour rien au monde, n'aurait voulu divorcer de son père... Et puis à ce bleu qu'elle avait sur la cuisse parce que son père lui avait jeté un outil en lui disant qu'elle encombrait sa vue... Elle se dit que son bleu n'était pas assez gros.

Après quelques mesures d'hygiène, les moniales allèrent se coucher. Aoi resta seule un moment avec Akiko parce que Tamiko avait été demandée par l'Abbesse. Akiko essaya de lui apprendre une prière simplifiée :

*Pour la réalisation de nos vœux profonds, selon les enseignements du
Bouddha, que nos cœurs soient illuminés.*

*Que nos souhaits et nos efforts
Révèlent le chemin de la vérité.*

Que l'amour et la compassion du Bouddha guident toutes nos actions.

Puissions-nous réaliser nos vœux.

Et puis Tamiko revint, souriante. Cette nuit-là fut mémorable pour Aoi. Elle ne se souvenait pas d'avoir, avant cela, dormi dans les bras de quelqu'un.

Le lendemain, on se leva tôt, avant même le soleil. Alors, on récita et on chanta, on fit encore zazen. Un sommaire petit déjeuner. Le camp fut démonté rapidement, mais on laissa la bêche jusqu'au dernier moment « pour l'enseignement », dit Tamiko. La servante était très forte pour tout mettre dans la charrette sans que cela ne semble prendre de place. Aoi la trouvait très étonnante, parce qu'elle ne disait jamais rien, mais faisait tout très vite si bien que tout semblait facile pour elle. Il y avait de grandes outres d'eau, mais pour se laver, il fallait en dépenser très peu. On prenait un petit chiffon imbibé qu'on passait partout... On se rinçait la bouche...

Vint ensuite le temps d'introspection kōan. Les moniales se mirent en demi-cercle autour de l'Abbesse Eishin qui tenait un papier dans sa main. Elle les regarda toutes et ses yeux s'arrêtèrent un instant sur Aoi, assise en seiza comme les autres, encadrée de Tamiko et Akiko. Cela sembla l'amuser plutôt que de la contrarier. Elle s'inclina et commença :

— Mes sœurs, nous voici dans un cadre bien informel pour cet échange sur les kōans. J'ai une pensée pour celles qui sont restées au temple et pour nos protégées. Je me recommande à votre bienveillance. Nous disposons de moins de temps que d'ordinaire puisqu'il va nous falloir aujourd'hui, comme hier, longuement marcher avant d'arriver à notre destination, le nouveau temple zen Shōrin-ji, à Ishikawa. Plutôt que de vous confier à chacune un kōan, nous allons travailler communautairement. Personne n'est obligé de prendre la parole. N'oubliez pas que le silence est la plus belle illustration qui soit de la profondeur d'un kōan. Savoir garder le silence, c'est savoir grandir en humilité. Mais si le kōan parle à votre

cœur, alors l'humilité veut que vous parliez. Car c'est alors que le kōan vous a choisi pour le partage... Qu'il ne soit pas question d'égo, mais de partage, alors nous serons fidèles à notre engagement sur la voie du zen...

Les sœurs s'inclinèrent.

— Voilà, reprit l'Abbesse, le premier kōan que je voulais partager avec vous... Un pas dans la neige. Pas deux. Tout déjà.

Il y eut un grand silence. Aoi trouvait les mots très rigolos. Comment pourrait-il y avoir un seul pas dans la neige et pas deux ? Un homme sur une seule jambe qui fait des bonds... ça ne devait pas être cela. Elle regardait autour d'elle, tout étonnée de voir ces femmes réfléchir sérieusement à la petite énigme. Bientôt, une main se leva. Une grande femme maigre, entre deux âges...

— Oui, Rinako...

— « Pas dans la neige » évoque l'impermanence, le caractère éphémère de toutes choses. Nos pas s'effacent, rien ne demeure. « Pas deux » exprime l'unicité de chaque instant. Chaque pas est unique, il ne peut être reproduit à l'identique. « Tout déjà là » indique que la réalité ultime est déjà présente, dans l'immédiateté de l'instant. Le temps linéaire est une illusion.

— Très bien. C'est dit de façon un peu trop cérébrale, mais oui. Je crois qu'on s'approche de quelque chose... Oui... Yumi, si tu veux...

— C'est le refus de la dualité malgré l'autorité de l'évidence. Bien sûr, normalement, il faut deux pieds, deux pas... Non. Il faut déchirer le voile des apparences, des illusions, « tout déjà là ». Nous croyons qu'il manque quelque chose, mais nous avons déjà tout et rien à attendre...

— Tu nous fais un cadeau, Yumi, merci...

— Akiko ? Je suis sûre que tu as quelque chose de poétique à nous dire...

— Neige est pureté. La vraie marche, c'est d'être là. Cheminement intérieur.

Comblé qui avance immobile.

Le temps danse pour lui.

— Et je suis sûre que le temps danse pour toi aussi, Akiko !

Aoi ne savait pas ce qu'était un ego, mais elle était très fière en vérité, car celle qui venait de parler, c'était Akiko la souriante, qui avait dormi tout près d'elle et l'avait fait prier. D'ailleurs, ce qu'elle disait, c'était le plus rigolo et joli ! Au fond, peut-être qu'elle commençait à comprendre le jeu des kōans. Un jeu très sérieux qui pouvait être aussi rigolo.

— Nous n'avons rien épuisé du précédent, mais je vous en propose un autre, dit l'abbesse. N'hésitez pas à prendre la parole si vous vous sentez inspirées : il y a ma main. Autour. De l'air. Mais quoi entre les deux ?

— C'est un kōan sur le vide. Le vide n'est pas un néant, mais plutôt la manifestation de la nature fondamentale de toutes les choses. Le vide représente l'interdépendance de tous les phénomènes. C'est le vide qui nous lie, et nous invite à l'humilité. Plus on a conscience d'être cerné par le vide, plus on sent ce vide, plus on est proche et plein des autres... Ce grand halo de vide autour de mon corps, c'est ce qui rend possible l'amour.

— Tu vas loin, Haruko, mais tu nous emmènes avec toi. Allons, n'essayez pas nécessairement de faire des réponses compliquées. Parfois, la vérité est dans le simple. Je vous redis le kōan : il y a ma main. Autour. De l'air. Mais quoi entre les deux ?

— Bouddha ! dit une jeune moniale...

- Bouddha, répondit l'Abbesse, est dans la main, Bouddha est dans l'air qui nous entoure. Partout la figure de Bouddha... Je crains que ce ne soit pas une réponse.
- L'esprit de Bouddha ?
- Le corps de Bouddha !
- Oh là là ! Ça fait beaucoup de Bouddha, tout ça...
- Je crois que c'est...
- Oui, Hanae, ne te censure pas. Parle ! Si tu savais combien ça me fait plaisir !
- Je crois que c'est... le sourire de Bouddha !
- Alors l'Abbesse tendit ses deux mains vers les moniales assises et dit : « Mes sœurs, recevez ces sourires qui ne sont pas les miens... »
- Aoi restait bloquée sur le sourire de Bouddha. Elle avait entendu dire que Bouddha souriait avec ses yeux, mais pas avec ses mains...
- Pour finir, reprit l'Abbesse, un kōan très connu, même si on a perdu le nom de son auteur : « Entends-tu le bruit de l'eau qui coule ? »
- « Entends-tu le bruit de l'eau qui coule ? » Aoi trouvait celui-ci très compliqué. Que pouvait-on en dire ? Elle n'était sans doute pas la seule, car personne ne levait la main pour parler. S'il y avait une rivière ou le bruit de l'eau à côté, on l'aurait sûrement entendu... Finalement, quelqu'un leva la main.
- Oui, Yoko...
- Ça veut dire « sois attentive au changement... »
- Court, mais efficace... Encore toi, Akiko ? C'est bien, nous t'écoutons...
- Il y a toujours de l'eau qui coule. Mais je ne l'entends pas. Pourquoi suis-je là et pas ailleurs ? Parce que mon corps n'est pas là où est l'eau, mais là où je suis. Pourtant, l'eau coule et je le

sais, mon corps est un récipient qui déborde hors de moi et je le sens couler partout avec cette eau qui fait la vie et le Dharma...

— Toujours inspirée ! Mais... Oui, Aoi, tu veux dire quelque chose ?

Il y eut une vague de surprise. Toutes se tournèrent vers la fillette qui, pourtant, semblait ne plus voir personne et dit :

— Le bruit de l'eau, c'est le bruit des larmes des mamans. Et on n'écoute pas assez le bruit de l'eau qui coule !

Il y eut un flottement, un silence. L'Abbesse remercia, elle dit d'enrouler la bâche, car on allait bientôt partir... Elle demanda ensuite à Tamiko et Aoi de bien vouloir la suivre. Le jour, maintenant, était complètement levé. Elles allèrent à l'orée de la forêt. Rōshi Eishin s'arrêta ; elle prenait son temps avant de parler. Elle réfléchissait. Ou plutôt, elle essayait de sentir correctement les choses. Elle posa une main sur le tronc d'un arbre, et aussitôt, la petite l'imita, comme s'il s'agissait d'un de ces gestes de cérémonie que faisaient les adultes qu'elle essayait d'imiter depuis la veille. Tamiko eut un moment d'hésitation et une force bien peu rationnelle la poussa à poser sa main sur le même tronc. Il y eut alors entre elles un moment précieux de connexion. Aoi leva les yeux sur l'Abbesse qui se dit que l'univers était insondable.

— Tu veux toujours rester avec nous ?

— Oui.

— Alors, écoute bien ce que nous allons faire. Tu vas de toute façon rester avec nous pendant toute la durée du pèlerinage. Emiko et Mieko, qui sont toutes les deux jeunes et sportives, vont retourner dans ton village pour aller voir tes parents. Je les ai déjà prévenues, elles ont accepté avant même que tu ne sois réveillée. Elles parleront à ton père et à ta mère, leur diront que tu es sous notre protection et en sécurité. Elles essaieront de

sonder leur cœur. Elles m'ont dit qu'ensuite, elles pensaient être capables de nous rejoindre avant notre prochain campement. Ensuite... En fonction de ce que répondront tes parents, nous aviserons.

— Tu es d'accord ?

— Oh oui !

— Il faudra quand même que tu apprennes à saluer, n'est-ce pas, Tamiko ?

Tamiko salua bien bas. Elle aussi était contente.

« Que votre joie à toutes les deux éclaire la marche d'aujourd'hui, reprit l'Abbesse. » Et elle revint vers le chariot. On se mettait en marche. La nouvelle se répandit immédiatement. Certaines félicitèrent Aoi : « On est toutes contentes de te compter parmi nous ». C'était sûrement vrai. Pour symboliser cette nouvelle appartenance au groupe, même provisoire, on lui noua les cheveux avec un hachimaki bleu marine comme la plupart en portaient autour de leur front. Cela ne ressemblait à rien de connu, mais les nonnes adoraient lui caresser les cheveux... Certaines, d'ailleurs, l'appelaient « la chevelue ».

Sur le chemin, en dehors des villages, on ne jouait généralement pas de musique, mais il arrivait que l'on récitât des sutras. Aoi commençait à connaître les plus repris. La majorité du temps était consacrée à une marche silencieuse et recueillie... Finalement, la fillette aimait marcher en silence. Elle avait tellement de choses à penser. Elle n'était pas habituée à marcher autant que cela, mais elle sentait peu la fatigue. Tout lui semblait avoir du sens. Tout était passionnant. Quand chacune avait bien médité, dans le silence de son cœur, sans prévenir, Sumiko, la plus vieille de toutes les moniales, commençait à scander de sa voix tremblante, mais tellement émouvante :

Pensée, après pensée, mystère

Alors toutes reprenaient :

Pensée, après pensée, mystère.

Puis :

Le Dharma est sans limites.

On reprenait, et cela continuait :

*Chaque pas avance
Sur le chemin de la vérité*

Aoi aimait beaucoup Sumiko. Elle était vieille, mais cela lui donnait une beauté particulière. Elle prenait soin de tout le monde. C'est elle qui, le premier jour, lui avait donné un dorayaki...

Lorsque la communauté passait devant un sanctuaire shintō, elle s'arrêtait brièvement, saluait respectueusement, dans le silence, et repartait...

Ce matin-là, on traversa un village. Ce fut comme à Nemurimura, sauf que cette fois, Aoi faisait vraiment partie du cortège. On lui avait fait un petit bracelet avec des clochettes... Elle s'était mise près du cheval. Comme une des nonnes, au passage, lui avait tapoté la tête, ses cheveux relevés par le hachimaki, une vieille femme du village fit de même. Certainement, elle pensait que cela portait bonheur. Cela consola Aoi de ne pouvoir faire de bénédictions... Les autres enfants la regardaient passer avec des yeux arrondis.

Avant le repas du midi, on rendit hommage à la statue de Bouddha qui devait être offerte au temple Shōrin-ji à Ishikawa. Elle était protégée dans la charrette par de multiples coussins... Ce fut Sumiko, entourée de deux autres moniales, qui le fit... Toutes trois dénouèrent les cordelettes ornées de pompons, révélant progressivement le tissu de soie qui enveloppait la boîte. La boîte

laquée était en bois sombre. Avec une lenteur respectueuse, le couvercle fut soulevé... Et apparut Bouddha, tout sourire. Il était gros et rebondi, mais Aoi s'étonna de le voir si petit. Pourtant, on en prit le plus grand soin. On le mit sur une sorte de petite estrade. Les sœurs firent un demi-cercle autour de lui et on rappela son histoire, sa méditation sous l'arbre-bodhi, son triomphe devant la tentation, l'ouverture de son cœur à la souffrance du monde, l'Éveil, l'enseignement de la compassion. C'était très beau. À la fin du chant, les sœurs offrirent des bâtons d'encens et des fleurs fraîchement cueillies à la statue, avant de la refermer soigneusement.

Après cela, l'air sembla plus léger, et on put s'occuper joyeusement du repas.

Dans l'après-midi, on longea la rivière Tama et traversa plein de petits hameaux. La ville de Kawasaki n'était pas loin, entourée de champs dans lesquels des paysans travaillaient. Sur le chemin, ils croisèrent d'autres voyageurs, commerçants ou pèlerins. Certains faisaient des offrandes. Tous considéraient Aoi avec curiosité. On s'approchait de la baie d'Edo.

À la fin de l'après-midi, alors qu'on était sur le point de s'installer pour le repas du soir, arrivèrent Emiko et Mieko. C'étaient elles qu'on avait envoyées à Nemurimura pour sonder les parents d'Aoi. Elles avaient fait vite, mais étaient fatiguées et pleines de poussière. Elles marchaient avec un bâton qui, certainement, leur avait facilité le chemin, mais elles n'avaient pas pris le temps de se laver à la rivière. On s'arrêta et leur laissa un moment afin qu'elles puissent prendre soin d'elles. Ensuite, l'Abbesse les convoqua avec Aoi et Tamiko...

— Alors mes sœurs, avez-vous pu les retrouver ?

— Oui, facilement.

— Le père tient une échoppe de chaussures, tout le monde les connaît au village...

— Vous avez pu lui parler ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit quand vous lui avez dit qu'Aoi était sous notre protection, qu'il ne fallait pas qu'il s'inquiète ?

— Il ne s'inquiétait pas...

— Il a dit : « Vous pouvez la garder, elle ne m'apporte que des problèmes. »

L'Abbesse ferma les yeux, Aoi baissa la tête... Il y eut un silence.

— Et la mère, vous l'avez vue aussi.

— Oui.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a demandé ce qu'avait demandé le père...

— Et après ?

— Elle nous a demandé si on en prendrait soin.

— Rien d'autre ?

— Si. Elle a dit qu'il faudrait la mettre au potager...

— La mettre au potager ?

— Oui, elle nous a montré un magnifique potager qu'ils ont. Elle a dit que c'était Aoi qui avait fait ça...

Aoi leva ses yeux brillants et regarda intensément les jeunes moniales, puis demanda...

— Elle n'a rien dit d'autre ?

— Si. Elle a demandé si elle pourrait venir te voir...

— Cela veut dire qu'elle avait compris qu'il était question qu'elle reste avec nous au-delà de la seule durée du pèlerinage ?

— Hai, Oshō-sama.

— Le père aussi ?

Toutes deux approuvèrent. Il y eut un long silence...

— Je vous remercie toutes les deux. Vous avez bien mérité de vous reposer. Nous allons installer le campement dès que nous

trouverons un endroit favorable. Vous pouvez rejoindre vos sœurs. Soyez bénies sur la voie.

Les deux jeunes moniales s'éloignèrent. Il y eut un petit vent qui fit vibrer les feuilles des arbres alentour, et des nuages s'effiloçaient tranquillement. L'Abbesse respira profondément, c'était presque un soupir. Puis elle s'assit en seiza. Aoi et Tamiko l'imitèrent. Dans le groupe des moniales, Emiko et Mieko étaient entourées. Sans doute, on leur demandait des nouvelles. Le silence se prolongea. Rōshi Eishin avait les yeux lointains. La fille du cordonnier elle-même était bien sérieuse. Elle ne connaissait pas cette joie profonde qu'elle avait éprouvée la première fois qu'on lui avait annoncé qu'elle pourrait rester avec les moniales pour l'ensemble du pèlerinage... C'était ce matin et ça semblait si loin... Elle pensait à ce qu'avait dit son père, et malgré tout, ça lui faisait mal. Elle pensait à sa mère qu'elle allait laisser seule avec lui. En parlant du potager, il lui semblait qu'elle avait tenté une dernière fois de prendre soin d'elle. Elle savait ce qu'elle aimait et combien elle était heureuse, pieds et mains dans la terre...

— Vous avez entendu, toutes les deux ?

— Oui...

— Ça va, Aoi ? Tu vas rester avec nous ?

— Oui.

— Cette nuit, tu pourras encore dormir avec Tamiko, mais pas la nuit suivante...

« Pourquoi ? », demanda la fillette, son petit visage tout froissé par un inattendu chagrin.

— Ne t'inquiète pas, Tamiko sera toujours là. Elle prendra soin de toi comme les autres sœurs, mais ce n'est pas ta mère, tu comprends ? Dans cette communauté, nous nous aimons toutes, tout autant. Mais si on aime trop exclusivement, ça risque de nous faire du mal. Tu vois, ça te fait déjà du mal

quand je te dis que tu ne dormiras pas avec Tamiko, pourtant, il n'y a aucune raison...

— C'est quoi « exclusivement » ?

— Ça veut dire que tu aimes quelqu'un et que tu traces un petit cercle autour de lui pour le garder pour toi, et que tu interdis à cette personne de sortir du cercle, et que tu ne permets à personne de rentrer dans le cercle...

— Tu vois ce cercle ?

— Oui.

— C'est une prison !

— Une prison ?

— Oui, il faut effacer le cercle.

— Mais c'est ma sœur préférée !

— Chuuut ! Efface le cercle...

— Demain, quand on marchera, tu regarderas les autres sœurs.

N'hésite pas à leur parler. Je suis sûre que certaines voudront bien te faire une petite place dans leur tente...

— Akiko ?

— Mais tu sais bien qu'Akiko est dans la même tente que Tamiko !

— Je t'aiderai à choisir, dit Tamiko, et elle serra l'enfant dans ses bras.

L'Abbesse les regarda toutes les deux enlacées. Elle ne sembla pas considérer que le geste de Tamiko était contraire à ce qu'elle venait de dire. Le vent s'était levé, faisant tout onduler autour d'elles, les herbes et les feuilles... Rōshi Eishin se leva finalement, elle les salua légèrement en disant... « Vous voyez... le vent ne choisit pas. »

Le lendemain fut un peu difficile parce qu'Aoi était préoccupée de s'éloigner de Tamiko et qu'elle songeait beaucoup à ses parents. Tôt le matin, il y eut encore des kōans, puis l'Abbesse parla des trois

joyaux du bouddhisme : le Bouddha, le Dharma, et la Sangha, c'est-à-dire la communauté. La fillette se demanda si c'était à elle que pensait l'Abbesse quand elle avait dit quelque chose comme : « dans une Sangha, chaque membre apporte sa propre lumière et sa propre compréhension. Et si nous savons voir la lumière de chacun, alors nous trouvons une place dans son cœur et la communauté rayonne. » Elle demanda à Tamiko qui lui répondit que non. La vénérable s'adressait à elles toutes, et personne n'était une exception. Si l'Abbesse voulait parler à quelqu'un en particulier, elle venait voir cette personne.

Le paysage était beau, intéressant. Sur la rivière, entourée de saules pleureurs et de roseaux, il y avait de petites embarcations de pêcheurs ou de transport de marchandises. Il y avait des canards sauvages, des oiseaux fins et élégants tenant sur une seule patte et guettant les poissons et... plouf. Leur bec plongé dans l'eau revenait plein ou vide selon les cas... D'autres, plus petits, avaient un plumage bleu vif et la poitrine orange. Ceux-là étaient d'habiles plongeurs ! Un grand héron les regardait passer avec méfiance et un certain dédain. Des voyageurs sur un bateau s'inclinèrent dans leur direction, avec respect.

Les champs, du côté de Kawasaki, étaient parsemés de petites huttes où vivaient les agriculteurs et leurs familles. On voyait au loin des sanctuaires shintō et des temples bouddhistes, avec leurs toits courbés.

Au crépuscule, elles étaient au bord de la baie d'Edo. Les eaux calmes reflétaient les teintes pourpres et orangées du ciel. Tout scintillait joyeusement. On entendait des grenouilles croasser. La rive était parsemée de petits galets lissés par les vagues, mêlés à des grains de sable fin. Quelques arbres, tels que des pins tortueux et des saules pleureurs, se dressaient à proximité, leurs branches oscillant doucement avec la brise marine. C'est là qu'on installa le camp. Aoi

n'était plus inquiète pour sa nuit. Grâce à Tamiko, elle savait avec qui elle dormirait : « Tu verras, lui avait dit la moniale aux pieds nus. Keiko est très gentille et on ne s'ennuie jamais avec elle. Elle vient d'une famille de onze enfants, alors elle sait qu'il faut toujours faire de la place aux autres. » Mais Tamiko avait refusé d'aller la voir avec elle : « Tu as été assez forte pour quitter ton village et venir vers nous, alors tu es assez grande pour aller voir Keiko toute seule et lui demander s'il y a encore un peu de place pour toi dans sa tente... » C'était vrai, sans doute, et la demande fut curieuse, mais intéressante...

— Dis, Keiko, je pourrais dormir avec toi dans ta tente, ce soir ?

— Salut, Chevelue ! Tu ne dors plus avec Tamiko et Akiko ?

— Non. L'Abbesse ne veut pas...

— Ah... si l'Abbesse ne veut pas, c'est qu'il y a de bonnes raisons...

Mais je partage déjà la tente avec Rinako, tu sais ?

— La grande ? Elle prend déjà beaucoup de place ?

— Non, pas trop. Sauf quand elle se roule en boule, mais ça n'arrive jamais...

— Alors tu veux bien ?

— Tu sens bon ?

— Euh...

— Tu sais, quand j'étais petite, on était quatorze à la maison avec ma grand-mère, mes parents, mes frères et mes sœurs... et on dormait avec les animaux pour se chauffer. Il y avait des poules, des chèvres et même des cochons. Alors toi, tu sens bon et je suis sûre que tu tiens bien chaud. Alors, je crois que ça va aller... Attends voir...

De nouveau, elle feignit de renifler l'enfant...

— Oui, ne t'inquiète pas, ça va aller.

— Et avec Rinako ? s'inquiéta la fillette.

- Je suis sûre que ça va aller aussi. Elle est un peu intello, elle ne rit pas à mes blagues, mais ça va...
- Tu fais beaucoup de blagues ?
- Oui, mais jamais avant le petit déjeuner.
- Est-ce que les moniales zen ont le droit de faire des blagues ?
- Bien sûr, pourquoi est-ce que tu crois que le Bouddha rit tout le temps ? Il repense aux blagues zen !

Ensuite, Tamiko et l'abbesse les rejoignirent. Même si elle avait vécu avec plein de frères et sœurs, sans compter les bêtes, Keiko était un peu dans son monde, mais gentille, et Rinako aussi.

On installa la grande bâche sur le sable. De petits crabes se hâtaient entre les rochers, tandis que des coquillages s'enfouissaient dans la grève humide.

Le lendemain matin...

La baie d'Edo, comme un vaste miroir, étincelait sous le soleil du matin. On entendait au loin le cri des mouettes. La nature, sereine, était resplendissante de calme et de beauté quand, du côté du port, c'était l'effervescence parmi les hommes. Des pêcheurs déchargeaient leur prise de la matinée. Ils attiraient l'admiration d'un groupe d'enfants joyeux en ramenant sur le ponton un gros poisson chatoyant. Des marchands discutaient âprement des prix. On n'était pas content, on se sentait fort floué, et finalement, on se tombait pratiquement dans les bras lorsque l'affaire était faite ! Une femme, avec un grand sourire, servait du thé chaud et des brochettes de poisson grillé à partir d'un petit étal ambulant. Les odeurs délicieuses attiraient une foule de clients. L'un d'eux offrit une brochette à un mendiant. Deux porteurs chargés d'un énorme fardeau faisaient la course à travers les étals. C'était audacieux et un

peu dangereux. Un couple de voyageurs les regardait en partageant un bol de riz...

Mais tous suspendirent un instant leur activité quand ils virent arriver une vingtaine de moniales aux crânes rasés, accompagnées d'un grand cheval jaune décoré.

Elles s'arrêtèrent à la vieille jetée où un bateau de taille moyenne les attendait. Ses voiles blanches étaient repliées. Déjà, l'équipage s'affairait à préparer des planches. C'était qu'il était grand et fort, ce cheval, et lourde sa charrette ! Les moniales observaient avec une concentration tranquille. Parmi elles, une petite fille avec ses cheveux noirs en l'air qui contrastaient largement avec tous ces crânes rasés... On sortit précautionneusement une caisse de la charrette avant que le cheval ne s'engage. Il fallut le rassurer. Quand il fut à bord, on dut encore le sécuriser et l'attacher pour la traversée. Ce fut visiblement un peu compliqué. Enfin, les femmes du silence intérieur embarquèrent.

Les amarres furent progressivement relâchées, puis l'équipage manœuvra adroitement à la rame... Alors, les moniales scandèrent des sutras pour aider à donner le rythme. On les entendait depuis les nouveaux quais... Bientôt, les voiles furent libérées, orientées...

La traversée devait durer de longues heures. C'était la première fois qu'Aoi prenait le bateau. La mer était calme, mais elle ne pouvait pas savourer complètement la traversée, parce qu'elle avait un peu le mal de mer. Elle n'était pas la seule... Une des sœurs dut vomir par-dessus bord. Finalement, elle s'en tirait bien. Le zazen n'était pas vraiment possible dans ces conditions, alors on chanta et l'abbesse les invita à approfondir leurs sensations, même le mal de mer, si mal de mer il y avait...

— Fermez les yeux. Écoutez tous les bruits : le clapotis de l'eau contre la coque, le murmure du vent, le froissement des voiles. Chaque son est une mélodie, une chanson de la vie qui se

déroule ici et maintenant. Même les cris des marins et des mouettes sont comme des notes dans la grande mélodie. Respirez profondément. Les odeurs de la mer, salées et fraîches, le bois humide du bateau : chaque inhalation est une vie, chaque exhalation est une libération.

Une autre sœur vint se libérer par-dessus bord. Le riz du matin, sans doute. Aoi était très admirative de l'abbesse, parce qu'elle arrivait quand même à faire de beaux sermons, alors qu'elle aussi, elle était pâle et presque verte...

Finalement, tout le monde fut bien content de quitter le bateau. On le bénit au départ comme on l'avait béni à l'arrivée. Il avait bien fait son travail. La statue allait bien. Par contre, Kaze, le cheval, avait les yeux vitreux, ses flancs haletaient, sa tête pesait et il bavait. Il avait eu très peur et mal supporté la traversée. Alors, on s'occupa bien de lui. Satsuki, la servante, demanda qu'on le soulage un moment de la charrette. On lui fit boire de l'eau, le bouchonna un peu. On lui apporta un peu de foin, le massa même. Quand il commença à aller mieux, on lui fit faire une petite promenade. Chacune, en le soignant, se soignait un peu elle-même et s'avouait combien tout cela avait été éprouvant... Au retour, peu importait, on ferait le grand tour.

Avec tout cela, elles n'avaient pas remarqué combien elles faisaient sensation dans le port de Chiba... Toutes ces nonnes zen autour d'un cheval jaune ! Pourtant, bientôt, les curieux devinrent importuns. Il fallait partir malgré la faiblesse du cheval : « Il a été courageux, dit l'Abbesse, alors soyons-le à notre tour et allégeons son fardeau. » Et elle prit une grosse outre presque pleine sur ses épaules. Toutes l'imitèrent.

« Regardez Akiko ! », dit Aoi. La petite et menue moniale s'était emparée de la lourde bâche collective et l'avait posée sur sa tête. Elle la soutenait encore de chaque côté avec ses mains. Pourtant,

l'enthousiasme de l'enfant ne trouvait pas beaucoup d'écho. Chacune était occupée avec son propre chargement. On essayait de s'harnacher efficacement avec des sangles, des cordes et même des couvertures. Deux moniales portèrent le Bouddha dans son coffret de bois avec une sorte de hamac improvisé. À elle, on lui donna un grand sac avec tous les coussins. Ce n'était pas lourd ; mais encombrant pour sa taille.

Plusieurs hommes, des porteurs, mais pas seulement, se proposèrent pour les aider, mais on les repoussa gentiment. Le fagot de six longues hallebardes, empoigné de main ferme par Miyako, qui savait s'en servir, fit sensation. La charrette était vide, et l'on partit.

On marcha un peu plus d'une heure. Déjà, le soir était pratiquement tombé quand on trouva un endroit favorable pour le campement près d'un petit cours d'eau. Kaze semblait avoir récupéré un peu. Les affaires furent très vite sorties, car elles étaient déjà prêtes. Malgré la fatigue, on installa tout très rapidement. Beaucoup, à cause du mal de mer, n'avaient rien avalé depuis le matin, ce qui donna une importance particulière au repas. Mais avant de le bénir, l'abbesse apporta elle-même une carotte au cheval qui, les yeux mi-clos, témoigna de sa satisfaction par un doux battement de queue.

Ce soir-là, il y eut zazen et chants, mais il y eut surtout le sommeil. En s'endormant, Aoi eut une pensée pour les gardiennes qui restaient debout et surveillaient le feu...

« Si tu ne te réveilles pas tout de suite, la rosée du matin va transformer ton futon en petit étang ! » Cette bizarre déclaration fut la première phrase qu'entendit Aoi ce matin-là. Fatiguée comme elle était, elle n'avait pas entendu sonner le gong du matin. Rinako avait déjà quitté la tente et Keiko était penchée sur elle, plissant son petit nez retroussé. Elle éclairait son visage avec la lanterne et Aoi se protégea les yeux... « Je me lève tout de suite. » Dehors déjà

apparaissaient les premières lueurs de l'aube. Ce jour nouveau devait être la dernière étape de leur voyage avant l'arrivée à Ishikawa.

Deux kōans intriguèrent beaucoup Aoi, ce matin-là : « Quel était votre visage avant la naissance de vos parents ? » et « Tu t'es assis sur ma pensée. Rends-la à Izumi. » Ensuite, dans son enseignement l'Abbesse avait invité chacune à se demander si elle était la même aujourd'hui qu'au départ de leur voyage...

Il faisait beau ce jour-là. La route était bien entretenue, entourée de rizières. Elle était très fréquentée ; aussi dépassèrent-ils plusieurs petites auberges qui permettaient aux voyageurs de se restaurer. Il y avait des marchands avec leurs lourdes charges, des pèlerins en route vers des temples sacrés, des guerriers à cheval... On traversa plusieurs hameaux et petits villages. Au début de l'après-midi, le cortège fut stoppé à un poste de contrôle tenu par des samourais du shogunat Tokugawa en armures légères. Le bâtiment était en bois avec un toit de tuiles, de grandes barrières en madriers qui pouvaient monter et descendre pour permettre ou empêcher le passage. De l'autre côté de la voie, une tour de guet où le soldat avait un très grand arc...

Les papiers de l'abbesse qui venaient directement de Takuan Sōhō étaient en ordre, mais il y eut tout de même une fouille de la charrette. Quand les militaires trouvèrent les hallebardes et naginatas, ils dirent qu'on ne pouvait pas aller au-delà avec cet attirail. Rōshi Eishin essaya bien de parlementer, mais ce fut en vain. Au-delà de cette limite, elles n'auraient pas besoin de se défendre de qui que ce soit, le pays était pacifié ; c'est justement parce que le port des armes était réglementé. On pouvait leur faire une escorte jusqu'à la ville si elles le voulaient, mais les moniales déclinèrent et on reprit le chemin.

Aoi s'était étonnée de n'avoir pas beaucoup entendu Sumiko chanter ce jour-là. Après la pause du midi, on ne l'entendit plus du tout et, quelques kilomètres après avoir passé le poste de contrôle, il

fut évident pour tout le monde que quelque chose n'allait pas. Effectivement, la plus âgée des moniales était essoufflée, pâle, et plus on avançait, plus sa démarche devenait vacillante. Des sœurs d'abord tentèrent de la soutenir, mais bientôt, ce ne fut plus possible et elle dut s'asseoir sur le sol. On desserra ses habits pour lui permettre de mieux respirer, la plaça à l'ombre de la charrette et lui essuya le front. Que faire d'autre ? On dépêcha Emiko et Mieko, les bonnes marcheuses, pour revenir en arrière et prévenir les gardes du poste. N'avaient-ils pas proposé de les escorter ? Il y avait des chevaux, là-bas, et on pourrait la conduire d'urgence au temple qui pourrait mieux la secourir...

Plus rapidement qu'on ne s'y attendait, les émissaires revinrent au galop, cramponnées derrière les cavaliers. D'ordinaire, l'éthique du couvent déconseille fortement la promiscuité avec les hommes, mais personne ou presque n'y songeait. On avait compris que le cas était grave.

Le plus jeune des soldats retira une partie de son armure pour rembourrer le dos de sa monture. On utilisa les ressources disponibles pour attacher et installer la vieille moniale derrière lui. Sumiko était frêle et légère, à peine consciente. Sa tête reposait sur l'épaule du samouraï, son buste maigre était calé contre son dos solide. Ses jambes étaient enveloppées dans une épaisse couverture et attachées autour du ventre du cheval. Il semblait que l'animal lui-même sentait la gravité de la situation. Pendant toute l'opération, il resta parfaitement immobile. Bientôt, tout fut prêt. Il fut convenu que Mieko monterait avec l'autre cavalier, qu'elle porterait un mot rédigé par l'abbesse à donner au responsable du temple. Ainsi fut fait. On regarda l'étrange cortège partir au petit trot et les moniales elles-mêmes reprirent leur chemin, plus vivement conscientes encore de la fragilité des choses et de la vie...

On arriva à la lueur des lanternes au Temple Shōrin-ji. Il faisait noir depuis longtemps, la nuit étant sans lune. On les reçut respectueusement, en chuchotant. Les moines étaient déjà couchés. Elles durent s'équiper de leur futon et de menus effets avant qu'on ne leur ouvre les portes d'un très vaste dortoir, mais pour certaines, ce fut une surprise :

— Mais il y a des hommes qui dorment de l'autre côté...

— Ce ne sont pas des hommes, ce sont des moines...

— Quand même...

— Qu'est-ce que tu veux qui nous arrive ?

Il faut croire que les inquiétudes de certaines furent entendues, puisqu'on vit bientôt glisser de vastes paravents qui séparèrent nettement la salle en deux...

— Tu vois...

— Est-ce que quelqu'un a des nouvelles de Sumiko ?

— Mieko est là...

— C'est toi, Mieko ?

— Oui.

— Alors, tu as des nouvelles...

— Pas vraiment, on prend soin d'elle. Elle n'a pas repris connaissance...

— Tu crois qu'elle s'en sortira ?

— Chut... On ne parle pas, filles du Dharma !

— Je peux me mettre là ?

— Où tu peux...

Évidemment, quelques moines s'étaient réveillés, s'interrogeant peut-être sur l'arrivée des nonnes. Pour des raisons de discrétion et de respect, on ne pouvait reprendre la routine ordinaire ; aussi,

l'Abbesse organisa une courte session de méditation silencieuse. On n'en demandait pas plus.

Beaucoup de moniales étaient fatiguées. Les deux derniers jours avaient exigé des efforts par-dessus des efforts, et malgré des trésors de patience, les organismes commençaient à fatiguer. Aoi, qui, moins que les autres, avait pratiqué le détachement et qui n'était pas préparée aux événements de la journée, avait été davantage impressionnée que les autres par le malaise de Sumiko. Il lui avait manqué de pouvoir s'en confier librement à quelqu'un. Pourtant, et puisqu'en cette soirée il leur avait été possible de s'installer librement, elle s'était trouvée une petite place auprès de Tamiko. Cette dernière, s'étant endormie avant elle, l'enfant se laissa bercer par le souffle de sa sœur aux pieds nus, et celui-ci fut comme un doux réconfort pour sa descente dans le monde des rêves.

La journée du lendemain, journée de fête dans le monastère de Shōrin-ji, fut un peu compliquée pour Aoi. Elle se retrouvait dans un lieu complètement inconnu, voyait beaucoup de choses nouvelles, beaucoup de gens. La plupart des situations, en vérité, lui échappaient, mais elle voyait bien que Tamiko veillait sur elle, de loin.

Ce qui la frappa le plus, peut-être, c'est que juste après le gong du réveil, un gong grave, ample et sonore, dont la note semblait se prolonger à l'infini, il faisait encore relativement obscur dans la salle. Mais Satsuki, la servante, passait auprès de chacune avec un long bâton au bout duquel brillait une flamme. Elle allumait pour chacune une petite lampe à huile qui avait été soigneusement déposée auprès de sa couche. Aoi, comme les autres, avait eu sa petite lampe et en était heureuse. Elle l'emporta avec elle dans la salle d'eau quand il s'agissait pour elle de faire sa toilette et de procéder aux ablutions qu'elle fit avec beaucoup de sérieux, comme le lui avait

appris Tamiko. Elle avait eu droit aussi à son propre seau d'eau et à un petit linge violet...

Tout le reste se fit en commun avec les moines, et c'était, même pour les sœurs expérimentées, une expérience inédite. Le zen ne s'attache pas aux différences, et pour pratiquer, corps d'homme ou corps de femme, cela n'est qu'apparence et n'a pas d'importance fondamentale dans la quête de l'éveil. Cela n'empêchait pas un peu de curiosité de part et d'autre. Cependant, Aoi fit de son mieux pour suivre les rituels et les chants qui marquaient le début de la journée.

Rōshi Eishin ne fut pas la seule à mener l'enseignement à l'assemblée de moines et de moniales réunis. Takuan Sōhō était aussi à ses côtés. Ce qui étonna surtout la petite fille, c'est qu'on lui avait dit que c'était un très grand homme. Or, il semblait de taille tout à fait ordinaire ; il était surtout très vieux, sûrement un des hommes les plus vieux qu'elle ait vus dans son existence. Il se tenait bien droit, cependant. Il dit du bien du couvent du temple Tōkei-ji d'où venaient les moniales, puis évoqua Mugai Nyodai : « une femme dont l'illumination transcende la dualité, une véritable incarnation de la sagesse du zen. Elle nous a montré que le véritable Dharma s'offre au-delà des apparences. Il s'offre à tous les cœurs purs. Le Dharma ne distingue pas entre homme et femme, jeune ou vieux, moine ou laïc. Il est la lumière qui guide tout être vers l'éveil. »

Mais Aoi se demandait pourquoi on ne parlait pas davantage de Sumiko. Était-elle vivante ? Allait-elle mieux ? Il lui semblait que cela aurait dû être la première préoccupation de chacune et chacun...

Le déjeuner fut collectif. On invita explicitement les moines et moniales à se parler et à partager autour de leur expérience de l'éveil, mais cela manquait un peu de spontanéité. Aoi elle-même avait repéré un moinillon de son âge à peu près. Elle vint vers lui : « Comment tu t'appelles ? » Il la considéra incrédule et dit : « Silence » avant de lui tourner ostensiblement le dos. Silence ?

Chinmoku ? Elle doutait fort que cela soit un prénom. Ce garçon n'était sans doute pas habitué aux chevelues, lui qui vivait entouré de tant de crânes rasés... Le monde est tout de même étrange...

Il y eut la remise de la statue de Bouddha et l'événement qu'Aoi attendait plus que les autres, la plantation du ginkgo.

L'assemblée des religieux, moines et moniales confondus, était importante, recueillie. Elle se dirigea vers un coin libre dans le jardin du temple, à proximité d'une petite mare. Le ginkgo, symbole de longévité et de persévérance, avait été soigneusement sélectionné par les religieuses. Ce n'était pas encore un arbre en soi, mais un jeune plant à peine sorti de sa coquille, ses premières feuilles en forme d'éventail déjà visibles. On avait déjà bien voulu le montrer à Aoi.

C'est Tamiko elle-même qui tenait le pot de céramique contenant le jeune ginkgo. On forma un cercle autour d'elle et du trou préparé pour le nouveau-venu.

On attendit que le silence fût parfait, chacun absorbé dans ses pensées ou ses prières. Tamiko s'avança alors, humble et douce comme elle l'était toujours, ses pieds nus légers dans la terre qu'elle pouvait mieux sentir que quiconque. Elle déposa le pot près du trou. Takuan Sōhō dit alors : « Tout comme cet arbre, puissions-nous tous grandir dans la sagesse et la compassion, fermes dans notre engagement envers la Voie, et résistants face aux tempêtes de la vie. » Deux autres moniales se joignirent à Tamiko et enlevèrent délicatement le jeune plant de son récipient et le placèrent dans le trou.

Takuan Sōhō utilisa la petite pelle pour recouvrir les racines de terre, et chaque personne présente prit un peu d'eau dans ses mains pour arroser le nouvel arbre.

Pendant un moment, tout le monde resta silencieux, les yeux fixés sur le jeune ginkgo, comme si, en cet instant, ils pouvaient tous voir les nombreuses années de croissance et les générations de moines

et de moniales qui viendraient chercher l'ombre et la sagesse sous ses feuilles.

Ensuite, les religieuses et religieux se retirèrent les uns après les autres, non sans un dernier salut au petit arbre dont on espérait qu'il deviendrait un témoin silencieux des saisons de la vie. Bientôt, il n'y eut plus que Tamiko et Aoi auprès de lui. Ensemble, elles s'agenouillèrent et restèrent silencieuses, puis repartirent vers le monastère...

— Ça fait plaisir de se retrouver un peu toutes les deux, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand les moments ne sont pas nombreux, ils sont plus précieux...

— ...

— Pourquoi tu ne réponds pas ? Ça s'est bien passé dans la tente de Keiko ?

— Oui, mais je préfère Rinako...

— Ah... Tu sais, moi, je ne dis jamais « Je préfère ceci à cela... ».

— Ah bon, pourquoi ?

— Eh bien si par exemple je dis : « Je préfère le soleil à la pluie », eh bien... imagine que la pluie m'entende, elle serait très vexée ; elle pourrait bien bouder ou se cacher... et que serait le monde sans la pluie qui aide le soleil à faire pousser les plantes et les arbres ?

— Tu as raison...

— Tu n'aimes pas les blagues de Keiko ?

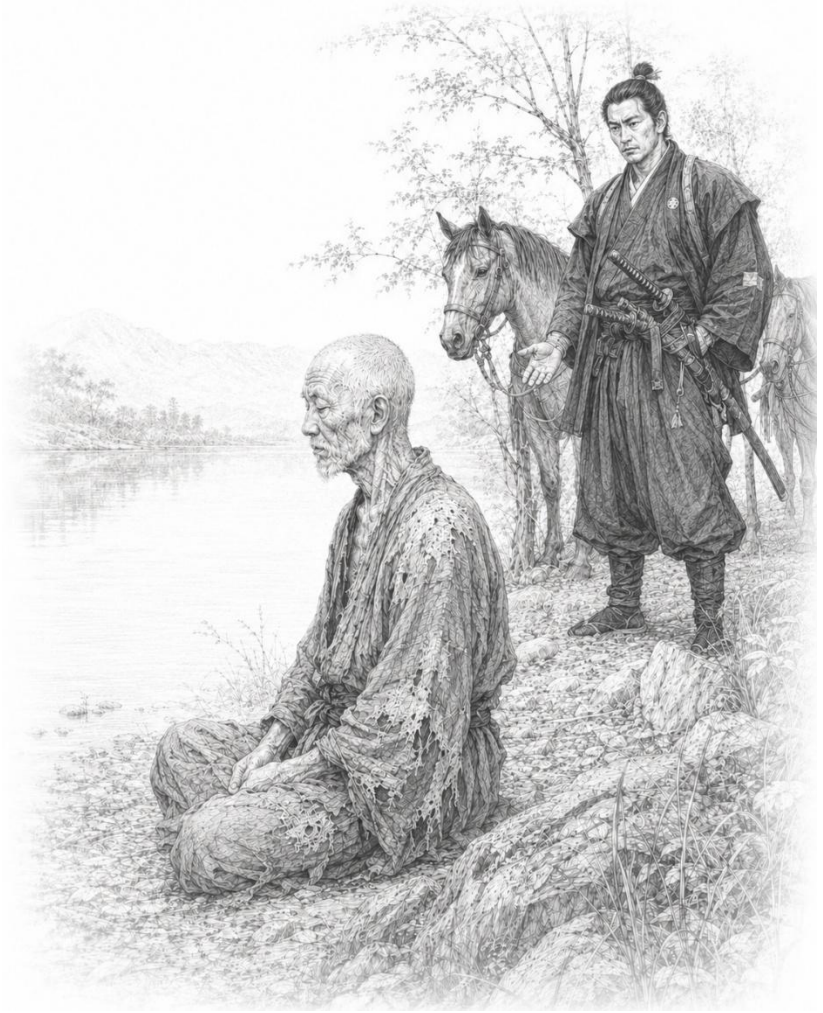
— Si, des fois. Mais je préfère les silences de Rinako. Ils sont plus beaux...

— Tu es vraiment une drôle de petite fille...

— Tu crois que je suis encore une petite fille ?

- Pourquoi ? Tu penses avoir grandi avec nous ?
- Oui.
- Tu sais, moi, je pense que je suis encore une petite fille. On est toujours une petite fille quand on l'a été... Il y a en moi un petit bébé, une petite fille, une grande fille, une femme mûre... Et quand je serai vieille, il y aura tout cela en moi. On est tout cela, même quand on ne l'est plus. C'est comme pour les arbres. Si on les coupe, on voit la petite tige qu'ils ont été au milieu, plus l'arbrisseau autour et, chaque année, le nouvel arbre qu'ils ont fait...
- J'espère qu'on ne coupera jamais le ginkgo, qu'il deviendra grand et fort...
- Tu as raison. Moi aussi.
- ...
- Tu me sembles un peu triste aujourd'hui. Tu es un peu déçue par cette journée.
- Je ne sais pas, peut-être...
- Tu sais, le plus important, ce n'est pas le but du voyage, c'est le voyage lui-même. Est-ce que tu as trouvé que notre voyage était beau ?
- Oui.
- Et la vénérable Sumiko ?
- Quoi, Sumiko ? Je ne crois pas qu'elle se soit réveillée.
- Mais... tu crois que son voyage à elle a été beau ?
- Oui. J'en suis sûre. Sumiko a fait un très beau voyage.

Se taire enfin



Ils lui faisaient de grands signes d'au revoir. Les voitures avaient dû s'arrêter bas à cause de la neige, aussi ne lui apparaissaient-ils plus que comme de menues silhouettes bien lointaines. À son tour, il allongea le bras. Bientôt, les deux moteurs vrombirent et disparurent derrière les congères. Il neigeait encore. Ils avaient beaucoup insisté pour qu'il vienne avec eux manger des toshikoshi soba, mais il avait su résister. À son âge, on n'aime pas être traité comme un petit garçon. Il rentra et referma la porte derrière lui.

Il y avait dix minutes encore, sa maisonnette résonnait des cris des enfants ; il n'y avait plus maintenant que le crépitement de l'irori, au centre de la pièce principale. Tout était en ordre. Ils avaient insisté pour faire la vaisselle, ranger, tout laisser propre derrière eux. Il avait accepté. Simplement. Le parquet, les murs en bois renvoyaient les lueurs du foyer. La lourde table avait été essuyée...

Avant d'aller dans le coin des tatamis, Tōjin ôta ses chaussures, non sans difficulté. Il s'assit en position traditionnelle, sur les talons, le dos bien droit, respira, posa bien à plat ses mains sur la table basse. Le plateau était en granit ; il aimait bien son contact. Il était frais, solide, un peu rugueux. Le petit meuble entier lui-même faisait son poids. Il l'aimait bien pour cela. Cette table savait se poser là, si bien que les tatamis eux-mêmes avaient dû être disposés autour... Un peu de la sagesse de la montagne dans sa maison.

Tōjin respira longuement, profondément. Il ne leur avait rien dit. Ils n'auraient pas compris. Ils n'auraient pas voulu le laisser seul. Il y aurait eu des cris, des pleurs, de vaines négociations devant l'inexorable. Il lui aurait fallu négocier. Négocier quoi ?

Le médecin avait été bien. Il lui avait dit les choses comme il le lui avait demandé, telles qu'elles étaient, crûment, sans fioriture : « il vous reste deux mois à vivre, au maximum. Ce n'est pas opérable, un cancer du sang. » Tōjin ferma les yeux, les mains toujours sur la table. Il se concentra sur sa respiration comme on le lui avait appris,

six décennies plus tôt. Ainsi, il avait vu ses enfants et ses petits-enfants pour la dernière fois. Ils étaient beaux et bien vivants, assaillis des habituelles turpitudes de l'existence, mais pour eux, elles étaient toutes nouvelles et singulières. Ils suivraient leur chemin. De lui, ils garderaient l'image d'un homme qui savait se tenir droit, pas d'un mourant sur une paillasse. Il fallait prendre soin des générations suivantes, ménager les mémoires. L'avenir de ceux qui viennent après se fait souvent l'écho du souvenir des êtres chers. Lui serait bientôt du nombre des disparus.

Deux mois. C'était une chance qui lui était donnée. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui sont informés du temps qu'il leur reste. Deux mois, deux jours, deux heures. Cela peut être une éternité pour qui les vit en conscience. Il se réjouissait d'être là, ici, en pleine conscience. Il savoura sa respiration. C'était bon, de respirer la vie !

Les crépitements du feu s'étant raréfiés, il se leva lentement et ajouta les deux bûches qui restaient. Il allait lui falloir en chercher d'autres. Mais ça ne le dérangeait pas. Tout lui semblait à sa place, en ordre, comme sa maison. La bouilloire était encore chaude. Il se prépara un thé léger et revint vers la table basse, vers son coin préféré. Il est possible qu'il se soit assoupi un peu. Qu'importe. Les enfants ne l'avaient pas remarqué ; ils avaient tous des portables, mais... il avait retiré la pendule...

Quand il se réveilla, il enfila ses bottes fourrées, sa veste matelassée... Il ajouta une écharpe et son bonnet brun. Ce n'était pas le moment d'attraper froid. Il sourit, mit ses mouffles et saisit le panier à bois.

Dehors, le crépuscule tombait déjà. Le soleil dardait ses derniers rayons derrière les montagnes et colorait le ciel de lueurs orangées que reflétait la neige étonnamment lumineuse. Tōjin s'étonnait de voir la nature autour de lui avec une telle acuité. Il n'avait pas ses lunettes, cependant. L'air était vif et pur, portant avec lui l'odeur

fraîche et piquante de la neige mêlée aux fragrances résineuses des cèdres. Les troncs robustes des arbres s'étaient teintés d'une chaude couleur ambrée par la lumière déclinante. Ils étaient ombres et lumières, silhouettes de géants qui filtraient les derniers rayons. Le silence était presque total. Tout semblait suspendu, dernière hésitation du jour voyant venir la nuit. Le vieil homme oublia pourquoi il était sorti ; le moment invitait à la contemplation. Il avança un peu sur ce qu'il considérait être le chemin, mais celui-ci avait complètement disparu, ainsi que les pas des enfants. Son pied soudain heurta quelque chose de dur. Curieux, il s'abaissa ; ce n'était rien qu'une simple pierre. Pourtant, il la ramassa et balaya la neige qui la couvrait. Elle était trapézoïdale et effilée, mesurait bien 25 centimètres sur son plus grand côté. Elle était lisse, d'un gris profond, avec de légères veines plus claires qui la parcouraient. Du schiste. Tōjin avait été géologue, dans une autre vie. Malgré les mouffes, elle tenait bien en main. Il pouvait sentir son poids rassurant. Il aimait ce caillou. Il le mit dans son panier et se dirigea enfin vers la remise à bois. N'était-il pas sorti pour ramener des bûches ?

Il rentra. Au moment même où il allait fermer la porte derrière lui, une lourdeur oppressante s'empara de ses jambes, et une vague de vertige le fit chanceler. La réalité autour de lui sembla se distordre, les contours de sa maison devenant flous et indistincts. Un froid glacial parcourut sa nuque raidie. Pour ne pas tomber, il dut s'accroupir, s'accrochant à l'anse de son panier d'osier qui, posé au sol maintenant, lui permettait de s'arrimer. Il se concentra sur sa respiration. Les battements de son cœur, qui s'étaient affolés, reprirent un rythme plus lent, plus stable. Elle était bien là, la maladie ; elle jouait à cache-cache avec lui, comme un enfant. Et elle l'avait trouvé. Mais il se remettait vite, malgré la fatigue.

Il remit deux bûches dans le feu, fit un frugal repas et s'obligea à faire sa petite vaisselle. Ensuite, il monta à l'étage pour dormir, en s'accrochant bien à la rampe. Ce n'est pas tant qu'il lui était difficile de s'en passer. C'est qu'il ne voulait pas tomber. S'il tombait, il ne se relèverait plus.

Dans la salle de bain, il fit ses ablutions. Il mit un temps infini à se déshabiller et à mettre son pyjama. Cette lenteur récente l'avait au début agacé. Quelle perte de temps ! Et puis finalement, il l'avait acceptée. Qu'avait-il donc de mieux à faire ? Son futon l'attendait patiemment. Il lui fallait pour mettre son pyjama exactement le temps qu'il lui fallait. Un homme jeune l'enfile sans presque s'en apercevoir. Lui, il savait ce qu'il en était. Il avait conscience désormais que tout ce qu'il faisait, il le faisait peut-être pour la dernière fois. Ainsi, le plus anodin lui devenait important. Quand tout va vite et qu'on n'a pas de temps, c'est qu'en fait... on a beaucoup de temps et plein de choses à faire. On ne goûte pas la saveur des choses et on s'ennuie dans la simplicité.

Il mit ses habits sales dans la corbeille et rangea ses menus objets de toilette. Il aimait l'ordre. L'ordre protège, réconcilie avec la vie, avec la mort. Chaque chose doit être à sa place. Nous-mêmes, nous nous devons de tenir notre place. On naît, on vit, on meurt. Chaque chose à sa place et chaque chose en son temps. Qui n'aime pas l'ordre ne peut pas l'accepter. Les militaires, eux, le savent bien. C'est pour cela qu'ils savent mourir. Leur place est au combat. Et au combat, parfois, on meurt. Il faut marcher au pas, repasser très précisément ses habits. Se respecter. Les choses sont ce qu'elles sont. Accepter ce qu'on n'a pas choisi. Et puis mourir, c'est dans l'ordre des choses.

Il prit avec lui son pot de chambre. Cela aussi, il avait eu du mal à l'accepter. Mais désormais, il pouvait y avoir pendant la nuit des urgences. S'il devait y avoir cette nuit des urgences, il y aurait ce pot.

Ainsi, les choses seraient conformes à ce qu'elles devaient être. À chaque nouvel état de la vie, un nouvel ordre pour la vie.

Couché, il ne s'endormit pas tout de suite. Il pensait de nouveau aux enfants. Sans doute, ils lui en voudraient d'avoir voulu mourir seul. Ils auraient l'impression d'avoir été dépossédés de quelque chose, de n'avoir pas pu lui dire au revoir, lui dire qu'ils l'aimaient. Mais leurs adieux n'auraient été bons ni pour eux ni pour lui ; il y aurait eu un malentendu. On ne parvient jamais à faire remonter son cœur jusqu'à ses lèvres, et on finit toujours par pleurer sur soi-même. On meurt toujours seul. Tōjin ne demandait qu'une grâce : qu'on lui permette de mourir accompagné de lui-même. C'était sa grande affaire, après tout. Il se sentait plus proche des autres en les tenant à distance de ses derniers moments...

C'était assez pensé pour aujourd'hui. Bien allongé sur le dos, les doigts de ses deux mains doucement entrecroisées sur son estomac, il se félicita de la belle journée passée, il écouta comme une berceuse le bruit de sa propre respiration. Le dernier mot dont il eut conscience était « maman ».

Le lendemain fut une belle journée. Le ciel s'était éclairci et la neige avait cessé de tomber. Lorsqu'il ouvrit la porte, Tōjin fut ébloui par la blancheur du paysage. Il s'accroupit et serra un peu de neige dans son poing nu. Elle fondit rapidement, comme fond toujours la neige quand on la prend dans ses mains. Arrivant à la fin du panier de bois, il vit la pierre qu'il avait ramassée la veille. Il la passa sous l'eau du robinet, la nettoya avec une vieille brosse à dents. Quand il la posa sur la table du coin des tatamis, elle fit un joli bruit. Il la reprit entre ses mains. Il se souvenait de ce jour où, avec son grand frère, il jouait au « défi des kōans », un jeu qu'ils avaient inventé. Il s'agissait, en se basant sur les modèles de ces minuscules histoires zen, de faire les combinaisons les plus étonnantes ou énigmatiques qui soient. « Que dit la pierre à qui on donne une

bouche ? lui avait demandé son frère. — Enlevez-moi ça tout de suite ! avait-il répondu. » Ensemble ils avaient ri. Ce petit épisode, il l'avait gardé dans son cœur, comme le moment chaleureux d'un bonheur partagé. Mais il y avait plus que cela. L'énigme du kōan improvisé l'avait marqué. Il y était revenu plus tard ; cela concordait tellement bien avec son goût pour le silence. « Enlevez-moi ça tout de suite ! » C'était bien tout ce que pouvait dire une pierre. Avoir une bouche, c'est avoir une conscience et le pouvoir de se dire, un ego. Tout cela est bien trop lourd pour une pierre. Une bouche est bien trop lourde pour une pierre. La pierre est pesanteur et elle n'est que cela, forme et pesanteur, forme qui s'ignore, bien sûr. Pesanteur. Être là. Simplement.

Ramasser des pierres, des bâtons, des pommes de pin était une habitude de son enfance. Avec sa découverte, alors, le bambin qu'il était avançait, fier d'avoir pour nouveau compagnon, un peu mystérieux, ce fragment de nature qu'il avait bien voulu faire sortir de son anonymat. Sa mère ne s'y opposait pas, mais c'était à lui de porter l'objet singulier jusqu'à la maison. Elle n'en voulait pas dans son panier. Quelquefois, l'effort demandé était plus long que le chemin à parcourir. Ou bien l'objet, après avoir été manipulé, après être devenu le familier de ses yeux, de ses mains, de sa chaleur même, perdait de son aura de mystère et il l'abandonnait avec un infime sentiment de culpabilité. On ne peut pas tout emporter avec soi. D'autres fois, il rejoignait ses collections.

Mais il avait perdu cette habitude. La tradition zen Rinzai qui était la sienne invitait au détachement, ainsi n'était-elle pas favorable à l'accumulation, aux collections. Il lui revenait donc des tendances de son enfance, six ou sept décennies plus tôt ? Cette pierre était bien avec lui pour le moment. Elle était... son dernier compagnon de voyage. Du reste, elle n'était pas encore tout à fait à sa place. Elle le serait bientôt.

Il s'accorda ensuite un long moment de méditation, puis... encore une bûche dans le foyer. Il entreprit de se préparer un frugal repas. C'étaient des choses qu'il fallait faire, même si, pour dire la vérité, il ne ressentait plus vraiment le besoin de manger. Alors qu'il tranchait en fines lamelles le concombre, un souvenir d'enfance surgit de nouveau dans son esprit. Comme il n'aimait pas faire deux choses à la fois, il lâcha son couteau et se lava les mains avant de s'installer dans le fauteuil en rotin pour laisser aller plus librement ses pensées.

Il avait eu une poupée autrefois, une poupée ningyō qui était singulière parce qu'elle représentait un kappa. Les kappas sont des petites créatures des marais ressemblant à des tortues ou des amphibiens, avec une peau écailleuse, un bec et une coquille.

Ils ont une cavité sur leur tête qui contient de l'eau, qui est la source de leur pouvoir. Si cette eau est renversée, le kappa perd sa force. Le sien s'appelait Kappa, simplement. À l'origine, ce sont des démons qui mangent les enfants, aussi était-il assez fier de sa poupée qui montrait son courage. Mais les kappas ont aussi de bons côtés. On peut les apprivoiser si on les traite avec respect. Si vous saluez un kappa, il se sent obligé de vous rendre la pareille. Il s'incline à son tour, perdant un peu de cette eau, source de tout son pouvoir. La politesse est donc une arme très puissante pour qui voudra le vaincre. Car il faut savoir aussi que c'est un guerrier redoutable dont les techniques de combat s'apparentent à celles du sumo. Tōjin, lui, avait pratiqué le judo jusqu'à la ceinture noire. Au début de chaque combat, quand il s'agissait de saluer, il songeait aux kappas. Mais une fois qu'ils s'étaient débarrassés de leur agressivité diabolique, il fallait encore les vaincre en suivant les règles, utiliser leur poids, faire jouer les forces de la pesanteur contre eux. Sinon, ils vous attirent dans leurs marécages où rien ne tient debout, et où l'on finit par être noyé, submergé, étouffé. Sa poupée avait donc été pour lui à la fois un

adversaire et un maître de sagesse. Elle pouvait ruser, mais avait le sens de l'honneur, et quand elle faisait une promesse, elle la tenait comme la plupart de ceux de son espèce. Cela pouvait paraître curieux, mais la plupart des qualités qu'il avait cultivées, des qualités mêmes qu'on lui reconnaissait, venaient des attributs qu'il avait projetés sur sa poupée. Sans doute, il avait dû vaincre le petit diable en lui, mais il avait pour lui la loyauté, le courage, la force, la politesse, l'esprit guerrier et le respect pour la nature d'un kappa. Les songeries de son enfance avaient formé l'homme qu'il était devenu. Mais tout cela, évidemment, n'avait de sens que pour lui. Un jour qu'il croyait avoir offert à un de ses petits-enfants un kappa, celui-ci – ravi – l'avait informé qu'il s'agissait bien plus exactement... d'une tortue ninja. Bien sûr, c'est le petit Atarashi qui avait raison.

Tōjin se leva de son fauteuil. Il fit le signe du Gasshō, mains jointes devant ses lèvres. Il s'inclina et respira, ouvrant les avant-bras et tournant les paumes vers le ciel. C'était une sorte de salut au monde, de prière rapide et silencieuse qui lui permettait, en un instant, de reprendre des énergies, de se connecter à lui-même et à l'environnement. Cela faisait beaucoup de souvenirs pour aujourd'hui...

Il acheva de préparer son repas. Après l'avoir lentement absorbé, quand la vaisselle fut faite, il s'accorda un long moment de méditation. Beaucoup de pensées, d'images ou de visages se présentaient à lui, pour lui parler sans doute. Mais il déclinait, faisant ce que des décennies de pratique lui avaient appris à bien faire : quand une idée, un visage, se présente à vous en pleine méditation, saluez-le, saluez-la. Oui, vous l'avez bien vu, il ou elle était là et pouvait continuer son chemin, se dissiper sous le souffle léger de la respiration, comme le vent dissipe les nuages, simplement, comme le vent déforme les nuages pour leur donner d'autres formes qu'un peu

de vent encore effacera. Tout est en transition, vous ne faites que passer, caresse sur l'eau de vos pensées lorsque vous avez su les apaiser.

Puis il rouvrit les yeux. Quelque chose n'allait pas. La lumière tamisée devait normalement suffire pour qu'il voie nettement les contours autour de lui. Ce n'était pas le cas... Sans doute encore l'un des drôles d'effets de ses médicaments. Il voyait cependant en face de lui la flamme de la bougie. Alors il la contempla sans plus d'inquiétude, en veillant à la régularité de sa respiration. Tout redevint normal, en effet. Quand il se releva, encore une surprise. Cela lui demanda un immense effort. Quelle pesanteur ! « Me voici de plus en plus proche, sourit-il, de la sagesse des pierres ».

Il ne restait plus de bûches. Tōjin s'habilla en conséquence, mit ses gants et son bonnet. Et avant de partir, si absurde que cela paraisse, il déposa dans le panier vide la pierre qui se trouvait encore sur la table basse. Il restait encore au moins deux heures de jour. Il contempla encore le paysage blanc. Le ciel était de nouveau chargé et de menus flocons continuaient à tomber. Plutôt que d'aller vers la remise à bois, il alla dans la direction opposée, du côté où l'on pouvait voir le ruisseau gelé, en contrebas de la falaise. Ce n'était pas tout près, mais il savait encore marcher. Là, il y avait deux grosses pierres qui l'attendaient, l'une au-dessus de l'autre, en équilibre stable. C'est lui qui les avait posées ainsi une dizaine de jours plus tôt, sans trop savoir pourquoi il le faisait. Comme dans les jardins zen qu'il avait contemplés, il lui semblait que c'était plus harmonieux ainsi. Un désirable équilibre. Il épousseta les pierres avec ses mouffles rembourrées... Bien sûr, il manquait quelque chose ; il l'avait toujours su, même s'il n'y avait pas explicitement pensé. La troisième était là, dans son panier à bûches. Il avait eu la bonne idée de l'emporter. Pour la prendre, pour la toucher encore, il ôta ses gants, malgré le froid. Ce contact lui fit du bien, comme la première fois. À

genoux dans la neige, avec une ferveur et une attention quasi religieuses, il posa la troisième pierre sur les deux autres. Non. Pas comme ça, de façon légèrement décalée. Très précisément... ici.

Ainsi, c'était parfait. Sans davantage se relever, il se recula, pour contempler exactement à la distance qui convenait. Elles étaient là, radieuses, chacune à leur place. L'ishigumi était complet. Ce sentiment d'achèvement lui réchauffa le cœur, l'emplit d'une étrange allégresse.

La plus lourde, la plus grosse, celle qui repose directement sur le sol, c'est la pierre-terre, chi-seki. Elle est la base de tout, de la naissance, des lois physiques et de la permanence. Au-dessus, ou plutôt au milieu, la pierre-homme, ningen-seki, la pierre médiatrice qui fait le lien entre le céleste et le terrestre. Et bien sûr, au-dessus, mais en cohérence avec les deux autres, Ten-seki, la petite nouvelle, la pierre-ciel. Celle qui guide et élève le regard des hommes, la petite dernière avec ses veines de schiste...

Tōjin avait joint les mains. Il regardait le petit édifice, équilibre précaire sous des lois éternelles. La neige tombait plus dru. Déjà, elle commençait à tenir de nouveau sur les pierres. Elle tombait aussi sur lui, sur son bonnet en particulier, mais il restait immobile. Il pensait... lentement... il pensait...

...à sa mère. « Maman, lui avait-il demandé, un jour de printemps, qu'est-ce qui se passe quand on meurt ? — On apprend à se taire. » Ce n'était peut-être qu'une manière de reproche, une façon un peu subtile de lui dire d'arrêter de la questionner, mais il avait pris sa réponse au sérieux. Maintenant, il apprenait à se taire. C'était une femme dure, sa mère. On lui avait fait ce reproche à lui aussi. Peut-être le tenait-il d'elle. Mais il fallait bien qu'elle le soit, dure... une femme seule, avec quatre enfants ! Une veuve ! On avait été jusqu'à dire qu'elle avait tué son père. C'était faux bien sûr, mais il se trouve toujours des assoiffés pour boire au poison des mots.

Qu'importe ? On peut toujours dire beaucoup de choses de sa mère. Mais le mieux est de se taire et de se contenter de l'aimer. Jusqu'au bout... Se détacher... Dans la pratique du zen, il faut vivre l'instant présent. Se détacher du passé. Mais sa mémoire, ici et maintenant, n'était-ce pas la présence de son passé... en lui. Il respira longuement, profondément. Il se sentait engourdi. Une sorte de torpeur l'envahissait progressivement. Pourtant, ses lèvres remuèrent lorsqu'il pensa très lentement ces mots : « une pierre ne tombe jamais. Elle est là où elle doit se trouver, exactement, à un instant précis... C'est pour les autres... qu'elle tombe ».

Cinq jours plus tard, on retrouva son corps agenouillé dans la neige. Le facteur, le premier sur les lieux, un très brave homme, mais qui n'avait jamais appris à se taire, répétait à qui voulait l'entendre : « Il était complètement gelé, à genoux, comme une statue de Jizō. Dur comme la pierre. »

Petit glossaire zen et japonais

Ce glossaire rassemble les principaux termes zen, bouddhiques et japonais employés dans le recueil. Les définitions restent volontairement brèves : elles servent de repères de lecture, non d'exposé savant.

Termes zen et bouddhiques

Bouddha — « L'Éveillé » ; désigne le Bouddha historique ou, plus largement, la possibilité d'éveil présente en chaque être.

Dharma — l'enseignement du Bouddha ; par extension, la voie, la loi ou la vérité que la pratique cherche à faire reconnaître.

Gasshō — salut ou geste de recueillement, mains jointes devant soi.

Ino — moine responsable de la discipline, de la tenue des méditations et parfois des récitation dans le monastère.

jisha — assistant ou conseiller d'un maître ; dans le recueil, interlocuteur spirituel chargé d'accompagner un moine.

karma — enchaînement des actes et de leurs conséquences ; dans le recueil, le mot devient aussi le nom d'une renarde.

kesa — vêtement ou étole monastique portée par les moines bouddhistes.

kinhin — méditation marchée, souvent pratiquée entre deux périodes de zazen.

kōan — courte histoire, formule ou question paradoxale proposée à la méditation, particulièrement associée à l'école Rinzai.

nisō — nonne bouddhiste.

Oshō — appellation respectueuse pour un maître ou un moine enseignant.

Rinzai — l'une des grandes écoles du zen japonais ; elle fait souvent usage des kōans dans la formation spirituelle.

Rōshi — maître zen expérimenté ; littéralement, « vieux maître ».

sōdō — salle des moines, lieu de vie, de repos ou de pratique dans un monastère zen.

sutra — texte d'enseignement bouddhique, récité ou médité dans la pratique.

Transmission du Dharma — reconnaissance par laquelle un maître confirme qu'un disciple peut à son tour enseigner.

zazen — méditation assise, au cœur de la pratique zen.

Zuise — terme associé à une reconnaissance ou à une étape rituelle dans le zen ; dans le recueil, il désigne une autorité monastique.

Repères japonais du récit

Amaterasu — kami du soleil dans la mythologie japonaise.

chawan — bol utilisé dans la préparation et le service du thé.

daimyō — grand seigneur féodal japonais.

geta — sandales japonaises en bois, souvent surélevées par deux traverses.

gobō — racine comestible de bardane, fréquente dans la cuisine japonaise.

gumigashira — chef de groupe ou responsable subalterne dans une organisation militaire ou administrative.

hachimaki — bandeau de tissu noué autour du front.

haiden — bâtiment de prière ou salle des offrandes d'un sanctuaire shintō.

hakama — ample pantalon plissé porté sur le kimono dans certains contextes traditionnels.

haori — veste courte portée par-dessus le kimono.

haiku — forme poétique japonaise très brève, attachée à la perception d'un instant.

irori — foyer traditionnel encastré dans le sol d'une maison japonaise.

izakaya — établissement populaire où l'on boit et mange simplement, proche du bistrot ou de la taverne.

jika-tabi — chaussures souples à bout séparé, inspirées des tabi, utilisées notamment par les travailleurs.

Jizō — figure bouddhique protectrice, souvent associée aux enfants, aux voyageurs et aux êtres vulnérables.

kaishaku — assistant chargé d'abrégé l'agonie lors d'un seppuku.

kami — divinité ou esprit du shintō ; le mot peut désigner une force naturelle, un ancêtre ou une présence sacrée.

kappa — créature aquatique du folklore japonais.

karō — haut conseiller ou intendant au service d'un seigneur.

kōdan — forme traditionnelle de récit oral japonais.

- komusō** — moine mendiant zen associé à la flûte shakuhachi et au panier couvrant la tête.
- koto** — instrument japonais à cordes pincées, proche d'une longue cithare.
- matcha** — thé vert en poudre utilisé notamment dans la cérémonie du thé.
- miko** — jeune femme attachée au service d'un sanctuaire shintō.
- miyamairi** — visite rituelle d'un nouveau-né à un sanctuaire shintō.
- miso** — pâte fermentée à base de soja, utilisée notamment dans la soupe miso.
- mizuna** — plante potagère japonaise au goût légèrement poivré.
- mudra** — geste symbolique des mains dans les traditions bouddhiques et hindoues.
- naginata** — arme d'hast japonaise à lame courbe, souvent comparée à une hallebarde.
- ningyō** — poupée ou figurine japonaise.
- ofuro** — bain japonais, généralement pris après s'être lavé.
- onigiri** — boulette de riz façonnée, souvent garnie et enveloppée d'algue nori.
- rōnin** — samouraï sans maître.
- samourai** — guerrier de l'ancien Japon, lié à un code d'honneur et au service d'un seigneur.
- san / -sama** — suffixes de politesse ; -sama marque un respect plus appuyé que -san.
- san-san-kudo** — rite nuptial shintō où les époux boivent trois fois dans trois coupes.
- sensei** — maître, professeur ou personne reconnue pour son savoir.
- seiza** — posture assise traditionnelle, à genoux, les jambes repliées sous soi.
- seppuku** — suicide rituel des samouraïs par ouverture du ventre.
- shide** — bandelette de papier pliée utilisée dans les rites shintō.
- shinbutsu shūgō** — association ou coexistence historique des cultes des kami et du bouddhisme au Japon.
- shintō** — tradition religieuse japonaise centrée sur les kami.
- shodō** — art japonais de la calligraphie.
- Shinkansen** — train japonais à grande vitesse.
- shōgun** — chef militaire suprême du Japon ancien.

- Susanoo** — kami des tempêtes et frère d'Amaterasu dans la mythologie japonaise.
- tabi** — chaussettes japonaises à séparation entre le gros orteil et les autres orteils.
- tanto** — dans le recueil, responsable monastique ou second chargé d'assister le maître ; à distinguer de tantō, le poignard.
- tantō** — poignard japonais à lame courte.
- tanuki** — chien viverrin du folklore japonais, souvent associé aux métamorphoses et aux farces.
- tatami** — natte traditionnelle couvrant le sol des pièces japonaises.
- Tennō** — empereur du Japon.
- tofu** — aliment à base de soja caillé, très présent dans la cuisine japonaise.
- toshikoshi soba** — nouilles de sarrasin mangées au passage de la nouvelle année.
- torii** — portique marquant l'entrée d'un sanctuaire shintō ou d'un espace sacré.
- Uzume** — kami de la danse et de la gaieté, associée au retour d'Amaterasu hors de la grotte.
- wakashū** — jeune homme ou adolescent, dans le vocabulaire social du Japon ancien.
- waraji** — sandales de paille tressée, traditionnellement portées pour la marche.
- wasan** — mathématiques japonaises développées avant l'occidentalisation scientifique du pays.
- yūrei** — fantôme ou esprit dans la tradition japonaise.
- zōri** — sandales japonaises plates, maintenues par une lanière entre les orteils.

Et si la voie de l'éveil passait par nos erreurs plutôt que par la perfection ?

Loin des kōans austères, et pourtant tout proche d'eux, l'auteur propose non pas des contes zen, mais des « nouvelles zen », un genre si singulier qu'il n'appartient qu'à lui.

Dans ses mots, la sagesse ne parle pas de haut. Elle a des yeux, un visage, des mains, des sentiments. Elle a des doutes, des émotions, et s'adresse directement au lecteur contemporain.

Moines maladroits, mathématiciens rigides, samourais philosophes ou enfants en colère : chaque histoire est une variation humaine sur la voie du Bouddha. Entre humour et mélancolie, ces récits « intempestifs » nous invitent à accepter nos imperfections, à apprivoiser le silence et à trouver l'équilibre au cœur du tumulte moderne.

Une sagesse vivante, tendre et accessible, pour qui cherche à mieux vivre l'instant présent — sans renoncer à son humanité.

Éditions Skandalon

